THE LIBRARY OF CONGRESS

1866. Gren

LES SOIRÉES D'AIX-LES-BAINS

PAR

Mme URBAIN RATTAZZI

(MARIE DE SOLMS)

—

PARIS

A. FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

166, RUE DE RIVOLI, 166

—

1865

PQ2385
.R551
1865

Imp. Pisbant 7 Rue de Lancry

LES SOIRÉES

D'AIX-LES-BAINS

139. — Paris. Imp. de Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

A M. FAURE, éditeur à Paris.

Lorsque vous m'avez demandé la permission de publier les pièces de théâtre qui composent ce volume, j'ai hésité. Faites en six jours pour être jouées le septième, ces petites comédies, pour la plupart, n'étaient pas destinées à l'impression. La représentation n'est pas la lecture. Les spectateurs sont en petit nombre, presque toujours sympatiques et d'une indulgence extrême. Les lecteurs n'obéissent pas au même courant bienveillant et poli; ils sont plus nombreux, mais ils sont isolés. La pièce, dépouillée du prestige de la mise en scène, des costumes et du jeu des acteurs, réduite à elle-même enfin, leur plaît rarement. Ils posent le livre, le reprennent et le posent encore, en étouffant un bâillement. Courir la chance d'ennuyer les gens! J'ai longtemps reculé. Je veux vous dire ce qui m'a décidée. Votre demande m'a fait relire mes pièces, et, chose singulière, en les relisant, ce n'est pas à elles que je pensais, mais au temps où je les avais écrites. Chacun de leurs vers, méchant ou médiocre en soi, me rappelait l'heure où je l'avais fait, l'autre heure où *mon* petit public l'avait entendu. Quoique ce passé n'ait guère que cinq ou six ans, j'en suis maintenant si loin, si loin, qu'il m'apparaît comme celui d'une personne qui n'est pas moi, mais que je connais et dont les impressions me sont familières. Je pourrais parler de moi à la troisième personne sans m'étonner beaucoup, et je trouve je ne sais quel charme à en parler ainsi.

C'est de 1854 à 1860. Une jeune femme, presque une enfant, forcée de quitter la France, est venue s'établir à Aix-les-Bains, sur les bords du lac du Bourget, au pied des Alpes de Savoie. Elle passe ses journées à lire, à étudier; le soir, quand, avec les grandes ombres, descend la mélancolie de l'exil, elle songe à ses amis restés à Paris; elle leur écrit... Quelques-uns d'eux s'arrachent de temps en temps à leurs travaux, à leur foyer, pour venir la visiter. Ils la trouvent triste, et, comme elle est à l'âge où le plaisir distrait du chagrin : — Amusez-vous! lui disent-ils. Les amusements sont rares dans une petite ville. Quelques bals pendant la saison, de longues promenades, un voyage en Suisse, un autre en Italie... Quelqu'un songe au théâtre. Jouer dans un salon les proverbes de Musset, quelle fête! Et puis que de soins, de préoccupations de nature à chasser la tristesse! La distribution des rôles, les répétitions, les costumes, la mise en scène, que sais-je?... Vite l'idée est adoptée. Il y avait tout un avenir d'oublis et d'émotions nouvelles dans cette idée; aussi fut-elle adoptée avec enthousiasme. On se met à l'œuvre, et la première représentation a lieu. Le premier pas était fait. Au bout d'un an, un petit théâtre était construit : un châlet tapissé de mousse et de roses. On élargissait le cercle des spectateurs, et le produit de la recette (on faisait des recettes de douze cents à quinze cents francs) était consacré à soulager les pauvres de la vallée. Là on trouvait tout du théâtre, excepté le mensonge : les jeunes premiers étaient des membres des clubs parisiens; un vrai comte jouait le *Caprice*; les artistes, les écrivains se disputaient les rôles de genre. Il y avait, dans la troupe, jusqu'à un *financier*, qui avait deux fois le droit de porter ce nom. La directrice cependant, émerveillée de son premier succès, en rêvait d'autres... Elle a joué les pièces de Mariveau, de Musset, de Barrière! si elle faisait des pièces à son tour... Et la voilà qui se met à l'œuvre et qui se taille des rôles en pleine imagination...

Deux vers de deux poëtes la frappent; elle en fait les titres de deux proverbes, et développe en quelques scènes la pensée qu'a saisie sa nature impressionnable.

Un soir, sur le beau lac du Bourget, au moment où la nuit commence à brunir les petites vagues bleues qui vont se briser aux rochers gigantesques, doucement balancée sur ce lit moelleux que berce la brise, elle s'attriste. Accoudée sur le bord de la gon-

dole, elle laisse tomber le livre qu'elle parcourait songeuse, et la Mélancolie vient s'asseoir à son côté. Ses yeux regardent sans voir; elle compare son destin à celui d'une autre exilée, génie immense à laquelle elle a voué un culte tout particulier. Elle évoque le souvenir de madame de Staël. L'inspiration lui vient au souvenir des glorieux travaux et des incidents multipliés qui ont rempli l'existence de la fille de Necker. Elle rentre, et, de cette impression sortent deux études dialoguées : *Madame de Staël à Coppet* et *Corinne*. Chaque pièce a ainsi sa source dans un sentiment, dans une émotion intime; mais tout cela est trop vite conçu, construit, écrit et joué. Au reste, l'auteur était alors bien loin de songer à publier ces petites études incomplètes et évidemment insuffisantes. Cela était fait pour des amis et joué devant des amis. Cependant il y avait au fond de ce travail hâtif et négligé quelque chose de bon ; on n'écrit pas avec son cœur, son âme et la foi de sa première jeunesse sans jeter de temps en temps sur le papier une idée généreuse ou une situation intéressante.

Je n'en veux pour preuve que le fait suivant. Un jour, Brindeau, qui allait donner des représentations en Italie, passe par Aix-les-Bains. Il y prend les manuscrits de deux des pièces du châlet et les emporte avec lui. Deux mois après, il écrivait de Gênes qu'il avait joué ces deux pièces et qu'elles avaient été applaudies.

Cet avant-propos était nécessaire pour faire comprendre aux lecteurs la source des pièces qui composent ce recueil. Ce ne sont pas, à proprement parler, des comédies, ni des vaudevilles. Ce sont de doux et de charmants souvenirs enchâssés dans une action idéale et poétique. Nous avons voulu confesser notre faiblesse pour mériter l'indulgence de notre juge. Ce que nous lui présentons dans ces pages, ce sont les premières effluves de notre vie littéraire. C'est l'histoire de ce temps si beau d'enfantillages et de plaisirs puérils, ce temps qu'on appelle la *primavera*. Et, comme nous le disions, dans un ouvrage écrit à dix-huit ans et intitulé : *Nice ancienne et moderne*, il faut tenir compte à l'écrivain de sa position et des circonstances particulières au milieu desquelles il compose un ouvrage.

Dans le premier ouvrage de notre plume, qui a eu l'honneur, honneur dû sans doute à des circonstances exceptionnelles, à

l'inexpérience et peut-être aux malheurs de l'auteur, d'avoir dix-sept éditions successives, voici en quels termes je parlais des premières tentatives de l'imagination :

« Je comprends qu'on soit sévère envers un écrivain connu qui doit justifier une réputation acquise et qui entre le front haut dans l'arène littéraire où il réclame orgueilleusement sa place. Il écrit parce qu'il sent en lui le génie et la force. Il s'impose à l'admiration des contemporains ! Mais de même qu'il recherche la gloire et les applaudissements de la foule, de même aussi doit-il se soumettre à toutes les rigueurs de la critique. Je suis loin d'avoir cette ambition. Plût au ciel que la vie douce et paisible me fût permise, je ne la troublerais pas par des velléités littéraires ! Hélas ! il n'en est pas ainsi. Je suis exilée, errante, en pays étranger... arrachée à toutes les joies de la patrie et du foyer. La France m'est fermée, à moi, Française par le cœur et par le sang, et, repoussée de cette *tant belle* et *tant douce patrie*, je me tiens sur les limites pour apercevoir de loin la cime de ses montagnes et entendre le bruit des flots qui vont baigner ses rivages. Peut-on m'en vouloir de charmer par quelques travaux sans importance les tristes heures de l'exil, et dans chaque négligence d'une plume distraite ne doit-on pas voir, en y compatissant, le regret de la patrie perdue ? En un mot, d'autres écrivent pour écrire, et moi j'écris pour oublier.

« Comme l'insecte laborieux, dès mon enfance, j'amassai des provisions pour l'arrière-saison. Il doit être doux alors de remonter le passé et d'évoquer devant soi, par le moyen de quelques notes relues mélancoliquement, les émotions qu'on éprouve en face d'une ruine, au milieu d'un site pittoresque, sous un ciel radieux, ou devant un beau coucher de soleil. »

Dix années ont passé sur ma tête depuis le temps où j'écrivais ces lignes, où j'esquissais ces proverbes. Mon exil a cessé, le temps a mûri ma raison. Il est certainement beaucoup de ces pages, de ces essais que je ne signerais pas aujourd'hui. — Pourquoi donc n'ai-je pas voulu les corriger, pourquoi ne les ai-je pas rendues plus dignes du public ? — Je ne puis trop définir le sentiment qui s'oppose à ce que je retouche ces pauvres feuillets de ma première jeunesse. Il me semble que je commettrais une espèce de sacrilège en leur enlevant leur cachet d'inexpérience et d'hésitation. Non,

je ne pourrais me décider à rien changer à ce monument de mon passé, à ces souvenirs de mes joyeuses et poétiques récréations.

L'incorrection même de tous ces essais m'a paru rendre mieux cette époque de ma vie. Dans ces tâtonnements, dans ces recherches, dans ces lignes trop souvent défectueuses, dans ces souvenirs charmants, dans ces plaintes amères, dans ce chaos d'une imagination en train de se former, je retrouve, moi, mille souvenirs ; le lecteur, lui, m'y retrouvera peut-être.

MARIE RATTAZZI.

mai 1865.

PROLOGUE

LE JOUR DE L'OUVERTURE DU THÉATRE DU CHALET

Un prologue! pourquoi? — Pour excuser en vers
Notre décor unique et nos voix enrhumées,
Pour nous plaindre des froids hivers
Et des portes mal fermées
Qui, dans nos gosiers impuissants,
Ont éteint notre souffle et brisé nos accents.
Vous entendrez, hélas! des discours lamentables.
Tantôt trop haut, tantôt trop bas d'un demi-ton,
Des couplets chevrotants, des notes comparables
Aux doux accords du mirliton.
— Eh! bonnes gens, nous dira-t-on,
Rentrez vite dans la coulisse,
Prenez un bâton de réglisse;
Quand vous tousserez moins, on vous écoutera.
— Que répondre? ma foi, rien de bien raisonnable.
Le plus sage est de laisser là
Prologue, excuse, et cætera.
J'aime mieux vous dire une fable.

Un grillon, dans le coin de l'âtre hospitalier,
Chantait vers la fin de l'automne;
Un rossignol lui dit : — Pourquoi t'égosiller?
Qui penses-tu charmer par ton cri monotone?
On garde le silence, on chante comme moi.
— Mon Dieu! fit le grillon, je chante en ma cachette
Quand toute harmonie est muette;
Je n'entends pas lutter avec vous, ô poëte!
Chantez vous-même, et je me tiendrai coi.

— Oh ! pour livrer aux nuits ma chanson enflammée,
Je veux le chaud printemps et le ciel radieux,
Il faut que le zéphir, sous la branche embaumée,
Caresse comme un luth mon sein mélodieux ;
Quand je donne un concert, je veux
Que la nature soit en fête ;
Je veux que mes soupirs se mêlent avec ceux
Qu'échangent les amants dans leur doux tête-à-tête.
L'hiver me glace, et des bocages morts
La dernière feuille qui tombe
Emporte mes derniers accords ;
Je ne chante pas pour la tombe.

— Eh bien, reprit alors le grillon, laissez-moi
Chanter pendant l'hiver, au milieu des familles.
A moi l'âtre, à vous les charmilles,
Chacun de nous suivra sa loi :
Le laboureur et sa femme et ses filles,
L'aïeule et le petit garçon
Avec plaisir écoutent ma chanson.
Ma voix stridente n'a qu'un son,
Et ne peut déployer ni roulades, ni trilles ;
Mais je fais souvenir des blés et des faucilles ;
En m'écoutant chanter, on rêve la moisson.

C'est ainsi que parla le grillon ; moi de même,
Je vous dirai : Rêvez, sans trop nous regarder,
Sans trop nous écouter. Ce spectacle est un thème
Que votre fantaisie à son gré peut broder.

Semez sur lui les pierreries,
Les dentelles et les féeries,
Les fleurs et les étoiles d'or
Dont l'inépuisable trésor
Est au fond de vos rêveries,
Imaginez un splendide décor,
Deux, trois, quatre, s'il faut ; créez des eaux, des marbres,
Des tapis de gazon, des jardins et des arbres,
Des palais, et que sais-je encor ?
Rêvez que nos faussets ont des accents de cygne ;
Imaginez dans notre toux
Une douceur suave et digne
D'être égalée aux accents les plus doux.

Bref, s'il vous est donné d'être assis à votre aise,
Rêvez tel autre poète avec tel autre acteur.
Qu'est-ce que notre vie? Un rêve, une hypothèse;
Rêver qu'on est heureux, c'est presque le bonheur;
Rêvez donc, et tâchez de trouver une chaise!
Si vous n'en trouvez point, si la place est mauvaise,
Si vous êtes debout aux environs du seuil,
Tant de gens rêvent un fauteuil,
Qu'on peut bien rêver une chaise.

L'AMOUR SE CHANGE EN HAINE

AUSSITOT QU'IL EXPIRE

PROVERBE EN DEUX TABLEAUX, EN VERS

L'AMOUR SE CHANGE EN HAINE

AUSSITOT QU'IL EXPIRE

PROVERBE EN DEUX TABLEAUX, EN VERS

PERSONNAGES :

RAYMOND. . . . . 60 ans.
JULIEN. . . . . 18 ans.
LAURE. . . . . 16 ans.

Ier TABLEAU

AMOUR

La scène se passe dans un lieu champêtre. — La clairière d'une forêt; à droite, un bouquet d'arbres, au pied duquel est un banc de gazon; fond d'arbres; un ruisseau coule auprès du banc.

SCÈNE I.

RAYMOND (*se promenant avec un livre*).

Du gracieux printemps que j'aime le retour !
C'est la saison des fleurs,... c'est celle de l'amour !
Quand Avril a chassé l'hiver, où tout sommeille,
Comme un enfant joyeux la nature s'éveille.
Le ruisseau babillard, qui du vallon descend

Pour bercer les roseaux, retrouve son accent;
L'arbre secoue au vent sa chevelure verte;
D'astres d'or et d'argent la prairie est couverte,
Et, sur le champ fertile où germent les moissons,
L'alouette qui plane entonne ses chansons.
Tout revit pour aimer: l'aigle du mont superbe,
Le pinson du bocage, et l'insecte de l'herbe.
L'abeille, butinant au loin ses rayons d'or,
Vigilante ouvrière, a repris son essor.
Je crois renaître aussi... Cette brise embaumée
Apporte la fraîcheur à mon âme calmée;
Je n'ai plus que vingt ans... Vingt ans!... ô souvenir!
Vingt ans!... Réveil du cœur!... Aube de l'avenir!
Comme j'en ai gardé la mémoire fidèle!
J'étais heureux alors, j'étais assis près d'elle;
J'ai vu ses yeux baissés sous mon regard de feu;
J'écoutais son silence aussi doux qu'un aveu.
Ah! charmante candeur qui fit place aux mensonges!
Mon bonheur a vécu ce que vivent les songes.
La perfide!... L'ingrate!... Oh! comme j'ai pleuré!
Sous quels ongles de fer mon cœur s'est déchiré...
Quand de sa trahison mes yeux ont vu la preuve!
Et depuis cet instant, pauvre âme toujours veuve,
Ainsi qu'un exilé vers des foyers chéris
Dirige à tous moments ses dociles esprits,
Moi, j'aime à retourner sur l'aile des pensées
Vers ces heures d'amour des longtemps effacées.

(Entrent Julien et Laure, causant ensemble à voix basse.)

RAYMOND *(les apercevant)*.

Marchez, jeunes amants... Aimez-vous... Autrefois
C'est ainsi que tous deux nous errions dans les bois;

Nous écoutions ainsi l'harmonieuse gamme
Des oiseaux sur leur nid, de l'amour dans notre âme...
Ils dirigent leurs pas de ce côté... Je veux
Réjouir mes regards de ce spectacle heureux...

SCÈNE II.

RAYMOND (*caché*). — JULIEN et LAURE (*se donnant le bras*).

JULIEN.

Non... ne crains rien... Personne en ce lieu solitaire
Ne peut de notre amour troubler le pur mystère,

RAYMOND (*caché*).

Qu'elle est belle!...

JULIEN.

Sieds-toi sous ces tremblants rameaux
Qui penchent mollement leurs feuilles sur les eaux.

(*Ils s'assoient.*)

Oh! livre cette main à mon ardente fièvre;
Ne fuis pas les baisers qu'y dépose ma lèvre...

LAURE (*retirant la main*).

Assez...

JULIEN.

Non... non... encor...

RAYMOND.

J'étais comme cela...

JULIEN.

Plus qu'un baiser... un seul!

LAURE.

Un seul?

JULIEN.

Oui.

LAURE (*donnant la main*).

La voilà...

RAYMOND.

Les amoureux sont tous et de tous temps les mêmes.

LAURE (*à Julien*).

N'as-tu pas dit : Un seul?

JULIEN.

C'est vrai... mais si tu m'aimes,
Pourquoi me refuser cette main?...

LAURE.

Ah!... Pourquoi?...
Parce que cette main n'est pas encore à toi...

JULIEN.

Mais elle doit bientôt m'appartenir, mauvaise!...

LAURE.

Vous la pourrez alors embrasser à votre aise! ..

JULIEN.

Un à-compte?...

LAURE.

Non pas...

JULIEN.

Plus qu'un baiser?

LAURE.

Tout doux!
C'est un vol que l'amant ferait à mon époux.

JULIEN.

Eh bien! va pour le vol.

LAURE (*le repoussant*).

Du bruit ! on nous écoute...

JULIEN.

Eh ! non. C'est quelque oiseau qui voltige sans doute.

LAURE.

Si l'on nous surprenait !

JULIEN.

Bah ! Qu'importe après tout?..
Nous sommes fiancés, et cela nous absout.

(*Il lui baise encore la main, qu'elle ne retire plus.*)

RAYMOND.

Allons, je n'aime plus autant cette rencontre ;
Elle me rajeunit un peu trop... Je me montre...

LAURE (*l'apercevant*).

Ah !

JULIEN (*se levant*).

Quelqu'un !...

RAYMOND.

Excusez un importun témoin,
Je m'en vais achever ma lecture plus loin.

JULIEN.

Morbleu ! monsieur, on lit chez soi.

RAYMOND.

Je le confesse,
J'ai tort, comme toujours aura tort la vieillesse.
Le vieillard doit rester seul au coin de son feu ;
Les arbres, les ruisseaux, le gazon, le ciel bleu,
Les concerts des oiseaux, que le printemps ramène,
Ne sont qu'aux amants, rois de ce riant domaine.

Sur vos propriétés j'ai mis un pied furtif;
Les amours se sont tus devant mon front pensif...
Qu'ils chantent!... Je m'exile...

LAURE (*à Julien*).

Il a l'air bon.

RAYMOND.

J'emporte
Les doux sons d'une langue, aujourd'hui langue morte.
Comme vous j'en ai su l'accent; et, comme moi,
Vous l'oublierez un jour...

LAURE et JULIEN.

Non, jamais...

RAYMOND.

C'est la loi. .
Adieu; lisez, enfants, dans le cœur l'un de l'autre.
(*Il montre son livre.*)
Au livre que je lis je préfère le vôtre...

JULIEN.

J'aime votre langage... Il n'a rien de moqueur.
J'y sens je ne sais quoi qui me touche le cœur.
Vous n'êtes pas de ceux qui vont raillant sans cesse
Les naïves erreurs de l'ardente jeunesse.
Touchez là...

RAYMOND.

Volontiers... Et vous avez raison...
Ne craignez pas, enfants, mon arrière-saison.
L'âge qui m'a flétri n'a pas séché mon âme;
J'aime à me réchauffer à votre jeune flamme,
Et je reconnais Dieu dans ces liens des cœurs,
Dans ces attractions que vous nommez erreurs...

Aimez-vous... aimez-vous !... et que la jeune fille
Apprenne les vertus des mères de famille.
Vous disiez que l'amant serait bientôt l'époux :
A ces conditions, aimez-vous... aimez-vous !...
Voilà la vérité, voilà la loi suprême...
Malheur à l'insensé qui vit seul... pour lui-même !
Il aura de l'amour ignoré les tourments,
Mais il n'en connaît pas les doux enivrements.
Un seul moment d'amour rachète bien des peines !
Auprès de ce bonheur toutes choses sont vaines ;
Aimez-vous !... La jeunesse est faite pour l'amour,
Et la froide raison trop tôt aura son tour.
Comme vous m'écoutez ! Vous m'approuvez ?...

LAURE.

Sans doute...

JULIEN.

Certes.

LAURE.

Le bon vieillard !

RAYMOND.

Bien ! je poursuis ma route...

JULIEN (*le retenant*).

Non !...

RAYMOND.

Laissez-moi partir... car, si vous m'arrêtez,
Vous vous plaindrez bientôt du vieux bavard.

LAURE.

Restez...

RAYMOND.

Eh bien ! soit...

(*A Julien.*) Votre main ?

JULIEN.

La voilà...

RAYMOND (*à Laure*).

Vous... la vôtre...
Nous allons tout d'abord mettre l'une dans l'autre...
Comment vous nommez-vous?

LAURE.

Laure.

RAYMOND (*à Julien*).

Et vous?

JULIEN.

Julien.

RAYMOND.

Julien, aimez-vous Laure?

JULIEN.

Oui...

RAYMOND.

L'aimez-vous bien?

JULIEN.

Oh! oui...

RAYMOND (*à Laure*).

Vous, l'aimez-vous?

LAURE.

Oui...

RAYMOND.

Jurez sur votre âme,
Vous, d'être son époux, et vous d'être sa femme...

JULIEN et LAURE.

Nous le jurons...

RAYMOND (*à Julien*).

Elle est votre premier amour?...

JULIEN.

Oh! oui...

RAYMOND (*à Laure*).

Vous n'avez pas aimé jusqu'à ce jour?

LAURE.

Oh! non...

RAYMOND.

Vous avez donc, en vos mains fortunées,
Mes enfants, la clef d'or des belles destinées...
Si vous savez ne pas dissiper en erreurs
Ces premières amours, trésor des jeunes cœurs...
On n'aime qu'une fois... Quand une main grossière
A flétri dans sa fleur l'affection première,
C'en est fait pour jamais des jours délicieux,
Où nous croyons sur terre ouïr la voix des cieux...
Où nous oublions tout, en une extase sainte,
Du passé les douleurs... de l'avenir la crainte;...
Où chaque instant heureux, en fuyant, nous fait voir
Dans l'instant qui le suit un bonheur en espoir...
Où, du vil égoïsme étouffant le blasphème,
Nous vivons pour aimer et pour que l'on nous aime.
Je vous le dis, enfants, quand ces biens sont perdus,
Nous les cherchons sans cesse et ne les trouvons plus...
Vous avez ce trésor... Sachez en faire usage...
Croyez-en mon conseil, jeunes gens, il est sage...

JULIEN.

Nous le suivrons.

LAURE.

Oh ! oui...

RAYMOND.

Jurez donc maintenant
Que nous nous reverrons tous les trois dans un an,
En ce jour, à cette heure, et sous ce même ombrage...

JULIEN.

Oui... c'est dit...

LAURE (*timidement*).

Mais alors nous serons...

JULIEN.

En ménage.
Eh bien ! raison de plus... je suppose...

RAYMOND.

Parbleu !
Ainsi, c'est convenu... Je vais vous dire adieu.
Je viens de recevoir l'aveu d'une tendresse
Vive, pure... J'ai vu votre charmante ivresse...
Si tout cela devait s'envoler !...

(*Julien et Laure vont se récrier.*)

Douze mois !. .
C'est bien long !...

LAURE.

C'est bien court...

JULIEN.

Nous viendrons. .

RAYMOND.

Je vous crois...
Mais, quelque événement que l'avenir nous cèle,

Soyez exacts tous deux... Moi, je serai fidèle...

JULIEN.

Vous nous verrez ici l'an prochain...

RAYMOND.

Au revoir!

L'an prochain... le vingt mai...

(*Il tire sa montre.*)

Vers cinq heures du soir...

JULIEN.

C'est dit...

RAYMOND.

Et que le ciel, à mes désirs propice,
Ardents comme à cette heure alors vous réunisse!...

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LAURE. — JULIEN.

LAURE.

Il en doute... ô Julien!... Est-ce que nos amours
Ne vivront pas toujours?

JULIEN.

Oh! si... toujours!

LAURE.

Toujours!!!

IIe TABLEAU

HAINE

Même lieu, un an plus tard.

SCÈNE I.

RAYMOND (*seul, assis sur le banc*).

C'est aujourd'hui le vingt... L'heure vite est sonnée...
Et personne !... Pourtant la parole donnée...
Il ont promis tous deux... Oui... Mais bah ! Les amants
Sont tous accoutumés à l'oubli des serments..
Allons, j'aurai perdu mon temps à les attendre...
Car ils ne viendront pas... Non... Mais,... mais il me semble
Qu'on frôle le feuillage et qu'on marche là-bas...
Voyons donc...

(*Il se leve.*)

En effet... je ne me trompe pas...
Je médisais... Voici venir le jeune homme...
Mais il est, je crois, seul... Oui, point de Laure ! Comme
Il a l'air triste !... Oh ! oh !... que s'est-il donc passé?
Il avance à pas lents... et va le front baissé...

SCÈNE II.

RAYMOND. — JULIEN.

RAYMOND.

Bonjour, mon jeune ami !

JULIEN.

Bonjour, monsieur.

RAYMOND.

Et Laure?..

JULIEN.

Laure!

RAYMOND

Vous vous taisez!... Vous soupirez encore!...
Je crains quelque malheur... Parlez vite, parlez...
Elle n'est plus?...

JULIEN.

Non pas... mais ils sont envolés
Ces instants de bonheur que je passais près d'elle...

RAYMOND.

Eh quoi!... Serait-il vrai? Laure est une infidèle!

JULIEN.

Non!... non!...

RAYMOND.

Serait-ce vous?...

JULIEN (*interdit*).

Hélas!...

RAYMOND.

Vous!... En ce cas
Expiez votre faute et ne vous plaignez pas...
Quoi! vous avez trahi cette amante si tendre?...

JULIEN.

Avant de m'accabler, daignez au moins m'entendre...

RAYMOND.

Eh bien! voyons...

JULIEN.

C'était dans un bal...

RAYMOND.

Ah ! le bal
Trop souvent à l'amour est devenu fatal !
Poursuivez...

JULIEN.

Au milieu des belles jeunes filles
Que la valse emportait, qu'enlaçaient les quadrilles,
Il en était une...

RAYMOND.

Ah ! je comprends...

JULIEN.

Ses grands yeux,
Qui dardaient hardiment l'éclair malicieux,
S'arrêtèrent sur moi chargés de railleries...
Je voulus affronter de près ses moqueries...
Je me croyais armé contre elle de froideur
Par l'amour insensé qui remplissait mon cœur...
Elle lança d'abord l'épigramme légère
Sur le constant berger et la tendre bergère...
Puis le sarcasme enfin fit place aux mots plus doux,
Et l'entretien finit, clos par un rendez-vous.
Elle haïssait Laure, et ma bonne fortune
Était due à l'amour bien moins qu'à la rancune.
Comment fus-je entraîné ?... Je n'en sais rien vraiment.
Fut-ce par amour-propre ou par enivrement ?...
Quoi qu'il en soit, bientôt se dissipa l'ivresse.
Le remords m'assaillit et l'amère tristesse...
Je me représentai ma noire trahison...

Mais il était trop tard! Quand revint ma raison,
Laure avait tout appris...

RAYMOND.

Mille voix se trouvèrent
Qui de lui tout redire aussitôt s'empressèrent.
Un débat s'ensuivit?...

JULIEN.

Non, non... Il n'en fut rien.
Tout simplement, un soir, Laure dit : « Julien,
On prétend, est-il vrai?... ce serait bien infâme!...
Qu'on vous a vu, le soir, aux bras d'une autre femme? »
Troublé, désespéré, je ne répondis pas...
Son œil inquisiteur scrutait mon embarras...
Enfin, par un effort, je me fis violence...
Par quelques mots confus je rompis le silence...
Elle m'interrompit, mit la main sur ses yeux,
Puis s'éloigna de moi... Ce furent ses adieux!...

RAYMOND.

Ses adieux!

JULIEN.

Oui. Depuis, lorsque je l'ai revue,
L'inflexible toujours a détourné la vue.
J'ai voulu lui parler... Contre un silence affreux
Ont toujours échoué mes propos amoureux...
J'écrivis maintes fois, et toujours.... quel martyre!...
Elle m'a renvoyé mes lettres sans les lire...
Et si vous me voyez dans ces lieux aujourd'hui,
Le cœur navré, traînant après moi mon ennui,
C'est qu'un dernier espoir m'est venu luire encore...
Peut-être, ai-je pensé... oui, peut-être que Laure,

Pour y trouver du moins un souvenir d'amour,
Voudra revoir encor ce champêtre séjour...
Et peut-être qu'aidé du bon vieillard...

RAYMOND.

Silence!...

Écoutez!...

JULIEN.

Oui, j'entends du bruit; quelqu'un s'avance..
Si c'était Laure!...

RAYMOND.

Eh bien!... cachez-vous où j'étais
Caché, moi, l'an passé... lorsque je vous guettais,
Et ne vous montrez pas que je ne vous appelle...

JULIEN (*allant vers les arbres du fond*).

N'oubliez pas au moins...

RAYMOND (*le poussant*).

Silence, donc!...

JULIEN (*se cachant*).

C'est elle!...

SCÈNE III.

RAYMOND. — JULIEN (*caché*). — LAURE.

RAYMOND.

Ah!... C'est vous, mon enfant...

LAURE.

C'est moi...

RAYMOND.

Seule!... Pourquoi?

Julien?...

LAURE.

Julien... il est mort... mort pour moi...

RAYMOND.

Mais il viendra...

LAURE.

Qu'il vienne ou reste... peu m'importe!

RAYMOND.

Quoi ! votre indifférence est-elle donc si forte
Que même, en le voyant, vous n'éprouverez rien ?

LAURE.

Faut-il vous répéter encore que Julien
N'existe plus pour moi?...

RAYMOND.

Mais quel fut donc son crime?

LAURE.

Je ne sais plus... Je sais seulement qu'un abîme
Est ouvert entre nous depuis un triste jour
Où tout à coup de moi s'est éloigné l'amour...
Je sais qu'une douleur vive, ardente, indicible
A fait saigner mon cœur sous son étreinte horrible...
Voilà ce que je sais... Mais je veux ignorer
La cause des tourments qu'il me fit endurer...

RAYMOND.

Sa mémoire pourtant vous est encore chère,
Car vous venez ici, dans ce lieu solitaire,
Qui fut jadis témoin de vos tendres amours...

LAURE.

Son souvenir! Non, non !... mais celui de ces jours
Où mon âme naïve, à l'espérance ouverte,

Rêvait un avenir dont je pleure la perte...
J'apporte ici le deuil de mes illusions...
Je viens dans ces lieux pleins de mes visions...
Voilà, monsieur, voilà tout ce que je regrette...
Quant au héros ingrat de cette belle fête,
Qui foula sous ses pieds tous mes espoirs déçus,
Quoi qu'il fasse à présent, je ne le connais plus...

RAYMOND.

Si vous le revoyiez!...

LAURE.

Oh! je pourrais sans doute,
Si je le rencontrais, par hasard, sur ma route,
Reconnaître les traits de l'amant d'autrefois,
Retrouver ses regards et le son de sa voix;
Mais, comme on croit revoir des morts qui ressuscitent
Dans les fantômes vains qui, dans la nuit, s'agitent,
Je croirais voir une ombre en voyant Julien...
Et je resterais froide, et ne lui dirais rien...
Il ne serait pour moi qu'un corps veuf de son âme...

RAYMOND.

Mais s'il venait encor vous dire : « Sois ma femme...
Pardonne un jour d'erreur... » Par les plus forts serments,
S'il jurait que jamais...

LAURE.

Je lui dirais : Tu mens!...
Tu me trompas jadis, tu me trompes encore...

RAYMOND.

Vous êtes implacable!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES. — JULIEN (*s'élançant vers Laure*).

JULIEN.

Ah! Laure! chère Laure!...

LAURE.

Que vois-je!... Il écoutait...
(*A Raymond*) Et vous!... Eh bien! tant mieux.
Il aura vu du moins comme il m'est odieux!

JULIEN.

Laure, pardonne-moi!...

RAYMOND.

Voyons, enfant rebelle!...
Rappelez-vous encore...

LAURE.

Oh! oui, je me rappelle!...

JULIEN.

Chère Laure, je n'ai jamais aimé que toi!...

RAYMOND.

Vous l'entendez...

LAURE.

Il ment!

JULIEN (*voulant prendre la main de Laure*).

Un seul mot!

LAURE (*se dégageant*).

Laissez-moi!..

(*Elle jette un regard terrible à Julien et sort en courant.*)

SCÈNE V.

RAYMOND. — JULIEN.

JULIEN.

Elle fuit...

RAYMOND.

Maintenant, mon pauvre ami, je doute
Que, malgré vos efforts, Laure un jour vous écoute.
Renoncez, croyez-m'en, à l'attendrir un jour...
Je le sais par moi-même! En nous, quand meurt l'amour,
C'en est fait. Rien, non, rien, serments, charmes, contrainte,
Ne peut rendre la vie à cette flamme éteinte...

JULIEN.

Que je suis malheureux!...

RAYMOND.

Oui, c'est un grand malheur...
Ma plaie, après trente ans, saigne encor dans mon cœur!

JULIEN.

Quoi! plus d'espoir...

RAYMOND.

Aucun. Puisqu'il faut vous le dire,
L'amour se change en haine aussitôt qu'il expire!...

FIN

QUAND ON N'AIME PLUS TROP

L'ON N'AIME PLUS ASSEZ

PROVERBE EN DEUX ACTES, EN VERS

QUAND ON N'AIME PLUS TROP

L'ON N'AIME PLUS ASSEZ

PROVERBE EN DEUX ACTES, EN VERS

PERSONNAGES :

HENRI DE BEAUVAL.
JULIE DE BEAUVAL, sa femme.
HORTENSE D'ORSELLE, jeune veuve, amie de Julie.
VICTORINE, f^me^ de chambre.

ACTE I

TROP

Un salon chez M. de Beauval. Ameublement très-riche ; sur le devant, à droite, un canapé près duquel est un guéridon. Siéges, table, piano. Portes au fond, à gauche et à droite.

SCÈNE I.

JULIE *assise sur le canapé.* HENRI *debout devant elle. Il va sortir. Il a une main gantée et tient son chapeau.*

HENRI.

Je sors pour un quart d'heure. Adieu, mon cher trésor
(Il lui baise la main.)

JULIE (*indifférente.*)

Adieu!

HENRI.

Plus qu'un baiser.

JULIE (*de même*).

Soit.

HENRI (*après avoir embrassé de nouveau sa femme, la regardant avec amour et quêtant encore un baiser.*)

Le dernier?

JULIE.

Encor!

HENRI (*l'embrassant pour la troisième fois.*)

Adieu! (*Il fait quelques pas vers le fond... Il s'arrête et voit Julie qui vient de s'accouder tristement sur le guéridon... Accourant vers elle et lui prenant la main.*)

Qu'as-tu?...

JULIE (*évasivement*).

Moi? rien... Je ne sais pas...

HENRI.

Julie!

Si cela te déplaît que je sorte?...

JULIE.

Folie!!!

Non.

HENRI.

Je puis différer cette visite.

JULIE.

Non.

HENRI.

Tu ne t'ennuiras pas?

JULIE.

Non.

HENRI.

Vrai?

JULIE.

Vrai.

HENRI.

Tout de bon?

JULIE.

Tout de bon!

HENRI.

En ce cas, je cours, adieu, je vole...

JULIE (*avec un soupir*).

Enfin!!!

HENRI (*revenant en courant du fond et embrassant encore Julie.*)

Adieu, mon cœur! mon ange! mon idole!!!

JULIE (*agacée*).

Mais, va donc.

HENRI.

Oui, ma belle, oui, je m'en vais, adieu!
A bientôt! à bientôt!... (*Il sort vivement par le fond.*)

JULIE (*seule*).

Quel martyre, mon Dieu!!!

SCÈNE II.

JULIE, VICTORINE *venant de la gauche.*

VICTORINE.

Madame!...

JULIE (*avec humeur*).

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous à me dire?

VICTORINE.

Rien! C'était seulement...

JULIE (*se levant*).

Plus tard... Je me retire
Dans mon appartement.

VICTORINE.

Si l'on vient?...

JULIE.

Si l'on vient,
Je n'y suis pour personne.

VICTORINE.

Ah!... pour personne... Bien...
Excepté toutefois pour madame d'Orselle...
Qui vient tous les matins...

JULIE.

Non, pas même pour elle...
Dites-lui que je suis sortie... (*Elle sort à droite.*)

SCÈNE III

VICTORINE (*seule*).

Eh ! mais ! mais... mais !...
Qu'a-t-elle donc enfin ?... Je ne la vis jamais
D'une pareille humeur... Depuis une semaine,
Elle est triste, rêveuse ;... elle vous parle à peine....
Est-ce que, par hasard, des nuages au ciel
Se promènent déjà sur la lune de miel ?
Car nous comptons trois mois bien complets de ménage.
Hé !... hé... Cela se peut, mais ce serait dommage !
Où trouver deux époux qui soient mieux assortis ?
Bah ! Non... Il n'en est rien, je rêve ; je bâtis
Des chimères... Pourtant, voyons... La chose est-elle
Incroyable à ce point...

(*Voyant entrer Hortense et la saluant.*)

Ah ! madame d'Orselle !

SCÈNE IV.

HORTENSE, VICTORINE.

HORTENSE.

Votre maîtresse ?

VICTORINE.

Elle est sortie.

HORTENSE.

Ah ! pour longtemps ?...

VICTORINE (*embarrassée*).

Mais... je ne sais, madame...

HORTENSE.

Ah! vous ne... Bien, j'entends!
En ce cas, je m'assieds d'abord... et vous supplie
Ensuite d'aller dire à madame Julie
Que, dussé-je l'attendre ici tout un long jour,
Je m'établis chez elle, et jusqu'à son retour.

(Elle se débarrasse de son chapeau et de son montelet, qu'elle jette sur le canapé, puis va s'asseoir devant le piano.)

J'attends au piano... pour prendre patience.

(Elle bouleverse les partitions.)

Je trouverai bien là quelques morceaux, je pense.

(Elle feuillette.)

Le Barbier!... du Verdi!... du Weber!... Oh! dites-lui
Qu'elle peut demeurer dehors tout aujourd'hui...
Car je viens de trouver, pour oublier l'attente,
Une société bien choisie et charmante...
Allez... ma chère enfant... allez vite.

(Elle joue du piano.)

VICTORINE.

Pardon!

HORTENSE *(jouant toujours)*.

Ne m'interrompez pas...

VICTORINE.

Mais, madame.

HORTENSE *(vivement)*.

Allez donc!!!

(Victorine sort à droite.)

SCÈNE V.

HORTENSE (*seule*).

Ah! tu boudes... Eh bien! tant pis, je te dérange!...
Je veux savoir le mot de cette énigme étrange;
J'ai fouillé, j'ai scruté mon passé, jeune et vieux;
J'ai fait mon examen profond et sérieux,
Et je n'ai pas trouvé l'ombre d'une misère
Qui t'ait pu chagriner en aucune manière.
Or ce n'est pas de moi, bien sûr, que vient le mal.
Vous vous expliquerez, madame de Beauval!
Je saurai quel lutin vous pousse de la sorte,
Et par quelle raison on me met à la porte...
Moi, votre amie intime; ah! fi!... le méchant tour!...

(*Elle est interrompue par Julie qui entre et vient à elle.*)

SCÈNE VI.

HORTENSE, JULIE.

JULIE.

Pardon, ma chère Hortense...

HORTENSE (*quittant le piano*).

Ah! te voilà, bonjour!...
Tu vois... je t'attendais... Ça, ma chère Julie,
Entre nous, sais-tu bien que tu n'es pas polie?
Me défendre ta porte, à moi! vrai, c'est trop fort!

JULIE.

Hortense, excuse-moi, je conviens que j'ai tort...
Embrasse-moi... veux-tu?

HORTENSE (*l'embrassant*).

Si je le veux... Sans doute.
Quand pour venir ici je me suis mise en route,
Je n'eus, tu peux m'en croire, aucun autre désir.
Tu sais bien que te voir est mon plus grand plaisir.
Tu sais bien que pour moi, veuve et seule en ce monde,
La richesse, Julie, est l'amitié profonde
Qui, dès les premiers ans, a marié nos cœurs,
Comme la voix du sang unit deux tendres sœurs
Tu sais bien qu'entre nous, peine, joie, espérance,
Tout est commun!....

JULIE.

Oh! oui, je le sais, bonne Hortense,
Je le sais...

HORTENSE.

Tu le sais? Alors, sotte! pourquoi
Pour gémir ou pleurer te caches-tu de moi?...
Car... on a pleuré.

JULIE.

Non.

HORTENSE.

Tourne-toi vers la glace.
C'est cela... Maintenant, regarde un peu, de grâce...
Et dis-moi franchement si tes jolis grands yeux
Rouges, gonflés, battus... ne sont pas laids... affreux?..

JULIE.

Je t'assure...

HORTENSE.

Pourquoi pleures-tu?

JULIE.

Quelle idée !

Je ne pleure pas...

HORTENSE.

Si.

JULIE.

Non.

HORTENSE.

Je suis décidée
A ne plus te revoir... ou tu vas, sans retard,
M'apprendre d'où te vient ce maussade regard,
Et ce front morne, froid comme un ciel à la pluie ?
Parle.

JULIE.

C'est que...

HORTENSE.

Voyons... Achève...

JULIE.

Je m'ennuie !

HORTENSE.

Et puis ?

JULIE.

Et puis... c'est tout.

HORTENSE.

Quoi !... n'est-ce que cela ?

JULIE.

Certes !

HORTENSE.

Expliquons-nous !... Quel est cet ennui-là ?

Serait-ce, par hasard, que ton époux, ma chère,
Te négligerait ?

JULIE (*vivement*).

Non... Oh ! non pas ! Au contraire !

HORTENSE.

A-t-il contrarié quelqu'un de tes désirs ?...
Te laisse-t-il manquer de fêtes, de plaisirs ?...

JULIE.

Oh ! non...

HORTENSE.

Si je vois bien, ton Henri t'idolâtre :
Le jour au bois, le soir dans le monde, au théâtre,
Il est à tes côtés toujours...

JULIE (*avec un soupir*).

Oh ! oui... toujours...

HORTENSE (*surprise*).

Comme tu dis cela ! Par le dieu des amours !
Par cet enfant bizarre, inconstant et volage !
Madame, feriez-vous déjà fi du ménage ?

JULIE.

Non... mais...

HORTENSE.

Quoi, mais ?

JULIE.

Je n'ose.

HORTENSE.

Eh bien !

JULIE.

Eh bien ! je crois,

Oh ! tu vas te moquer, tu vas rire de moi ?...

HORTENSE.

Non, non.

JULIE.

Jure.

HORTENSE (*avec une gravité affectée*).

Oui, voyons le mot de ce problème...

JULIE (*hésitant*).

Eh bien ! je crois qu'Henri... vois-tu... Je crois qu'il m'aime
Trop.

HORTENSE (*étonnée*).

Trop ?

JULIE.

Oui... trop.

HORTENSE (*riant*).

Le mot est superbe, charmant.
Ton mari t'aime trop... et tu te plains !... Vraiment
Tu mériterais...

JULIE (*vivement*).

Quoi ?...

HORTENSE.

Que l'on vînt te le prendre,
Et qu'on te le brûlât pour en donner la cendre
A tant d'autres maris indifférents et froids...

JULIE.

Oh ! va... je ne ris point.

HORTENSE.

Oui... franchement tu crois
Qu'il t'aime trop ? Le cas est extraordinaire,

Et mérite, je crois, un peu de commentaire....
Il t'aime trop !... C'est grave... Instruisons le procès...
Explique-moi comment tu conçois cet excès...

JULIE.

Figure-toi, ma chère, un être qui sans cesse
Est pour moi ce que l'ombre est au corps, qui s'empresse
Du matin jusqu'au soir...

HORTENSE (*bas, en riant*).

Du soir jusqu'au matin.

JULIE.

Chut !... épiant toujours mon plus petit dessein,
Afin de l'accomplir avant que je l'achève.

HORTENSE.

Ah !... c'est vraiment affreux !!!

JULIE.

Tais-toi !... Quand je me lève.
Il accourt... S'il osait, ce serait lui, ma foi,
Qui de femme de chambre occuperait l'emploi.
Quand parfois Victorine est maladroite, ou lente,
Il la gronde bien fort... Et sa main vigilante,
Aux mains de la coupable arrachant le lacet,
Bravement s'évertue à lier mon corset...
Nous déjeunons ensemble, et si je veux qu'il mange,
Il faut paraître avoir bien faim... car si son ange,
Son idole... son cœur... son trésor... comme il dit,
Hésitait à manger, il perdrait l'appétit;
Il prendrait tout à coup des airs de tragédie;
Il ferait appeler, pour *cette maladie*,
Le docteur, qui viendrait, gravement étonné,

Tâter mon pouls d'abord... et puis lui rire au nez...
Quand à mon piano je veux faire une étude...
Je le vois près de moi dès le premier prélude.
Il écoute ravi... debout... silencieux...
Il suit sur le clavier mes doigts capricieux...
J'essaye une romance?... Il applaudit... J'achève?. .
Il me dit : Chante encore... Et, lorsque je me lève
Pour aller chiffonner dans mon boudoir, il vient.
Si je brode, il choisit mes laines... Il soutient
Le fragile métier qui sur son pied vacille.
Aurai-je par hasard laissé choir une aiguille,
Il a des yeux de lynx... la trouve... et me la rend...
Mais jamais sans baiser la main qui la reprend.
Si je lis, il s'en vient regarder dans mon livre,
Et me dit que ses yeux trouvent du charme à suivre
Le chemin de ces mots où mes yeux ont passé...
Sortons-nous?...

HORTENSE.

Oh ! tu peux abréger... va... je sai
Le reste maintenant... et je conclus, en somme,
Que tu dois bien souffrir avec un pareil homme.
(*Raillant.*)
Oh ! je te plains... hélas !

JULIE.

Tu ris, tu ris toujours !...

HORTENSE.

Oui, je ris de te voir... quand l'essaim des amours,
Messagers de bonheur, folâtrent sur ta tête,
Soupirer au milieu de cette douce fête...

JULIE.

Je ne t'ai pas tout dit...

HORTENSE.

Ah ! qu'est-ce encore ?...

JULIE.

Il est
Jaloux.

HORTENSE.

Jaloux !...

JULIE.

Oui...

HORTENSE.

Bah ! mais de quoi, s'il te plaît ?

JULIE.

Devine... Oh ! c'est affreux !...

HORTENSE.

Que veux-tu que je pense ?
Vous voyez tant de gens...

JULIE.

De toi, ma chère Hortense !

HORTENSE.

De moi !

JULIE.

De toi.

HORTENSE.

Vraiment !

JULIE.

Et tiens, encore hier,
Il se plaignait tout haut, et d'un ton presque amer,
Que trop longtemps chez toi, lundi, j'étais restée,
Et qu'ici revenue... après t'avoir quittée,

Je ne me lassais point de lui parler de toi.

HORTENSE.

Vraiment ! Tu n'as pas mis le traître hors la loi ?
Le voici justement.

SCÈNE VII.

LES MÊMES. — HENRI (*tenant un bouquet à la main*).

HENRI (*saluant*).

Ah ! madame d'Orselle,
Bonjour.

HORTENSE.

Les belles fleurs !... pour Julie ?...

HENRI (*offrant le bouquet à sa femme*).

Oui... pour elle...

HORTENSE.

Comme vous la gâtez!

(*A Julie, qui a pris les fleurs avec indifférence.*)

Tu ne dis pas merci ?

HENRI.

Elle l'a dit des yeux.

JULIE (*bas à Hortense*).

Vois... C'est toujours ainsi.

HORTENSE (*railleuse*).

Je te répète encor que je te plains.

JULIE (*avec un geste de dépit*).

Méchante !

HORTENSE (*prenant son châle et son chapeau ; à Henri*).

Je vous laisse... Allez-vous au concert ? Roger chante.

HENRI (*à Julie*).

Irons-nous ?

JULIE.

Qu'en dis-tu ?

HENRI.

Mais... toi ?

JULIE.

Je n'y tiens pas...

HENRI (*à Hortense*).

Nous resterons alors...

HORTENSE.

A votre aise... En ce cas,
Je vous fais mes adieux jusqu'à l'autre semaine.

JULIE.

Que vas-tu devenir ?

HORTENSE.

Je vais jusqu'en Touraine,
Faire acte de présence au château de Saint-Phar ;
Je serai de retour dans dix jours au plus tard.
Mon vieil oncle depuis plus d'un an me réclame ;
Je me décide enfin.

HENRI (*prenant la main d'Hortense*).

Bon voyage, madame...
Et revenez bientôt... c'est mon vœu le plus doux :

(*Il baise la main d'Hortense.*)

Pardon !

(*Il salue Hortense et entre à droite.*)

SCÈNE VIII.

HORTENSE. — JULIE.

HORTENSE.

C'est bien galant de la part d'un jaloux.

JULIE.

Quand pars-tu ?

HORTENSE.

Demain soir... Adieu, pauvre Julie !
Chasse surtout, crois-moi, cette vaine folie,
Et comprends mieux le prix de ta félicité :
Ton époux est charmant.

JULIE.

Hélas !

HORTENSE (*avec éclat*).

En vérité,
Quand tu gémis ainsi, tu me mets en colère...
Mon sang bout !... Et vraiment, si tu m'étais moins chère,
De ces tristes hélas ! qu'accompagne un soupir,
Je voudrais... par ma foi, te faire repentir !

JULIE.

Et comment ferais-tu ?...

HORTENSE.

Puisque tu ne peux vivre
Ainsi, de tant d'amour veux-tu qu'on te délivre...

JULIE

De l'excès?... volontiers . mais du tout ? oh ! non pas...

HORTENSE.

Jouis donc de ton sort; c'est plus sûr en tout cas.
Va ! ne hasarde point de courir une chance...

JULIE.

Et laquelle? qu'Henri ne m'aimât plus !... Hortense,
L'oserais-tu penser?

HORTENSE.

Pourquoi non?... Tu pâlis,
Et soudain à ton front se sont montrés des plis,
Rien qu'au premier soupçon de quelque indifférence.

JULIE.

Oh ! je réponds de lui.

HORTENSE.

Tentons l'expérience,
Si tu veux.

JULIE.

Tu promets?...

HORTENSE.

Oh ! je ne promets rien,
Sinon de l'amener, par tel ou tel moyen,
A ne plus t'accabler d'une ardeur importune...
Et quant au reste... c'est à ta bonne fortune !...

JULIE.

Penses-tu réussir?

HORTENSE.

J'en suis certaine... Et toi
Es-tu sûre de lui?

JULIE.

Certes... comme de moi.

HORTENSE.

Eh bien ! c'est dit.

JULIE.

C'est dit !...

HORTENSE.

Mais... je te le répète,
Si, cherchant le repos, tu trouves la tempête,
Tant pis pour toi...

JULIE.

Tant pis !... Je n'ai point de frayeur.
Henri m'aime, et je puis répondre de son cœur.

HORTENSE.

Dieu le veuille ! et tu vas en acquérir la preuve...
Du reste... réfléchis... Nous tenterons l'épreuve,
Si tu le veux encor, ma chère, à mon retour...

JULIE.

Quoi ! seulement alors ?...

HORTENSE.

Avant qu'à cet amour
Impétueux, ardent, qui te semble un supplice,
Le soin que je prendrai pour jamais te ravisse,
Il est bon que ton cœur en savoure à loisir
Le pénible bonheur et le lassant plaisir.

JULIE.

Est-ce bien sérieux, ma chère Hortense ?

HORTENSE.

Oui, certe !...
Julie, à mon retour, la campagne est ouverte.
Tu livres en mes mains ton importun Henri,

Et selon toi j'en fais un excellent mari.
Et maintenant adieu!

JULIE.

Dans quelle impatience
Je vais compter les jours de ta trop longue absence!

HORTENSE.

Un conseil... Ne meurs pas avant dix jours...

JULIE.

C'est bon!
Ne vas pas demeurer un seul jour de plus!

HORTENSE.

Non,
Dans dix jours bien comptés tu me verras paraître. .

JULIE.

Je vais bien m'ennuyer en attendant...

HORTENSE.

Peut-être!...

(Elle embrasse Julie. Au fond, à part, en sortant.)

Car je vais, pour t'offrir quelque distraction,
Te donner, chère amie, une occupation...

(Elle sort.)

ACTE II

PLUS ASSEZ

Même décor.

SCÈNE I.

HENRI. — VICTORINE.

HENRI.

Savez-vous ce que fait madame?

VICTORINE.

Elle sommeille,
Car elle a peu dormi cette nuit.

HENRI.

A merveille!

VICTORINE.

Elle a fort soupiré.

HENRI.

De mieux en mieux... Merci.

VICTORINE.

Elle a pleuré même.

HENRI.

Ah! fort bien.

(Il écrit quelques mots, qu'il donne à Victorine.)

Portez ceci

En courant, s'il vous plaît, chez madame d'Orselle,
Qui doit être arrivée hier au soir chez elle.

(Hortense paraît au fond.)

SCÈNE II.

LES MÊMES. — HORTENSE.

VICTORINE.

La voilà justement...

HENRI *(allant à elle)*.

Ah! cher docteur, bonjour!
J'étais impatient de vous voir de retour.
Je vous écrivais.

HORTENSE.

Ah!

HENRI.

Laissez-nous, Victorine...

VICTORINE.

Votre billet n'est plus utile, j'imagine...
Je vous le rends, monsieur...

HENRI.

C'est bien... Guettez là-bas...
Pour que madame ici ne nous surprenne pas....
Vous entendez?...

VICTORINE.

Fort bien... Je vais prêter l'oreille,
Et vous avertirai si madame s'éveille;
Ne craignez rien, monsieur.

(Victorine sort.)

SCÈNE III.

HENRI. — HORTENSE.

HORTENSE.

Ça, vite, instruisez-moi.
Où donc en sommes-nous?... Que fait-elle?

HENRI.

Je croi
Que, grâce à vos conseils, la cure est accomplie...

HORTENSE.

Tous mes billets vous sont venus, sans que Julie
De ma complicité conçoive aucun soupçon?

HENRI.

Aucun.

HORTENSE.

Vous avez bien suivi mes ordres?
(Henri fait un signe affirmatif.)
Bon.

HENRI.

A vos sages conseils je suis resté fidèle,
Si bien que je commence à prendre pitié d'elle,
Et que, croyant l'épreuve efficace aujourd'hui,
Je serais fort d'avis qu'on la terminât...

HORTENSE.

Oui,
Nous verrons...

HENRI.

Songez donc...

HORTENSE (*malignement, après l'avoir regardé*).

Oh! vous allez me dire
Sans doute qu'elle pleure... et puis qu'elle soupire;
Que la nuit son sommeil est pénible, agité;
Qu'elle est souffrante, pâle... Eh! mais, en vérité,
Il faut que cela soit... Je vous l'ai dit, je pense,
Dans ma première lettre.

HENRI (*souriant*).

Oui, dans votre ordonnance.

HORTENSE.

Continuez toujours votre rôle... et pensez
Que ces ravages-là peuvent être effacés
Par le charme puissant d'un seul baiser bien tendre.
Je vais juger par moi s'il faut encore attendre
Avant que de jeter le masque... ou s'il est bon
De lui...

SCÈNE IV.

LES MÊMES. — VICTORINE.

VICTORINE (*bas*).

Madame vient.

(*Elle rentre.*)

HENRI.

Dois-je vous laisser?

HORTENSE.

Non,
C'est moi qui vais sortir...

HENRI.

Pour revenir?

HORTENSE.

De suite,
Sitôt que, la laissant, vous aurez pris la fuite,
Car je veux la trouver sous le coup d'un forfait
Tout fraichement commis par vous.
(*Riant.*) Monstre!...

HENRI.

En effet,
C'est fort adroit...

HORTENSE.

Je vais guetter votre sortie,
Pour venir aussitôt entretenir Julie.
Et quand vous reviendrez, après quelques instants,
Ayez les yeux sur moi... Vous comprenez...

HENRI.

J'entends;
A bientôt...

(*Hortense sort.*)

SCÈNE V.

HENRI, puis JULIE et VICTORINE.

HENRI.

La voici; qu'elle est triste!... défaite!...
Ah! mon rôle vraiment me pèse, m'inquiète...
Allons, puisqu'il le faut... encore quelques efforts!...

(*Il feint de ranger des papiers qui sont sur la table; quand Julie paraît, il s'apprête à sortir.*)

JULIE (*entrant, suivie de Victorine*).

Ah! c'est toi, mon ami, bonjour.

HENRI (*froidement*).

Bonjour.

JULIE (*s'asseyant*).

Tu sors?

(*Henri fait un signe affirmatif.*)

Pour longtemps?

HENRI.

Je ne sais.

JULIE.

Mais nous devions ensemble
Aller au bois tantôt? dis... Hier, ce me semble,
Tu me l'as promis...

HENRI.

Oui, c'est vrai, je t'ai promis...
Mais tu m'excuseras... Un de mes bons amis,
Le comte de Montreuil...

JULIE.

C'est bien. (*A part.*) J'en étais sûre.

HENRI.

Mais demain, si tu veux, ma chère, je t'assure...

JULIE (*avec un dépit qu'elle déguise*).

Eh bien! soit! A demain.

(*Elle regarde tristement Henri.*)

HENRI (*du fond, prêt à sortir*).

Je ne pourrai, je crois,
Rentrer pour déjeuner.

JULIE.

Ah!...

HENRI.

Déjeune sans moi...

SCÈNE VI.

JULIE. — VICTORINE.

JULIE (*quand Henri est sorti, posant la tête dans ses mains et pleurant*).

Il part ! Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !

VICTORINE.

Mais, madame, de grâce !

JULIE.

Ah ! quelle vie affreuse !
Non. Il ne m'aime plus... Et mon bonheur finit !

VICTORINE.

Madame !

JULIE.

Oh ! oui, le ciel se venge, il me punit.
Dieu donnait à mon âme une joie ineffable...
Et je l'ai méconnue... Oh ! je suis bien coupable !
Oui, j'ai bien mérité ce rude châtiment.
(*Elle reste un instant absorbée; puis levant tristement le front.*)
C'est aujourd'hui le vingt... n'est-ce pas ?...

VICTORINE.

Oui, vraiment.

JULIE.

En ce cas, les dix jours sont passés. (*A part.*) Chère Hortense,
Elle est loin de prévoir tout ce qu'en son absence
J'ai dû souffrir...
(*On entend un coup de clochette.*)

VICTORINE.

On sonne.

JULIE.

Eh bien! allez ouvrir...

(*Victorine sort un instant; Julie est rêveuse.*)

SCÈNE VII.

VICTORINE, — JULIE, — HORTENSE.

VICTORINE.

Madame d'Orselle!

JULIE (*se levant joyeuse et allant embrasser Hortense*).

Ah!

HORTENSE.

Tu me vois accourir
Auprès de toi, ma belle, en sortant de voiture.

(*Elle fait un signe à Victorine, qui sort.*)

JULIE (*tristement*).

Tu vas bien?

HORTENSE.

Oui... mais toi... (*La regardant*).
Bon Dieu! quelle figure!
Quels traits bouleversés! Et puis quelle pâleur!
Quels yeux!... En vérité, ma chère, tu fais peur!
J'ai pensé bien souvent à toi dans mon voyage;
Mais je ne croyais point qu'un semblable ravage
Pût résulter jamais d'un excès d'amitié,
Et ton état vraiment m'inspire la pitié....
Aussi te suis-je acquise, et me trouves-tu prête
A faire bien valoir certain plan qu'en ma tête
J'ai fort élaboré pendant ces dix longs jours.
Il est certes grand temps de t'offrir mon secours,

Car si j'eusse tardé de revenir, ma chère,
Je pense que l'ennui t'eût bientôt mise en terre.
Enfin, Dieu soit loué! me voilà de retour.
J'entre en campagne et veux qu'avant la fin du jour,
Quittant pour m'applaudir ta face de victime,
Tu proclames gaîment que mon plan est sublime.
Nous allons tout d'abord, point fort essentiel...

JULIE.

Hélas!

HORTENSE.

Oh! plus d'hélas! de soupirs, d'yeux au ciel...
Laisse-moi t'indiquer ma tactique.... Je pense
Que tu dois désormais....

(Julie pleure et lui tend la main.)

Mais qu'as-tu donc?

JULIE.

Hortense
Chère Hortense!... tu peux laisser là ton projet,
Car aujourd'hui mes pleurs ont un autre sujet.

HORTENSE.

Je ne te comprends pas...

JULIE.

Oh! tu vas me comprendre.

HORTENSE.

Parle donc.

JULIE.

Cet Henri, cet époux qui, si tendre,
De ses soins empressés me comblait... autrefois...

(Les larmes l'arrêtent.)

HORTENSE (*souriant à part*).

Autrefois est joli... (*Haut.*) Poursuis...

JULIE.

Eh bien !... je crois..

HORTENSE.

Achève ! Que crois-tu ?

JULIE.

C'est affreux !... c'est horrible !...
Qu'il ne m'aime plus...

HORTENSE (*feignant la surprise*).

Quoi ! qu'entends-je ! est-ce possible ?
Mais j'ai mal entendu !... Qu'il ne t'aime plus...

JULIE.

Oui.

HORTENSE.

Allons donc, tu veux rire.

JULIE.

Hélas !

HORTENSE.

C'est inouï !!!
Mais la preuve ?

JULIE (*soupirant*).

La preuve... Ah !...

HORTENSE.

T'a-t-il rudoyée ?

JULIE.

Non.

HORTENSE.

Sans doute il s'est plaint de ta mine ennuyée !...

JULIE.

Non.

HORTENSE.

Peut-être qu'un jour, te voyant refuser
Ou donner à regret un sourire, un baiser,
De son juste dépit il n'a pas été maître?

JULIE.

on.

HORTENSE.

Que puis-je penser?... Il aura fait, peut-être,
présente, la cour à quelque dame?...

JULIE.

Oh! non...

HORTENSE.

Alors un billet doux t'inspirant un soupçon?...

JULIE.

Non.

HORTENSE.

Qu'est-ce donc?

JULIE.

Tu sais quelle sollicitude!
Tu sais de mes désirs quelle incessante étude...
Tu sais les doux propos et les tendres égards...
Tu sais les lents baisers, les suaves regards...

HORTENSE.

Oui, tout ce qui jadis te semblait un martyre.

JULIE.

Plus rien!

HORTENSE.

Bon ! ma besogne est faite, et l'on peut rire.
Réjouissons-nous...

JULIE.

Ah !...

HORTENSE.

Pourquoi donc soupirer?...
N'es-tu pas exaucée, et peux-tu désirer
Quelque chose de plus? En résumé, je pense
Qu'il t'aime cependant...

JULIE.

Ah ! cette indifférence !...

HORTENSE.

Tu l'avais souhaitée...

JULIE.

Moi ! jamais.

HORTENSE.

Ah ! pardon !
Fort indirectement, je ne te dis pas non,
Mais tu l'as, je l'atteste, et bel et bien voulue ;
Et maintenant qu'elle est au cœur d'Henri venue,
Tu n'as plus qu'un parti.

JULIE.

Mais lequel ?

HORTENSE.

L'accepter.
Aux doux moments enfuis nul ne peut remonter...
L'amour, c'est le ruisseau pur et calme en sa source
Qui se change en torrent en poursuivant sa course.

C'est le sentier qui part sinueux des vallons
Pour atteindre la cime altière des grands monts,
Et qui né dans les fleurs, brillants hochets des brises,
Va tristement se perdre au sein des roches grises...

JULIE (*avec éclat*).

Ah ! ciel ! ah ! malheureuse !

HORTENSE.

Eh quoi !

JULIE.

J'ai tout perdu !
Je tenais le bonheur, et je l'ai méconnu...

HORTENSE.

Ainsi tu te repens...

JULIE.

Oh ! oui.

HORTENSE.

L'on vient.... Silence !
C'est lui... Cache-toi là, tu sauras ce qu'il pense...
(*Julie disparaît, Hortense revient sur le devant, Henri entre.*)

SCÈNE VIII.

HORTENSE. — HENRI, *puis* JULIE.

HENRI.

Ah ! madame, c'est vous !... Je suis aise...

HORTENSE (*bas à Henri avec un signe*).

Elle est là...

HENRI (*bas.*)

J'entends.

HORTENSE.

Bonjour, monsieur, et puisque vous voilà,
Asseyez-vous... Il faut que nous causions ensemble,
(*Bas.*) Vous comprenez...

(*Henri fait signe que oui.*)

(*Haut.*) Monsieur de Beauval... Il me semble
Que vous vous écartez de vos devoirs.

HENRI (*gravement, avec un sourire*).

Qui? moi!...

HORTENSE.

Vous... Je vais droit au but, monsieur. Voyons! pourquoi
Ai-je trouvé Julie ainsi triste, abattue,
Comme atteinte d'un mal, d'un ennui qui la tue?...
Répondez...

HENRI (*feignant l'embarras*).

Mais, vraiment...

HORTENSE.

Ne tergiversez point.
Je pense avoir le droit d'insister sur ce point.
Vous êtes son époux... Moi... sa meilleure amie...
Expliquez-moi, monsieur, pourquoi pleure Julie?...
Car je veux le savoir, je l'exige, parlez...

HENRI.

Eh bien! madame, eh bien! puisque vous le voulez,
Je vous dirai non pas la cause, que j'ignore,
De ce chagrin secret qu'avec vous je déplore,
Mais je confesserai franchement devant vous
Ma conduite, depuis que je fus son époux.

(*Julie entr'ouvre la porte et écoute, en se montrant à demi. Henri, qui lui tourne le dos, ne la voit pas.*)

Quand Dieu me la fit voir douce, candide, belle,
Je sentis que j'aimais, et je ne vis plus qu'elle.
Lui consacrer mes jours, lui donner tout mon cœur,
La servir!... l'adorer!... quel rêve! quel bonheur!...
Ce rêve s'accomplit ; j'appartins à Julie...
Oh! combien j'ai béni le destin qui nous lie!
Comme j'étais heureux!... Comme c'était charmant!
Quel orgueil chez l'époux! quelle ardeur chez l'amant!
Je devinais ses vœux pour les combler d'avance...
Un sourire enivrant était ma récompense.

(*Julie essuie une larme.*)

Mais à ces jours si beaux, quel triste lendemain!
Je sentis que sa main s'éloignait de ma main...
Ces baisers qu'on donnait d'abord, je dus les prendre...
Un signe impatient accueillait un mot tendre.
En un mot, je lisais l'ennui dans ses regards...
Je redoublai de soins, de tendresse, d'égards...
Mais, hélas! c'était prendre une route opposée...
Alors, madame, alors, vaincu, l'âme brisée,
Dans un sombre silence étouffant ma douleur,
Cachant mon désespoir sous ma feinte froideur,
Jusque dans ses rigueurs à ses désirs docile,
Je m'éloignai, semblable au proscrit qu'on exile,
Et depuis lors j'attends, tout prêt à revenir,
Un regret que j'espère, un touchant souvenir,
Un mot qui me rappelle, un mot qui me console!

JULIE (*accourant près d'Henri*).

Je te le dis ce mot... Pardonne... J'étais folle!
Henri! mon cher Henri... Mon amant, mon époux,
O prends pitié de moi... (*Elle veut se jeter à genoux.*)

HENRI (*la relevant*).

Julie... à mes genoux!
Non... dans mes bras... enfant!...

JULIE (*avec effusion*).

Ah!

HENRI (*l'embrassant*).

Sur ce cœur qui t'aime
Viens, mon ange adoré, viens, mon bonheur suprême!

JULIE.

Dis!... Me pardonnes-tu de t'avoir affligé?
Tu pus croire vraiment que mon cœur eût changé?

HENRI.

Moi, jamais.

JULIE.

Cependant, ce que je viens d'apprendre...

HENRI (*montrant Hortense*).

Va, l'on t'expliquera ce qui peut te surprendre.
Elle a tout dirigé.

JULIE.

Qu'entends-je?

HORTENSE.

Eh! oui, c'est moi!!
N'avais-je pas promis de m'employer pour toi?

JULIE.

A ton retour.

HORTENSE.

C'est vrai, mais si j'ai pris l'avance,
Pardonne, chère amie, à mon impatience.

J'avais hâte de voir s'achever ton ennui...

JULIE.

Ce n'était donc qu'un jeu?

HORTENSE.

Qui finit aujourd'hui
Au lieu de commencer... T'en plains-tu?

JULIE.

Non, sans doute...
Oui, vous avez bien fait de me punir... Écoute,
Cher Henri! Désormais tu ne te plaindras plus!
Retrouvons ces beaux jours que nous avons perdus!
Que mes yeux enivrés voient encor reparaître
L'ineffable bonheur que j'ai pu méconnaître!...

HORTENSE.

Tu sais donc le proverbe?

JULIE.

Oh! oui, oui, je le sais...
Quand on n'aime plus trop, l'on n'aime plus assez.

MADAME DE STAEL A COPPET

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

MADAME DE STAEL

A COPPET

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PERSONNAGES :

MADAME DE STAEL.
MADAME RÉCAMIER.
BENJAMIN CONSTANT.
CHATEAUBRIAND.
LORD BYRON.
Le docteur DESPLEIN.
M. DE ROCCA.

Un salon. Porte au fond, très-large, ouvrant sur une terrasse dominant le lac de Genève. Portes latérales. De l'autre côté de l'eau les montagnes.

SCÈNE I.

ROCCA. — LE DOCTEUR.

(Rocca est assis, plongé dans une rêverie profonde. Le docteur entre par le fond, s'approche doucement et lui frappe sur l'épaule.)

ROCCA.

Qu'est-ce? Ah!... bonjour, docteur.

LE DOCTEUR.

Bonjour, malade. Eh bien!
Que veut dire ceci?

ROCCA.

Quoi donc?

LE DOCTEUR.

Comment ! je vien
Exprès pour m'admirer dans ma cure nouvelle ;
Je choisis, par calcul, cette heure solennelle,
Cette heure des repas, chère au convalescent ;
J'accours pour applaudir l'appétit renaissant
Qui doit faire acclamer mon triomphe... J'arrive...
Et point du tout ! au lieu d'un terrible convive,
Je rencontre un rêveur, la tête dans sa main !
C'est mal.

ROCCA (*souriant*).

Que voulez-vous, docteur, je n'ai pas faim !

LE DOCTEUR.

Pas faim ! et de quel droit ? Pas faim ! mais depuis l'heure
Où vous vites pour vous s'ouvrir cette demeure,
Où, blessé dans un duel, pâle, faible et sanglant,
Vous posâtes ici votre pied chancelant,
N'avez-vous vu, veillant votre lit de souffrance,
Que la pitié banale et que l'indifférence
Remplissant un devoir, mais bornant là l'effort ?
A-t-on mal disputé votre vie à la mort ?

ROCCA (*avec chaleur*).

Que dites-vous, ami !

LE DOCTEUR.

Que c'est une folie
De garder, bien portant, cette mine blêmie.
On vaine la mort pour vous : vous, des fruits du combat
Vous ne jouissez point ! Vous êtes un ingrat !

ROCCA.

Ingrat ! non, non, docteur, et vous pouvez m'en croire ;

Si l'on paye un bienfait en en gardant mémoire,
Vous... et d'autres encor... vous serez bien payés.

LE DOCTEUR.

Prouvez-le vite. A table !

ROCCA.

Ami, si vous saviez !

LE DOCTEUR (*haussant les épaules*).

Si je savais ! Enfant !

ROCCA.

Comment ?...

LE DOCTEUR.

La médecine,
Quand elle ne voit pas, conjecture et devine.
Je sais tout.

ROCCA.

Vous savez !...
(*Vivement.*) Je partirai demain.

LE DOCTEUR.

Partir ! Il faudra voir... Donnez-moi votre main.
Partir ! Ce serait fou. Cette main qui me brûle
Dit qu'il faut rester.

ROCCA.

Mais mon amour ridicule
Me dit : Non !

LE DOCTEUR

Ridicule ! Et puis-je vous prier
De m'expliquer en quoi ?

ROCCA.

Moi, le pauvre officier

De fortune, — c'est dire officier sans fortune, —
Moi qui, marchant perdu dans la route commune,
Pour soutenir un nom par le sort éprouvé,
N'ai ni titres acquis, ni mérite prouvé,
J'ose aimer !... c'est un songe ! Aimer qui ? la baronne
De Staël ! aimer ce nom que la gloire environne !
Aimer ce grand esprit dont les mâles ardeurs,
Font sur le monde entier rayonner leurs splendeurs !
Aimer ce front où vit la poésie altière !
Silence, aimer le bruit ! ombre, aimer la lumière !
Pauvre insecte, adorer la foudre et ses éclats !
Oui, tenez, j'en rirais si je n'en mourais pas !
Je partirai !

LE DOCTEUR.

Fort bien ! Raisonnons à cette heure :
Se tuer si l'on part, mourir si l'on demeure !
Entre ces deux trépas, puisque l'on peut choisir,
C'est près du médecin qu'il convient de mourir.

ROCCA.

Cruel !

LE DOCTEUR.

C'est mon état. Voici mon ordonnance :
Cent livres de courage et deux grains d'espérance...

ROCCA (*avec joie*).

Espérer ! Ah ! docteur. . Mais non, c'est insensé !
Espoir ! rêve des nuits par le jour effacé !
Espoir ! illusion ! Courage... effort stérile !
A quoi bon essayer une lutte inutile ?

LE DOCTEUR.

Ah ! ma foi, je comprends tes malheureux combats,

Autriche, et je te plains. Voilà donc tes soldats !

ROCCA (*le conduisant à une porte latérale*).

Venez ici, docteur, regardez cette table !

LE DOCTEUR.

Eh bien ? Je ne vois là rien de si redoutable.
On dîne, voilà tout.

ROCCA.

Vous ne voulez donc pas
Me comprendre ? On dîne, oui... Mais ce simple repas,
Quels convives a-t-il ?... De l'endroit où nous sommes,
Regardez, écoutez et jugez ces trois hommes ;
Nommez-les seulement. Ils sont tous grands, ils ont
Tous le sceau du génie imprimé sur le front.
Celui-ci, pour fonder sa gloire qui commence,
A du Christianisme expliqué l'œuvre immense,
Et pour charmer le monde, attentif à sa voix,
Chanté le grand miracle accompli sur la croix.
— Celui-là, ce jeune homme à la sublime tête,
C'est un pair d'Angleterre, et mieux, c'est un poëte,
Étrange, original : ses poëmes hardis
Chantent des sentiments qu'on n'avait jamais dits.
— Cet autre, ce tribun dont la mâle éloquence,
Selon sa volonté, fait pencher la balance
Où se pèse le sort des peuples et des rois...
Cet autre, c'est le plus redoutable des trois.
Il est le plus heureux, le plus grand, — elle l'aime !
— J'ai donc tout contre moi, tout, elle, eux et moi-même !
Chateaubriand, Byron et Benjamin Constant,
Voilà ceux qu'elle voit, voilà ceux qu'elle entend,
Voilà celui qu'elle aime ! — Et vous voulez que j'ose...

Qu'ai-je pour soutenir ce combat ?

LE DOCTEUR.

Quelque chose
Qu'ils n'ont pas, qui vous fait plus grand, plus fort qu'eux tous!

ROCCA.

Quoi?

LE DOCTEUR.

Si l'on pariait, je parierais pour vous.

ROCCA.

Quoi donc? au nom du ciel!

LE DOCTEUR.

L'amour!

ROCCA.

La belle avance!
Aimer seul!

LE DOCTEUR.

Oui, l'amour ignore sa puissance,
Tout le remplit d'effroi, cet enfant soucieux!
Mais ôtez le bandeau qui vous couvre les yeux,
Et voyez! — Le premier, dont vous parliez naguères,
Au fond, j'en suis certain, ne vous tourmente guères,
Tout occupé qu'il est de sentiments meilleurs.
Vous savez, comme moi, que son âme est ailleurs.
— Quant à l'Anglais...

ROCCA.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Vous le craignez? Fantôme!
Ce lord Byron, mais c'est la vanité faite homme;

Il s'écoute, se voit, s'admire avec amour.
Il fait, la nuit, les mots qu'il dira dans le jour.
Il reste oisif à table afin de rester maigre
Et dévore en secret d'affreux choux au vinaigre.
Il se fait admirer nageant ou chevauchant,
Parce que son pied bot se voit trop en marchant.
C'est l'orgueil incarné, vous dis-je ! et s'il arrive
Qu'il aime, — il aimera quelque femme naïve ;
Il voudra, dans l'amour, par lui seul inspiré,
Être le maître unique et le maître adoré ;
Il voudra du bonheur se faire une couronne !
Aussi j'ai peur de lui, — mais non pour la baronne.

ROCCA (*avec joie*).

Madame Récamier, vous croyez ?

LE DOCTEUR.

Je le crain,
Et je ne veux pas voir cet ange au front serein,
Au cœur doux et charmant, tombant dans cet abîme,
De ce féroce orgueil devenir la victime !
Non ! je ne le veux pas !

ROCCA.

Et vous avez raison.
Arrachez, s'il se peut, cet ange à ce démon !
Mais n'abandonnez pas trop ma cause.

LE DOCTEUR.

Égoïste !
L'espoir vous revient ?

ROCCA.

Non ! mon angoisse persiste...
Si les moindres dangers par vous sont écartés,

Le grand obstacle est là, là toujours.

LE DOCTEUR.

Écoutez !
Vous aimez, dites-vous ; mais l'amour, en votre âme,
Est-il un sentiment, ou n'est-ce qu'une flamme ?
S'éteindra-t-il demain, ou vivra-t-il toujours ?

ROCCA (*étendant la main*).

Il vivra ce que Dieu m'accordera de jours.

LE DOCTEUR.

Bien. Donnerez-vous tout pour lui ?

ROCCA.

Tout !

LE DOCTEUR.

Votre vie ?

ROCCA.

Oui !

LE DOCTEUR.

Votre nom ?

ROCCA.

C'est là la gloire que j'envie.

LE DOCTEUR.

Bien ! Encore une fois, je vous dis : Espérez.

ROCCA.

Mais comment ?...

LE DOCTEUR.

Curieux ! Ils viennent. Vous verrez !

(*Entrent madame de Staël, madame Récamier, Byron, Chateaubriand et Benjamin Constant, continuant la conversation commencée. Chateaubriand donne le bras à madame de Staël, Byron à madame Récamier; B. Constant le suit, pensif.*

SCENE II.

ROCCA. — LE DOCTEUR. — MADAME DE STAEL. — MADAME RÉCAMIER. — CHATEAUBRIAND. — BYRON. — BENJAMIN CONSTANT.

MADAME DE STAEL.

Votre pensée, à vous, est de celles que j'aime;
Mais voici le Docteur, c'est la sagesse même,
Il nous mettra d'accord.

LE DOCTEUR.

Que disait-on?

CHATEAUBRIAND.

Je dis
Que les empires grands font les hommes petits,
Que la gloire excessive et l'extrême puissance
Amènent forcément les temps de décadence.

BYRON.

Erreur.

CHATEAUBRIAND.

Vérité.

BYRON.

Non!

CHATEAUBRIAND.

Voyez Rome!

BYRON.

Hasard!

CHATEAUBRIAND.

Voyez la France!

BYRON.

Eh bien! la France a son César.

Regardez près de vous; regardez-vous vous-même :
Ce serait injustice et modestie extrême,
Si vous disiez qu'il a, sous son talon sanglant,
Foulé l'intelligence et broyé le talent.

CHATEAUBRIAND.

Merci d'un compliment qui sert à vous confondre;
Car, grâce à lui, Milord, je pourrai vous répondre
Que déjà le César dont vous parlez a mis
L'esprit et le talent parmi ses ennemis.
Contre son but, que moi je vous prédis funeste,
Le poëte déclame et l'orateur proteste.
Qui l'aime et qui le sert dans sa route le suit.
La voix qui le louerait se perdrait dans le bruit.
Ses soldats, laissant là la plume pour l'épée,
Au lieu de la chanter, vivent son épopée;
Et, dans ce grand tumulte élevé de partout,
La parole n'est rien et l'action est tout.
La sainte poésie aime les temps tranquilles,
Les Homères toujours succèdent aux Achilles.

MADAME DE STAEL.

Voilà parler, je crois.

BYRON.

Mais c'est ne prouver rien
Que de parler ainsi! Quant à moi, je soutien
Que le charbon divin qui touche aux lèvres closes
Ne s'allume jamais qu'au feu des grandes choses.
Le tumulte et le bruit font l'inspiration :
Avez-vous entendu la voix de l'alcyon
Lutter avec le vent? Tel aussi le poëte
Aime à mêler sa voix aux cris de la tempête.

LE DOCTEUR.

C'était bien attaqué, mais c'est bien défendu.

MADAME DE STAEL *à* B. CONSTANT (*assis à l'écart*).

Qu'en dites-vous, ami?

B. CONSTANT.

Je n'ai pas entendu.

(*Les autres vont sur la terrasse.*)

MADAME DE STAEL.

Vous êtes bien distrait. Qu'avez-vous?

B. CONSTANT.

Moi, ma chère?
Mais rien, assurément.

MADAME DE STAEL.

J'aurais cru le contraire.
Ami, si vous aviez quelque chagrin secret,
Il faudrait me le dire; oh! certe, il le faudrait.

B. CONSTANT.

Je n'ai rien. N'allez pas vous tourmenter, de grâce!

MADAME RÉCAMIER (*descendant*).

Le café vous attend, monsieur, sur la terrasse.

LE DOCTEUR *à* ROCCA (*en lui montrant madame de Staël.*)

Mais à quoi pensez-vous? Votre bras! Allez donc!

ROCCA.

Je n'ose.

LE DOCTEUR (*le poussant*).

Ah! par ma foi, c'est être trop poltron.

ROCCA *à* MADAME DE STAEL.

Madame, permettez...

MADAME DE STAEL.

Volontiers, cher malade.
Avez-vous ce matin fait bonne promenade?
Avez-vous respiré là-bas, au pied des monts,
Cet air pur qui rendrait la vie aux moribonds?

ROCCA.

Oui; j'ai marché le cœur plein de tristes pensées.
Je me disais, songeant aux heures dépensées,
Qu'à son destin fatal on ne saurait mentir;
La vie est belle ici, mais il en faut partir.

MADAME DE STAEL.

Restez longtemps! Voyez la splendide nature;
Ne semble-t-elle pas dire à la créature :
Reste ici! Quel spectacle! Où la grandeur de Dieu
A-t-elle mis sa marque aussi bien qu'en ce lieu?
Voyez ces monts neigeux et ce lac à l'eau pure,
Diamant bleu qui rit dans sa verte bordure.
Restez! Ou plutôt non, allez où votre cœur
Vous mène. — Je connais l'exil et sa douleur!
Ses amitiés d'un jour, ses dures servitudes!
Le monde aux exilés n'offre que solitudes;
Tout est triste et désert loin du climat chéri
Où les premiers amours dans le cœur ont fleuri.
Je le sais!

(Elle reste pensive.)

MADAME RÉCAMIER.

Que cette heure est calme! Quel silence!
Que j'aime ce repos de la nuit qui commence!
Voyez comme, du fond des vallons immergés,

L'ombre monte à l'assaut des sommets étagés!
Quel combat merveilleux! quel spectacle sublime!

CHATEAUBRIAND.

C'est vrai. Les monts, encor colorés à leur cime
Par les derniers rayons du soleil qui s'endort,
Ont l'air de géants noirs coiffés de casques d'or.

MADAME RÉCAMIER.

Et le lac! Tout se peint dans son eau déjà sombre,
Et l'on dirait un grand miroir couché dans l'ombre.
Baronne! venez donc admirer avec nous;
Que faites-vous là-bas? A quoi donc pensez-vous?

MADAME DE STAEL.

Vous allez vous moquer. Je songeais, l'âme émue,
Au ruisseau qui coulait, à Paris, dans ma rue.

MADAME RÉCAMIER.

Quel penser! Venez donc et regardez là-bas
Cette lueur qui brille...

MADAME DE STAEL.

Eh bien!

MADAME RÉCAMIER.

Dirait-on pas,
A voir trembler d'ici cette lumière blonde,
Une flèche de feu qui se plonge dans l'onde?

MADAME DE STAEL.

En effet.

LE DOCTEUR.

Savez-vous, mesdames, s'il vous plaît,
Savez-vous qui demeure en cet humble chalet
D'où part cette clarté, là-bas, dans l'île en face?...

MADAME RÉCAMIER.

Non.

LE DOCTEUR.

C'est une Suissesse adorable; elle efface
Tout ce que l'on a vu.

MADAME DE STAEL.

Ah! vraiment?

LE DOCTEUR.

C'est, dit-on,
Et la perle du lac et la fleur du canton.
L'époux est un pêcheur, homme au visage austère;
Les connaissez-vous pas?

MADAME DE STAEL.

Nullement.

LE DOCTEUR *à* BYRON.

Vous, j'espère,
Milord, vous avez vu cet objet si charmant?

BYRON (*troublé*).

La femme d'un pêcheur!... Je ne sais pas. Comment
Aurais-je fait? Les cœurs pleins d'une seule image
Ne savent plus rien voir au delà.

LE DOCTEUR (*avec ironie*).

C'est dommage!

MADAME DE STAEL.

Est-elle vraiment belle?

LE DOCTEUR.

Encor plus qu'on ne dit.

MADAME DE STAEL.

Nous la verrons. Allons, le café refroidit.

(A B. Constant.)

Venez-vous, mon ami?

B. CONSTANT.

Je vous suis.

(Rocca, madame de Staël, madame Récamier, Chateaubriand et Byron disparaissent sur la terrasse. — B. Constant se lève pour les suivre ; le docteur l'arrête.)

SCÈNE III.

LE DOCTEUR. — B. CONSTANT.

LE DOCTEUR.

Tout à l'heure.
Il faut que je vous parle.

B. CONSTANT.

En ce cas je demeure
Et vous écoute. Allez, docteur; je vous prévien
D'avance seulement que je me porte bien.

LE DOCTEUR.

Vous croyez?

B. CONSTANT.

J'en suis sûr, pardieu!

LE DOCTEUR.

Vaine bravade!
Si votre corps est sain, votre esprit est malade.

B. CONSTANT.

Peut-être. Parlez donc!

LE DOCTEUR.

C'est délicat. Pourtant

Il s'agit de remplir un devoir important.
J'ai pour vous une estime, une amitié profonde,
Vous le savez.

B. CONSTANT (*souriant*).

Oh! vous, vous aimez tout le monde!

LE DOCTEUR.

Ou peu s'en faut. Aussi n'est-ce pas seulement
Pour votre bien à vous que je vais franchement
M'expliquer. Il s'agit de cette noble femme
Dont un mauvais destin vous force à briser l'âme.

(*Mouvement de B. Constant.*)

Je sais tout. Oui, je sais. Ainsi, pas de détour!
Vous l'avez bien aimée et d'un loyal amour.
Mais cet amour trop vieux, — c'est la loi souveraine, —
N'est plus un doux lien pour vous, c'est une chaîne.
Vous en sentez le poids. Votre esprit révolté,
Oubliant le bonheur, songe à la liberté;
Et vous êtes venu, plein de cette pensée
Que l'heure des retards est à la fin passée.
Vous voulez saluer les beaux jours d'autrefois,
Et, libre, repartir pour la dernière fois.
Est-ce vrai? Dites.

B. CONSTANT.

Oui, c'est vrai. Mon âme lasse
Veut rejeter ce joug qui l'énerve et la glace.
Oui, je m'agite en vain sous ces anneaux trop lourds;
Je sens bruire en moi des rugissements sourds,
Quand d'un triste regard je compte mes années
Dans un obscur repos stérilement traînées!
Oui, je sens brûler là, sous mon inaction,

La flamme des désirs et de l'ambition.
La richesse m'attire, et la gloire m'appelle.
J'irais!... Mais cette femme... Oh! sans elle, sans elle!...
Force, courage et tout ce que Dieu m'a donné,
Tout s'use sans emploi, car je suis enchaîné :
Je veux rompre ma chaîne... être libre... et je n'ose!
Est-il temps seulement? Puis-je encor quelque chose?
Déjà je vois venir pour mon sillon fermé
L'âge de la moisson, et je n'ai pas semé!...

LE DOCTEUR.

Mieux vaut tard que jamais. Il faut rompre, et sur l'heure.
Qu'importe qu'on gémisse, et qu'on crie, et qu'on pleure!
Il faut, réunissant vos forces pour finir,
Immoler le présent pour sauver l'avenir.

B. CONSTANT.

Est-ce là votre avis?

LE DOCTEUR.

Oui. Tout ce que vous dites
Je l'aurais dit moi-même. Oh! liaisons maudites,
Chemins pavés de fleurs et d'espoirs souriants,
C'est là que vous menez les cœurs imprévoyants!
C'est ainsi. Les amours que rien ne légitime
Conduisent au supplice une double victime,
Et dans les cœurs ainsi condamnés à souffrir,
La passion ne sait ni vivre ni mourir.
Soyez plus fort; rendez, rendez à votre vie,
Avec l'espoir perdu, la liberté ravie!
Du courage! Il le faut!

B. CONSTANT.

Docteur, je n'ai pas l'âme

De don Juan; je ne puis voir pleurer une femme...
Et quelle femme encor! Quel mal m'a-t-elle fait?
Elle aime! Cet amour, je l'ai, comme un bienfait,
Demandé suppliant et le front dans la poudre!
Moi, la faire pleurer!... je ne puis m'y résoudre.

LE DOCTEUR.

Eh! c'est bien là le mal. Ainsi vous aimez mieux, —
Pour ne pas voir tomber quelques pleurs de ses yeux
Et rougir sur son front sa colère secrète, —
Infliger longuement à son âme inquiète
Le martyre du doute et de l'espoir trompeur?
Et vous vous croyez bon? Allez, n'ayez pas peur!
La soif de liberté qui tout bas vous tourmente,
Elle la voit, la sent. — Une femme, — une amante
Pourrait-elle ignorer ce que, moi, j'ai compris?
Et d'ailleurs, ce désir soudain qui vous a pris,
Qui vous dit qu'il ne l'a pas prise, elle, de même?

B. CONSTANT.

Je le voudrais, docteur!

LE DOCTEUR.

Tant mieux! Elle vous aime;
Mais plein d'un juste orgueil, son cœur n'a pas trouvé,
Dans cet amour furtif, ce qu'elle avait rêvé.
Ce qu'elle avait rêvé, c'est l'amour légitime,
C'est l'estime du monde avec sa propre estime,
C'est le front porté haut; enfin c'est l'union
Sublime du devoir avec la passion.
Suivez donc votre route, et peut-être elle-même
Un jour...

B. CONSTANT.

Le croyez-vous ?

LE DOCTEUR.

Peut-être. Elle vous aime
A présent, et d'ailleurs son orgueil révolté
Crîra sous le fer chaud de votre volonté.
Mais, n'importe ! Il vaut mieux que votre main hardie
Frappe soudainement la victime engourdie.
Puisque décidément votre amour doit mourir,
Tuez-le d'un seul coup, — sans la faire languir.

B. CONSTANT.

Oui, vous avez raison.

LE DOCTEUR.

Silence !

MADAME DE STAEL (*entrant*).

Que veut dire
Cet entretien secret ? C'est toujours pour médire
Qu'on se tient à l'écart. De qui disiez-vous donc
Du mal ?

LE DOCTEUR.

Ah ! pardonnez...

MADAME DE STAEL.

Gagnez votre pardon.

LE DOCTEUR.

Et comment ?

MADAME DE STAEL.

En allant là-bas. On vous réclame.
On ne peut se passer de vous.

LE DOCTEUR.

J'y vais, madame.

(Il sort après avoir fait un signe d'encouragement à B. Constant.)

SCÈNE IV.

B. CONSTANT. — MADAME DE STAEL.

MADAME DE STAEL.

Enfin, nous voilà seuls. C'est la première fois
De toute la journée... Approchez donc... Je crois
Que vous me fuyez...

B. CONSTANT.

Moi !

MADAME DE STAEL.

Vous. Un secret se cache
Au fond de votre cœur... Il faut que je le sache...
Vous êtes triste, ami ; votre front soucieux
Se plisse d'un ennui que je lis dans vos yeux.
Jadis toute pensée en ce cœur endormie
Aimait à s'épancher dans ma pensée amie ;
N'en est-il plus de même à présent ? Oh ! parlez!
Dites-moi tout !

B. CONSTANT (*à part*).

Courage !
(*Haut.*) Allons... Vous le voulez ?...

MADAME DE STAEL.

Je vous en prie.

B. CONSTANT.

Eh bien ! oui, mon âme abattue

Souffre d'un mal profond qui me mine et me tue ;
J'ai le cœur haut, et sens sous mon front déborder
Le désir de grandir, l'instinct de commander.
En ces temps de combats où le fort est le maître
Du monde, je voudrais, — et le pourrais peut-être, —
Je voudrais être tout ! Pourtant je ne suis rien !
J'entends retentir là des voix qui disent : Vien,
La victoire est à ceux qui luttent sans relâche !...
Et je reste immobile à l'écart, — comme un lâche!
Pour tromper la douleur de mes fiévreux loisirs,
J'ai cherché le repos dans d'énervants plaisirs,
J'ai joué ! J'ai goûté l'amère jouissance
De mettre en lutte ouverte avec mon impuissance
Les forces du hasard. Ce combat sans espoir
M'a conduit vite au but que l'on pouvait prévoir,
Et j'en suis là ! Tranquille, au fond de mon abîme,
Je ne sais vraiment plus, dans ma pensée intime,
S'il faut me résigner à tenter quelque effort,
Et si je suis vivant, ou bien si je suis mort.

MADAME DE STAEL.

Espère, ami ! Des jours meilleurs luiront encore :
Après la nuit trop longue on reverra l'aurore.
Déjà la foudre gronde, et déjà le volcan
S'allume par dessous ce trône chancelant.
Elle approche, elle vient, l'heure de la vengeance,
Où la force fera place à l'intelligence,
Où la parole enfin, reconquérant ses droits,
Sera reine du monde et maîtresse des rois ;
Alors tu reprendras la place qui t'est due,
Tu la prendras plus haut pour l'avoir attendue.
Attends !

B. CONSTANT.

Attendre ! autant me dire de mourir !
Déjà je sens en moi la source se tarir
Où l'espoir se retrempe, où la vigueur se puise.
Déjà mon âme s'use et mon esprit s'épuise ;
Encore un peu de temps, et le morne repos
Dans mon corps qui s'énerve aura soudé mes os.
Attendre ! attendre ! oh ! non, la lutte est terminée.
On combat vainement contre sa destinée.
Je suis vaincu... Je cède.

MADAME DE STAEL.

Et que prétendez-vous ?

B. CONSTANT.

La route est devant moi, large et prête pour tous.

MADAME DE STAEL.

Et vous voulez... vous !... Oh ! cette idée est fatale !
Sur la pente insensée où la force brutale
Pousse le monde entier sous un sanglant drapeau,
Vous voulez vous mêler à ce honteux troupeau ;
Vous voulez...

B. CONSTANT.

Oui, je veux ! Ils marchent tous, ces hommes !
Je veux marcher aussi, comme eux. C'est nous qui sommes
Les traînards condamnés du mouvement humain,
Nous qui restons assis sur le bord du chemin.
Nous n'avons rien pour nous, pas même l'espérance !
Le devoir nous prescrit d'aller où va la France.
J'irai !

MADAME DE STAEL.

Réfléchissez encor.

B. CONSTANT.

Le premier pas,
Celui qui coûte, est fait. Vous ne me suivrez pas,
Je le sais, — et c'est là pour moi l'épreuve amère ! —
Mais j'obéis au sort, au devoir, à mon père,
A la sagesse humaine, aux volontés de Dieu ;
J'obéis et je pars, et je vous dis adieu.

MADAME DE STAEL.

Pour toujours ?...

(Signe affirmatif de B. Constant.)

Allons donc ! je doutais... J'étais folle !...
Dites-la donc enfin cette affreuse parole
Qui vous brûlait la lèvre. — Allez, depuis longtemps
J'ai compris où tendaient vos discours hésitants :
Sachez au moins parler, puisque je sais entendre.

B. CONSTANT.

Pardon !

MADAME DE STAEL.

Ne croyez pas que je vais me défendre
Au moins ! je ne suis pas de ces cœurs obstinés
A garder leur bonheur lâchement acharnés.
Non ! j'ai plus de pudeur, plus de fierté peut-être ;
Si vous voulez partir, vous en êtes le maître.
Je ne vous retiens pas. Qu'attendez-vous ?

B. CONSTANT.

Un mot.

MADAME DE STAEL.

Tout est dit entre nous.

B. CONSTANT.

Non ! je pars, il le faut ;
Mais dites seulement qu'au fond de vos pensées

Vivra le souvenir de nos amours passées,
Et que ce noble cœur dont je savais le prix
Ne gardera pour moi ni haine ni mépris.
Dites-le-moi ce mot de pardon, — ou je reste.

MADAME DE STAEL (*avec colère*).

Ah ! rendez-vous donc libre et laissez là le reste !
Que sont-ils donc pour vous ces mots : aimer, haïr !
Impuissants pour aimer et faibles pour trahir,
Les voilà bien ces cœurs sans force et sans courage,
Qui n'osent regarder en face leur ouvrage.
Déserteurs de l'amour, oui, les voilà bien tous !
C'en est trop ! Froidement, sans pitié, sans courroux,
Vous tuez ! Et, bourreau tremblant devant son crime,
Craignant de se savoir maudit par sa victime,
Vous voulez qu'elle meure en vous disant : Merci !
C'est trop de prévoyance et c'est trop de souci.
Non, non ! je vous le dis, vous m'avez brisé l'âme,
Eteignant mon bonheur comme on souffle une flamme,
Et si jamais mon cœur renaît de cette mort,
Vous ne le saurez pas ! Gardez votre remord !
Pour le mal ainsi fait il n'est pas d'indulgence.
Gardez votre remords ! Ce sera ma vengeance.
Tant mieux, si vous sentez son trait envenimé !...

(*Éclatant en sanglots*).

Ah ! vous êtes cruel !... Je vous ai tant aimé !...

B. CONSTANT (*attendri*).

Vous pleurez !

MADAME DE STAEL (*se relevant*).

Non ! je veux recevoir sans faiblesse
Le malheur qui me frappe et le coup qui me blesse.

Si je pleure, du moins vous ne le verrez pas ;
Allez au triste but où vous portent vos pas,
Et suivez hardiment votre nouvelle route ;
Je souhaite que Dieu vous mène ; — mais j'en doute.
Adieu ! Tout est fini.

B. CONSTANT.

Donnez-moi votre main.

MADAME DE STAEL (*après avoir hésité*).

Tenez ! — Encore un mot. Ne partez que demain.
Épargnez-moi du moins l'éclat. Je le désire ;
Jusqu'à demain j'aurai la force de sourire,
Adieu !

B. CONSTANT (*hésitant, puis se dirigeant vers la porte*).

Pauvre femme !...

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

MADAME DE STAEL (*seule*).

Ah ! qu'est-ce donc, ô mon Dieu,
Que la vie ? Et comment gagne-t-on à ce jeu ?
Ainsi, me voilà, moi, trahie, abandonnée !
Moi, d'éclats, de rayons, de gloire environnée !
Rien ne manque à mon sort, pas même le malheur,
Cette rouille attachée à la seule grandeur ;
Cette marque divine aux splendides aigrettes,
Qu'imprime en les frappant la foudre aux hautes têtes...
Blessé par mon esprit énergique et viril,
Un pouvoir souverain me condamne à l'exil,
Couronne douloureuse aux sanglantes épines,

Soit, mais couronne enfin, et tout tombe en ruines,
Tout croule autour de moi. Pays que j'ai choisi,
Monts qui brillez au feu du couchant cramoisi,
Lac qui fais à mes pieds chanter ton doux murmure,
Hymne qu'adresse à Dieu la sereine nature,
Conseillez-moi! Donnez à mon cœur éperdu
Le courage qui manque à mon bonheur perdu.
Réchauffez ma vigueur aux fécondes pensées
Qui montent de la terre à ces cimes pressées.
Terre de liberté, dis-moi le grand serment
Que firent au Grutly, devant le Tout-Puissant,
Les trois libérateurs du pays helvétique;
Redis-moi la légende étrange et poétique
De l'archer au cœur fort, du hardi batelier
Qui donna le signal et frappa le premier.
Lac aux tranquilles eaux, répète à mon oreille
Le mot consolateur qui calme et qui conseille;
Parle-moi de celui dont tu fus le berceau,
De celui que j'ai pris pour maître, de Rousseau!
Il aimait, il savait aimer, le philosophe;
Son cœur ému chantait une éternelle strophe
A tous ces sentiments sincères et vaillants,
Qui ne meurent jamais au fond des cœurs aimants.
Ame brûlante, voix éloquente et profonde,
Rousseau, dis-moi sur quoi la passion se fonde;
Parle, ô maître, réponds? Dis-moi comment le cœur
De ces tristes combats peut revenir vainqueur.
Dis-moi comment l'amour plaît à l'âme charmée;
Dis-moi ce qu'il faut être enfin pour être aimée!...

SCÈNE VI.

MADAME DE STAEL. — MADAME RÉCAMIER.

MADAME RÉCAMIER.

Qu'avez-vous donc ?...

MADAME DE STAEL.

Rien.

MADAME RÉCAMIER.

Rien ! ce visage altéré,
Votre main... Elle brûle, — et vous avez pleuré.

MADAME DE STAEL.

Non !

MADAME RÉCAMIER.

Je vais appeler.

MADAME DE STAEL.

N'en faites rien, ma chère.

MADAME RÉCAMIER.

Écoutez : c'est en vain que vous voulez vous taire ;
Votre main contredit votre bouche qui ment...
Vous souffrez.

MADAME DE STAEL.

Eh bien ! oui, je souffre horriblement...
Il va partir ! — J'ai fait la forte, et mon visage,
Sous un masque hypocrite, a joué le courage ;
Mais avec désespoir je le vois aujourd'hui :
Je ne puis respirer ni vivre loin de lui !
Il va partir ! Il a les raisons les meilleures...
Moi, je voudrais gagner des jours, gagner des heures...

Que m'importent les rois, les projets d'avenir ?
Je n'entends que ce mot terrible : Il va partir!

MADAME RÉCAMIER.

Pauvre amie!

MADAME DE STAEL.

Oh ! l'ingrat !...

MADAME RÉCAMIER.

C'est vrai, jamais les hommes
Ne se montrent pour nous ce que pour eux nous sommes.
Ils ne comprennent pas nos abnégations.

(La nuit est venue ; un laquais apporte des flambeaux.)

MADAME DE STAEL.

Lui n'a devant les yeux que ses ambitions!
Si dans son cœur j'allais glisser mes confidences,
Il répondrait : Budget, Code civil, finances!...
Ah! pourquoi l'ai-je aimé! Pourquoi l'ai-je connu!
Voici de mon bonheur le dernier jour venu.

MADAME RÉCAMIER.

On lutte quelque temps contre la destinée,
Mais la vocation suit sa route obstinée;
L'œil se voile aux lueurs brillant à l'horizon,
Mais il faut tôt ou tard écouter la raison.

MADAME DE STAEL.

Mais la raison combat le cœur et le déchire!

MADAME RÉCAMIER.

Tant mieux! Si sa voix peut l'éclairer et l'instruire.
Craignez des sentiments à ce point combattus.

MADAME DE STAEL.

Nos cœurs blessés, froissés, ne se rencontrent plus;

Oui, je le reconnais, mais trop tard; dans ce monde,
C'est sur l'adversité que le savoir se fonde.
L'amour, cet idéal que toujours j'entrevois,
Que je touche, il m'échappe encore cette fois!

MADAME RÉCAMIER.

L'imagination en vous par trop travaille.
Il semble que la vie est comme une bataille
Qu'il est de votre honneur de gagner constamment.
Ne vous faites donc point un si cruel tourment
Pour des gens qui n'ont pas la hauteur de votre âme;
Essuyez vos beaux yeux; du calme! soyez femme,
Chère belle! Surtout, croyez-moi : le bonheur
Peut être dégagé des orages du cœur,
Qui font de cette vie un éternel martyre.
J'ai su les éviter, moi, faut-il vous le dire?
Non sans combats, malgré les murmures de tous...

MADAME DE STAEL.

Je sais, moi, la raison de tous vos grands dégoûts,
De cette indifférence. Ah! vous êtes à plaindre...
C'est désespoir!

MADAME RÉCAMIER.

Comment!

MADAME DE STAEL.

C'est désespoir d'atteindre
Cet idéal que, moi, je cherche nuit et jour,
Le rêve du bonheur, l'idéal de l'amour!

MADAME RÉCAMIER.

C'est vrai. Moi j'ai voulu, dans ma route inféconde,
Éviter tout à fait l'entraînement du monde;

Étouffant sans regrets les cris sourds de mon cœur,
J'ai gardé l'idéal dans toute sa fraîcheur.
Comme je le comprends, l'amour est une flamme
Qui ne pourrait admettre un partage de l'âme,
Et Dieu, prenant mon sort en suprême pitié,
M'a fait connaître un sens sublime : l'amitié.

MADAME DE STAEL.

L'amitié! faible appui! Je vous attends, ma belle,
Au moment où ce cœur, étrangement rebelle,
Rencontrera celui qui doit lui plaire un jour.

MADAME RÉCAMIER.

L'amitié me défend des erreurs de l'amour.

MADAME DE STAEL.

Pour y conduire, elle est la route la meilleure.

MADAME RÉCAMIER.

L'amour chante aujourd'hui ce que demain il pleure.

MADAME DE STAEL.

Amour! tu tiens souvent plus que tu ne promets!

MADAME RÉCAMIER.

Amitié! sens divin qui ne trompe jamais!
D'une âme généreuse elle est toute l'envie.

MADAME DE STAEL.

L'amour est le flambeau, le seul but de la vie!
Tout le reste est néant, erreur, convention...

SCÈNE VII.

MADAME RÉCAMIER. — MADAME DE STAEL. — BYRON.

BYRON.

Ah! mesdames, je suis de la discussion :

S'agit-il d'un sonnet, d'un drame ou d'un chapitre?

MADAME RÉCAMIER.

Milord, nous vous prenons toutes deux pour arbitre
Vous allez décider de notre différend.

BYRON.

Arbitre? Moi? Grands Dieux! quel caprice vous prend?
Vous allez m'entraîner dans un madrigal fade,
Renouvelé d'Homère et de son Iliade,
Que je regretterai jusqu'à mon dernier jour :
Je n'ai point là de pomme et je suis Giaour.

MADAME DE STAEL.

Nous parlions sentiment.

BYRON.

Le thème grandiose
Sur lequel tout mortel veut broder une chose
Impalpable · secrets bien plus indéfinis
Que l'immortalité, l'enfer, le paradis.

MADAME RÉCAMIER.

La baronne soutient que l'amour seul nous donne
Le bonheur.

BYRON.

Je voudrais en dire autant, baronne;
Mais notre pauvre esprit a tort d'y mélanger
Mille intérêts, auxquels l'amour est étranger;
Argent, ambition, gloire, vertus sublimes
De l'égoïste dieu sont ennemis intimes,
Ce qui rend ici-bas les grandes passions
Rares comme un chef-d'œuvre : aussi nous les nions
Par trop facilement.

MADAME DE STAEL.

A mon tour. Elle avance
Que l'amitié suffit à remplir l'existence.

BYRON.

Ah! voici, par exemple, un sentiment bâtard,
Issu le plus souvent des fictions de l'art.
L'ami, c'est un égal : or, au monde où nous sommes,
Voit-on l'égalité parfaite entre deux hommes?
Un homme vertueux ne l'est point à demi :
Il ne passera rien jamais à son ami.
Vous allez me parler d'Oreste et de Pylade?
L'un était fou, cruel, ou du moins très-malade,
Maniaque fatal, ennuyeux comme Hamlet;
L'autre, — voyez Racine! — est à peu près valet,
Un comparse donnant à propos la réplique,
N'agissant que selon la formule classique,
Que son ami tutoie et qui lui répond : Vous!
L'amitié d'homme à femme est encore, entre nous,
En dépit des grands mots et des airs séraphiques,
Un commerce charmant... pour des paralytiques.
C'est de l'or par-dessus, vérifiez l'aloi.
La femme est dupe et l'homme est de mauvaise foi;
Son abnégation est tout intéressée,
Car il aura toujours cette arrière-pensée
De profiter d'un jour de faiblesse ou d'oubli.

MADAME RÉCAMIER.

Ce beau raisonnement prouverait, chez celui
Qui l'exprime, froideur ou bien fausseté d'âme.

BYRON.

Oui, si je supprimais le mot aimer, madame;

Mais près de l'amitié, brillant comme le jour
Près de la nuit, éclate et resplendit l'amour.

MADAME RÉCAMIER.

Ah ! poëte, nier l'amitié, c'est chimère !
Mais, en parlant d'amour, êtes-vous très-sincère?

BYRON.

Éteindrez-vous le feu qu'ainsi vous excitez?
Un mot peut me tirer de mes perplexités :
Mesdames, essayez?

MADAME DE STAEL.

Voyez l'expérience !
Je ne suis point assez avide de science.

BYRON.

Eh ! c'est peut-être un tort, baronne !

MADAME RÉCAMIER.

Quant à moi,
Encore moins !

BYRON.

Faut-il vous demander pourquoi?

MADAME RÉCAMIER.

Bien folle est qui se fie à l'amour d'un poëte.

BYRON.

Erreur ! C'est par le cœur autant que par la tête
Que vit la poésie ; on aime, on est aimé,
Et d'eux-mêmes les chants naissent au cœur charmé.
L'amour victorieux féconde le génie ;
Le poëte amoureux se double ; il multiplie
Les bonheurs d'à présent par ceux de l'avenir,
Car leur expression ne doit jamais mourir ;
Il a pour l'inspirer son rêve et son idole.

MADAME DE STAEL.

Il dit vrai : le poëte a comme une auréole ;
Mais, hélas! son génie est rarement compris.
C'est en vain qu'il rayonne aux regards éblouis,
Il se consume au feu du rêve qu'il caresse !
Où trouver l'âme sœur, l'idéale maîtresse,
Qui répond, belle et pure, à ses illusions ?...

MADAME RÉCAMIER.

Sophismes ! Vous avez tous deux vos visions.
Je sais bien discerner les efforts que vous faites :
Vous êtes convaincus, mais vous êtes poëtes.

BYRON.

Soit. Votre expérience alors me guidera.

MADAME RÉCAMIER.

C'est sérieusement que vous dites cela ?

BYRON.

Vous êtes toutes deux vraiment si différentes,
Que mes conclusions seraient désespérantes,
Et brilleraient pour vous de terribles clartés...
Mais, pardon !... Il est tard... et je dois...

MADAME DE STAEL.

Vous partez
Déjà, mylord...

MADAME RÉCAMIER.

Où donc allez-vous à cette heure ?

BYRON.

Qui sait ? J'aime la nuit et le ciel bleu qui pleure
Sur l'herbe ; je n'ai point d'ailleurs les goûts bourgeois :

Je dors souvent le jour, et je m'en vais parfois
Rimer dans la nuit noire un sonnet à la lune.
A demain.

(*Il sort.*)

MADAME DE STAEL.

Cet Anglais est d'humeur peu commune...

MADAME RÉCAMIER (*à part*).

Si je le faisais suivre...

SCÈNE VIII.

MADAME DE STAEL. — MADAME RÉCAMIER. — CHATEAUBRIAND. — B. CONSTANT.

MADAME RÉCAMIER.

Eh bien! mon bon ami,
Vous n'êtes pas de ceux qui font rien à demi,
L'avez-vous convaincu? Le déserteur nous reste.

CHATEAUBRIAND.

C'est un ambitieux, la chose est manifeste.

MADAME RÉCAMIER.

Vous voulez fermement servir votre empereur.

B. CONSTANT.

De servir son pays on doit se faire honneur.

CHATEAUBRIAND.

Le pays, aujourd'hui subjugué par cet homme,
Comme au temps de César a renouvelé Rome;
Ébloui par sa gloire, il marche et ne voit pas
L'abîme que la guerre a creusé sous ses pas.
La gloire coûte cher; car au fond rien de stable :
L'édifice est fragile et construit sur le sable.

Au lieu de satisfaire au grand désir de paix
Que ces dix ans de guerre ont mis aux cœurs français,
Il entretient l'esprit d'agression, son glaive ;
Donne au peuple français une fièvre sans trêve :
Des nerfs les mieux trempés la fièvre vient à bout.

B. CONSTANT.

Soit. Je sers mon pays, dis-je, et par contre-coup
L'homme qui, pour l'instant, le mieux le représente ;
Il prit, à ses débuts, la France agonisante,
Vous le reconnaissiez alors ; vous conveniez
Des hautes vérités qu'aujourd'hui vous niez,
A savoir que lui seul pouvait sauver la France
Et lui garder son rang de première puissance.

CHATEAUBRIAND.

Ah ! tant qu'il a marché, conquérant novateur,
Dans la route où mon œil contemplait sa hauteur,
En avant! J'applaudis à ces coups de génie !
Je contemplais par lui la France rajeunie ;
Je croyais que son front, fier de son consulat,
Cachait l'idée ; — aussi je disais : c'est Joad ;
C'est le grand-prêtre osant renverser la couronne,
Et préparant l'instant de démasquer le trône...
Mais le jour où, sans crainte, au mépris des traités,
Il osa défier les rois épouvantés,
En leur jetant pour gage, effroyable assurance,
Le cadavre d'un fils du sang royal de France,
Ce jour-là, réveillé de mon illusion,
J'ai vu tout le néant de cette ambition.
Le despote superbe un moment peut séduire ;
A la fin il révolte et l'on doit le maudire.

B. CONSTANT.

Je ne veux pas, mon cher vicomte, disputer,
Ce n'est point le lieu; mais, il faut le constater,
Les peuples sont souvent sauvés par l'arbitraire.
Revenir au passé serait trop téméraire,
A peine en sortons-nous. D'ailleurs, en fait de rois,
Les questions de race et de droit sont, je crois,
Pure sensiblerie, erreur systématique
Dont il faut déblayer le terrain politique.
En France, où les esprits changent à tout moment,
Nous ne voulons changer notre gouvernement
Qu'à la condition d'avoir toujours le même.

CHATEAUBRIAND.

C'est un sophisme creux comme Byron les aime.

B. CONSTANT.

Où je vais aujourd'hui, demain vous irez, vous.

CHATEAUBRIAND.

Attendez à demain, vous serez avec nous.

B. CONSTANT.

Eh ! n'ai-je point déjà, par excès de faiblesse,
Perdu le meilleur temps de ma verte jeunesse ?

MADAME RÉCAMIER.

Oui, mais monsieur n'est point aimable ni charmant
Pour certaine personne au cœur bon, simple, aimant..

B. CONSTANT.

C'est vrai.

CHATEAUBRIAND.

Mais venez donc à mon aide, baronne !

MADAME DE STAEL.

Pourquoi donc? Il ne faut contrarier personne!
Monsieur n'est-il pas libre? Et pourquoi voulez-vous
Contraindre sa pensée ou combattre ses goûts?
N'est-il pas naturel que son regard avide
Contemple le lever de ce soleil splendide,
Et qu'il vole vers lui, comme l'aigle éperdu?
Combien ne faut-il pas gagner de temps perdu!
Vous êtes mes amis, et je ne veux pas faire
De la sensiblerie, ainsi qu'une bergère,
Mais convenez qu'au moins je pouvais me flatter
Que l'on n'en viendrait pas un jour à regretter
D'avoir auprès de moi, par excès de faiblesse,
Perdu le plus beau temps de sa verte jeunesse!

B. CONSTANT.

Il vient un âge où l'homme est forcé de choisir,
La plus belle maîtresse alors qu'il doit servir,
C'est sa patrie.

MADAME DE STAEL.

Eh bien! servez-la, sans conteste.

B. CONSTANT.

Je ne veux pas vous fuir, non, et je vous l'atteste.
Je vous aime et je veux vous revenir un jour
Grand, illustre, et plus digne enfin de votre amour.

MADAME DE STAEL.

Ne me parlez jamais d'affections lointaines :
Je n'y crois pas. Vraiment, sont-elles bien certaines
Lorsque la politique en vient troubler le cours?
La politique! ô Dieu! le tombeau des amours!

B. CONSTANT.

De mes plus chers travaux vous seriez l'Égérie.

MADAME DE STAEL.

Paris est assez loin des monts de l'Helvétie,
Et Bonaparte et moi nous entendons fort peu.
Merci, monsieur Numa!

B. CONSTANT.

Vous vous faites un jeu
De mes tourments! Le cœur des femmes est étrange!
Essayez donc d'y lire, à tous moments il change!

MADAME DE STAEL.

Un homme politique ému du changement!

B. CONSTANT.

Chère Fanny, tantôt vous parliez autrement...
Vous semblez affecter...

MADAME DE STAEL.

Rien!

B. CONSTANT.

Faut-il que je dise
Que votre cœur n'a plus une entière franchise?

MADAME DE STAEL.

Je suis ce qu'on me fait.

B. CONSTANT.

Tu m'as désespéré,
Fanny! Si tu me dis : Reste, — je resterai.

MADAME DE STAEL.

Eh! que m'importe à moi qu'on parte ou qu'on demeure?
Mon orgueil se révolte à la fin.

B. CONSTANT (*à part*).

Elle pleure!

(*Haut.*) Fanny!

(*On entend un coup de feu lointain.*)

MADAME RÉCAMIER.

Ciel!

TOUS.

Qu'est cela?

MADAME DE STAEL.

C'est là, de ce côté,
Sur le lac.

MADAME RÉCAMIER.

Oh! j'ai peur.

MADAME DE STAEL.

Rien que l'obscurité!...
Des flambeaux!

(*Ils sortent tous. Le docteur paraît.*)

SCÈNE IX.

LE DOCTEUR, puis BYRON.

LE DOCTEUR.

Quoi! personne! Est-ce une fantaisie?
Ce coup de feu...

BYRON (*entrant enveloppé d'un manteau, surpris.*)

Desplein!...

LE DOCTEUR.

C'est vous! Que signifie?...

BYRON.

Chut! Surtout, cher docteur, vous ne m'avez pas vu!

LE DOCTEUR.

Ce coup de feu?...

BYRON.

Plus tard... Un danger imprévu...

LE DOCTEUR.

Mais...

BYRON.

Chut! (*Il sort.*)

LE DOCTEUR (*seul*).

J'aurai la clef de ce nouveau mystère.

SCÈNE X.

LE DOCTEUR, ROCCA.

LE DOCTEUR.

Eh bien! avançons-nous, monsieur le militaire?

ROCCA.

Bien peu.

LE DOCTEUR.

Vous n'avez point causé?

ROCCA.

Si! Mais, docteur,
Cette femme est créée exprès pour mon malheur...
Elle fut tour à tour bonne, spirituelle,
Les dix femmes enfin que l'on retrouve en elle,
Oui, mais...

LE DOCTEUR.

Mais?

ROCCA.

J'ai parlé de mon prochain départ...

LE DOCTEUR.

Elle voudrait vous voir le remettre à plus tard?

ROCCA.

Cher docteur, elle m'a presque dit : Bon voyage!

LE DOCTEUR.

Vous êtes un enfant!

ROCCA.

J'ai changé de langage;
J'ai dit ce que je souffre à sitôt la quitter...

LE DOCTEUR.

Qu'a-t-elle répondu?

ROCCA.

Que je pouvais rester.

LE DOCTEUR.

Alors...

ROCCA.

Ah! ce « rester » vous semble bienveillance!
Moi, je l'ai trouvé froid, cruel d'indifférence.
J'aimerais mieux par elle être chassé, mordieu!

LE DOCTEUR.

Au fait, désirez-vous qu'elle vous chasse un peu?

ROCCA (*effrayé*).

Hein?

LE DOCTEUR.

C'est facile.

ROCCA.

O ciel ! n'en prenez point la peine !

LE DOCTEUR.

Pourtant, vous l'avez dit, vous aimez mieux sà haine.

ROCCA.

Cent fois !

LE DOCTEUR.

Je vous ferai haïr.

ROCCA.

Le jour, d'abord,
Où je serai haï, je suis un homme mort !

LE DOCTEUR.

Allons, décidément, mes bons amis, vous êtes
Tous bien plus amusants que des marionnettes !
Vous nous faites ici du plus pur Marivaux :
On veut, on ne veut pas ; amoureux ou rivaux.
Eh ! de la volonté, timoré militaire !
Allons, il faut savoir vous rendre nécessaire.
Monsieur de Constant part, profitez des instants !

ROCCA.

Oui, j'aurai du courage.

LE DOCTEUR.

A l'œuvre ! Je l'entends.

ROCCA.

Ciel ! je me sauve !

LE DOCTEUR.

Non, restez !

ROCCA.

Docteur, de grâce,

Je me sens tout troublé, ma langue s'embarrasse;
Je vais me préparer... Ne me retenez pas,
Docteur!

(*Il se sauve.*)

SCÈNE XI.

LE DOCTEUR. — MADAME DE STAEL.

LE DOCTEUR.

Pauvre garçon!... — Elle se parle bas...

MADAME DE STAEL.

Ah! docteur, vous voilà; savez-vous où peut être...

LE DOCTEUR.

Votre distraction aurait dû vous permettre
De le voir. Il était là, me parlant de vous,
Souhaitant de pouvoir mourir à vos genoux.

MADAME DE STAEL.

Byron?

LE DOCTEUR.

Non!

MADAME DE STAEL.

Qui?

LE DOCTEUR.

Monsieur de Rocca.

MADAME DE STAEL.

Lui!

LE DOCTEUR.

Lui-même.

MADAME DE STAEL.

Ah!

LE DOCTEUR.

Bien sincèrement celui-là seul vous aime,
Madame!

MADAME DE STAEL.

Mais...

LE DOCTEUR.

Tenez, ne feriez-vous pas mieux
De fixer enfin là vos rêves curieux?
C'est un amour sans fard, sans arrière-pensée,
Une âme dévouée et désintéressée.
L'orgueil, l'ambition ne sont point dans ses goûts;
Ce n'est point son amour qu'il aime, lui; c'est vous!
Amour vrai, cœur naïf; chose belle et touchante,
Aussi rare à trouver que la plante qui chante!

MADAME DE STAEL *(préoccupée)*.

Oui! c'est vrai, bon docteur, j'en connais tout le prix;
Il s'est mal expliqué, moi je n'ai pas compris...
Mais... pardon... Avez-vous entendu, tout à l'heure...
Ce coup de feu?... C'était le pêcheur qui demeure
Sur l'autre bord; il vient d'arriver au château.
Il traversa le lac, poursuivant en bateau
Un homme qui nageait, l'amoureux de sa fille,
De sa femme... Il l'a vu glissant sous ma charmille;
Il a tiré sur lui, mais il n'en sait pas plus...
Et vous?

LE DOCTEUR.

Moi?

MADAME DE STAEL.

Les blessés par vous sont secourus...
Bon! vous ne m'avez pas écoutée!

LE DOCTEUR.

Au contraire!
Vous désirez savoir le nom du téméraire,
N'est-ce pas? Eh bien! moi, dans cet événement,
Je cherche...

MADAME DE STAEL.

Quoi donc?

LE DOCTEUR.

La pierre d'achoppement,
Si vous voulez, — la cause infiniment petite
Dont une catastrophe est l'immanquable suite.

MADAME DE STAEL.

O l'affreux médecin! Il veut mettre un scalpel.
Dans le fait le plus simple et le plus naturel.
Rien de saint, de sacré pour son art détestable!

LE DOCTEUR.

Bon! une historiette au moins fort contestable.
Est une chose sainte, un article de foi!

MADAME DE STAEL.

Le cœur a ses secrets.

LE DOCTEUR.

Je les respecte, moi.
Certes, la volonté, c'est l'essence de l'âme.
Le jour où, sans savoir ce qu'elle veut, la femme
Flotte indécise, elle est au plus audacieux.

MADAME DE STAEL.

Vous me dites cela d'un air mystérieux...

LE DOCTEUR.

Quel est votre idéal cherché dès le jeune âge?

N'est-ce donc plus l'amour au sein du mariage?...
L'homme supérieur, je le dis entre nous,
Déjà mauvais amant, est détestable époux;
A plus forte raison lorsque sa froide tête
Se heurte au cœur bouillant d'une femme poëte!...
— Il s'avance, chargé du souci des États.

(Entre B. Constant. Le docteur sort.)

SCÈNE XII.

B. CONSTANT. — MADAME DE STAEL.

B. CONSTANT.

Fanny, j'ai réfléchi; je ne partirai pas.

MADAME DE STAEL.

Ah!...

B. CONSTANT.

Je ne pourrais pas vous quitter, vous que j'aime,
Sans me croire frappé d'un pesant anathème.
C'est par vous que je suis, c'est par vous que je vaux,
Je sais par vos conseils plus que par mes travaux.

MADAME DE STAEL.

Je vois avec plaisir que l'homme politique
Saura m'utiliser à la chose publique.

B. CONSTANT.

Chère Fanny, l'ami se souvient par le cœur.
Je n'ai qu'à regarder ce lac, et mon bonheur,
Comme dans un miroir fidèle de ma vie,
Se retrace à mes yeux dans toute sa magie!

MADAME DE STAEL.

Au vicomte je dois ce tardif souvenir.

Les raisons que j'avais, moi, pour vous retenir,
N'ont pas suffi ! Du vrai, rarement je m'écarte.

B. CONSTANT.

Je vous jure, Fanny...

MADAME DE STAEL.

Cependant Bonaparte
Me hait et vous alliez à lui !

B. CONSTANT.

Vous vous trompez.
Mais que ces noirs soucis enfin soient dissipés !
Quittez cet air railleur, indifférent, sévère,
Vrai masque à qui connaît votre grand caractère.
Ne prenez pas plaisir à me désespérer,
Quand je reviens vers vous, prêt à vous consacrer
Mon cœur, mon avenir, tous mes jours qui sont vôtres,
Sans désirer la gloire ou le pouvoir des autres !

MADAME DE STAEL.

Il me serait pénible aujourd'hui de venir
Me placer en obstacle à tout votre avenir.

B. CONSTANT.

De calculs odieux à tort on me soupçonne,
Je le prouve en restant.

MADAME DE STAEL.

Je ne retiens personne.
Ma maison est ouverte à tous ; on vient, on part ;
Chacun peut à son gré retarder son départ.
Mon salon est un peu le salon de Molière,
Où tout le monde a droit d'agir à sa manière :
Amis, indifférents, pour être remplacés
Par d'autres !...

B. CONSTANT.

Je comprends, madame, c'est assez!
Mon cœur, assez longtemps étudia le vôtre
Pour ne point me tromper... — Vous en aimez un autre!

MADAME DE STAEL.

Vraiment, l'homme voudrait pour lui seul les égards!
De quoi vous plaignez-vous? Vous m'avez dit : « Je pars. »
— C'est toujours le premier mot de toute rupture.

B. CONSTANT.

Qui redoute une absence est de soi bien peu sûre!

MADAME DE STAEL.

Vous manquez de franchise! et trop tard je le voi!...
Vous m'avez abusée, et n'avez eu pour moi
Que cette affection futile et passagère
Qui laisse dans le cœur une trace légère.

B. CONSTANT.

J'ai lieu de m'étonner de l'accusation,
Vous, mobile premier de mon ambition!
Le passé laisse peu de traces en votre âme!
Et je veux une fois vous le dire, madame,
Si je suis égoïste, ah! vous l'êtes bien plus!
Votre égoïsme est âpre en vouloirs absolus,
Et de me retenir près de vous non contente,
Dans une inaction lâche et désespérante,
Vous avez exercé sur tous mes sentiments
Un despotisme altier, fécond en longs tourments!
Je me lasse à la fin, et mon collier me gêne,
Car vous m'avez montré le fouet et la chaîne!

MADAME DE STAEL.

Ah! voilà des mots durs, et vous regretterez

Ce que vous dites là plus tard, quand vous saurez...

B. CONSTANT.

J'avais demandé grâce, et du fond de mon âme;
Vous m'avez repoussé! Demain matin, madame,
Je partirai.

MADAME DE STAEL.

C'est bien. Nous verrons d'ici là.
(*A part.*) J'ai vaincu. Sa fureur le prouve. Il restera.

B. CONSTANT (*à part*).

Je le veux; mais partir... en aurai-je la force... (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LE DOCTEUR. — MADAME DE STAEL. — CHATEAUBRIAND.
MADAME RÉCAMIER. — BYRON.

BYRON.

Il est fort question d'établir le divorce.

MADAME RÉCAMIER.

Tant pis, je ne suis pas, moi, pour le changement.

CHATEAUBRIAND.

Desplein l'explique par la loi du mouvement.

LE DOCTEUR.

C'est vrai.

(*Il tâte le pouls à madame de Staël.*)

Mais pour ce soir le temps est à l'orage,
Le lac est agité, je crains plus d'un naufrage,
Et vous, baronne?

MADAME DE STAEL.

Un mot, un seul regard, docteur,
Peuvent donc effacer de longs jours de bonheur!

LE DOCTEUR.

Dieu nous mit les yeux là, c'est pour que l'on avance.

MADAME DE STAEL.

Sauriez-vous l'avenir qui m'attend dans l'absence?

LE DOCTEUR.

L'avenir ne doit pas vous faire peur. Il faut,
Belle, riche, vers lui s'avancer le front haut.

MADAME DE STAEL.

Femme qui sait garder son cœur froid est heureuse!

LE DOCTEUR.

Une femme qui n'a point de cœur est affreuse.
On voit naître et grandir les belles passions,
Au souffle inspirateur des grandes actions.
Le romanesque plaît.

MADAME DE STAEL (*à part*).

M'aurait-il devinée!...

LE DOCTEUR.

Si nous faisions un whist pour finir la journée?

CHATEAUBRIAND.

C'est cela! — Vous, milord...

BYRON.

De grâce, épargnez-moi!
C'est un beau jeu, savant, fort attrayant en soi,
Comme tout ce qui vient de ma blonde patrie;
Mais j'ai toujours haï sa roide tyrannie!

MADAME RÉCAMIER.

Vous réprouvez ce qui de tous est accepté?

BYRON.

Je l'ai joué, le whist, jusqu'à satiété!

L'Angleterre est de whist une partie immense!
Son nom même proteste. — Ah! jouer au silence!
Grâce!

MADAME RÉCAMIER.

Trop parler nuit.

LE DOCTEUR.

Le silence a son prix :
Souvent il prouve un cœur profondément épris.

BYRON.

C'est vrai ; mais la parole est octroyée à l'homme
Pour qu'il en fasse usage, aux jeux de cartes comme
Au jeu d'amour. L'amour...

CHATEAUBRIAND.

N'écoutez pas Byron,
Mesdames; d'ordinaire il blasphème ce nom.
C'est un sceptique.

BYRON.

Moi? non pas! C'est la lumière,
Lui seul est. Mais chacun l'entend à sa manière.

MADAME RÉCAMIER.

Eh! nous sommes en nombre. Érigeons-nous en cour.
Messieurs, allons aux voix. — Chère, j'ai mis l'amour
Sur la sellette. — A vous, milord.

BYRON.

Que je commence?
Je ne vous ai pas dit encor ce que j'en pense.

MADAME RÉCAMIER.

Tantôt je vous ai vu dans un grand embarras.

BYRON.

L'amour à haute voix ne se définit pas.
Dans un mot, un regard, un rien, il se devine,
Je crois; et, comme il est de céleste origine,
Il ne faut pas qu'il soit par trop approfondi.

MADAME DE STAEL.

Continuez, milord, vous serez applaudi,
Car tantôt vous étiez d'humeur plus agressive.

BYRON.

Je niais l'amitié, passion négative,
Clair de lune à côté de la splendeur du jour.
Je crois décidément qu'elle mène à l'amour.

MADAME RÉCAMIER.

Lorsque l'amour s'en va, l'amitié lui succède.

CHATEAUBRIAND.

Prenez garde ! Vraiment, le mot contre vous plaide.
Qui vous connaît vous aime — et n'est que votre ami.

LE DOCTEUR.

L'amitié n'est souvent qu'un amour endormi.

BYRON.

Après l'amour blessé, je n'admets que la haine.

CHATEAUBRIAND.

Quand d'un indigne amour on peut rompre la chaîne,
La haine venge moins qu'un superbe dédain.

MADAME DE STAEL.

Aime-t-on plusieurs fois ?

BYRON.

Plusieurs fois. C'est certain.

On consume sa vie en recherche obstinée,
Jusqu'au jour où paraît l'âme prédestinée ;
Alors le ciel s'entr'ouvre !...

CHATEAUBRIAND.

A chercher le bonheur
On gaspille son âme et l'on use son cœur.
Un seul amour suffit, et ne laisse de place,
Après, qu'à l'amitié.

MADAME RÉCAMIER (*lui serrant la main*).

C'est bien.

MADAME DE STAEL.

Mais l'amour passe !
Debout derrière lui reste l'orgueil flatté,
Car l'amour n'est souvent que de la vanité.

MADAME RÉCAMIER.

A quoi se reconnaît un amoureux sincère ?

MADAME DE STAEL.

Vous en demandez trop ! C'est instinctif, ma chère !

LE DOCTEUR.

Eh bien ! moi, j'ai connu l'amant le mieux aimant ;
Car ce pauvre garçon n'osait pas seulement
Déclarer son amour. Se voyant si timide,
Presque insensé, voué d'avance au suicide
Il voulut se guérir par un amour banal.

CHATEAUBRIAND.

Le remède souvent est pire que le mal.

LE DOCTEUR.

Oui ; ses distractions devinrent... dangereuses...

MADAME DE STAEL.

Et comment ont fini ses douleurs amoureuses ?

LE DOCTEUR.

Un certain soir, surpris par un mari jaloux...
Que faire ? Une fenêtre et vingt pieds d'eau dessous...
Bah ! fuir, parfois c'est faire un acte de courage,
Surtout avec un lac à passer à la nage !
Sans compter un jaloux qui vous suit en bateau,
Armé jusques aux dents.

MADAME DE STAEL.

Mais ce conte est très-beau !
Cette fuite, la nuit...

BYRON.

Le roman peut prétendre
A fournir un pendant à celui de Léandre.

LE DOCTEUR.

Ah ! la poudre inventée en augmente l'horreur,
Car le brutal tirait à plomb sur le nageur !

BYRON.

Votre histoire, docteur, ne prouve rien, que diable !

MADAME DE STAEL.

Rien qu'un cœur bien épris.

BYRON.

Elle est invraisemblable

CHATEAUBRIAND.

C'est le roman complet, en deux coups de crayon,
D'un preux de Charlemagne, écrit par Crébillon.

MADAME RÉCAMIER.

Un amant délicat n'admet point de partage.

(*Elle se retire de Byron.*)

LE DOCTEUR.

Eh ! je n'ai pas fini...

CHATEAUBRIAND.

L'amant toucha la plage !

BYRON (*mal à l'aise*).

Docteur !

MADAME DE STAEL.

La fin, docteur !

LE DOCTEUR.

Le plus intéressant,
C'est que notre héros était... convalescent,
Faible, et qu'accomplissant cette rare prouesse,
Il pouvait en mourir mieux qu'un autre !

MADAME DE STAEL (*à part*).

Serait-ce ?...
Son trouble... sa douleur de me quitter... C'est lui !...
(*Elle reste songeuse.*)

BYRON *à* MADAME RÉCAMIER.

Trouvez-vous le docteur amusant aujourd'hui ?
Je cherche en vain le sel de son historiette !
Regardez la baronne, elle semble inquiète...

MADAME DE STAEL (*à part*).

Que veut dire cela ?...

CHAUTEAUBRIAND.

Si nous songions alors
Au whist ?

LE DOCTEUR (*présentant une carte à madame de Staël*).

Vous soupirez ?...

(*Entrent Rocca et B. Constant.*)

CHATEAUBRIAND.

Ah ! voici des renforts !

(Il va au-devant de B. Constant et cause bas avec lui ; mais B. Constant jette de temps en temps des regards inquiets vers la baronne.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES. — B. CONSTANT. — ROCCA.

MADAME DE STAEL.

Lui ! Je me sens troublée... oui, jusqu'au fond de l'âme...

ROCCA.

Je n'aurais pas voulu partir demain, madame,
Sans prendre encor congé de vous auparavant.
Je pars, je vous l'ai dit, dès le soleil levant.

MADAME DE STAEL.

Déjà !

ROCCA.

J'ai donné l'ordre à la poste.

MADAME DE STAEL.

Imprudence !
Vous ne partirez pas d'ici sans l'ordonnance
Du docteur.

ROCCA.

Quoi !

MADAME DE STAEL.

Docteur !

(Elle lui fait signe de tâter le pouls à Rocca.)

LE DOCTEUR *(pronostiquant)*.

Oh ! oh ! cela va mal.
Dix-neuf pulsations de trop : c'est anormal.

Ah ! monsieur de Rocca, sous peine de la vie,
Vous resterez ici !

ROCCA.

Pourtant...

MADAME DE STAEL.

Je vous en prie.

ROCCA.

Ah ! madame, croyez aux transports de mon cœur ;
En partant je laissais ici tout mon bonheur !...

LE DOCTEUR (*bas à madame de Staël*).

Voilà l'homme sincère et qui vaut qu'on l'épouse.
Celui-là n'aura rien dont vous serez jalouse.
La gloire, l'avenir, tout, il le donnerait.

LE DOCTEUR (*bas à Byron, mais de manière à ce que madame Récamier l'entende*).

Vous voyez que j'ai bien gardé votre secret.

BYRON.

Hein !...

MADAME RÉCAMIER.

Docteur...

BYRON (*bas*).

Taisez-vous !

LE DOCTEUR.

Ce mari si farouche...

BYRON.

Chut ! bavard !... Que Satan ferme à jamais ta bouche !

MADAME RÉCAMIER.

Quoi ! ce n'était donc pas...

LE DOCTEUR (*bas à madame Récamier*).

Chut !...

MADAME RÉCAMIER.

Monsieur de Rocca,
A personne surtout ne parlez de cela !...

CHATEAUBRIAND (*qui cause avec B. Constant*).

Enfin il veut partir, il nous quitte, baronne.

MADAME DE STAEL.

J'ai beaucoup insisté, mais le devoir l'ordonne.

B. CONSTANT.

Madame...

LE DOCTEUR.

Les chevaux commandés par monsieur
Serviront pour monsieur.

B. CONSTANT.

Oui, merci, cher docteur :
L'idée est excellente !

CHATEAUBRIAND.

A demain la partie !
Le whist a tort ce soir.

MADAME RÉCAMIER.

Mon ami, je vous prie,
Nous partirons demain avec monsieur Constant.
J'ai besoin de revoir mon mari qui m'attend.

BYRON.

Rejoindre son époux, ô ressource héroïque !

MADAME DE STAEL.

Milord, les purs bonheurs du foyer domestique
Font à la poésie une réalité.

MADAME RÉCAMIER.

Le mariage au moins c'est la tranquillité.

BYRON.

Moi, je suis marié, madame, et je le nie !

LE DOCTEUR.

La femme peut avoir du talent, du génie,
Elle sera toujours l'esclave de son cœur.

MADAME DE STAEL (*au docteur*).

Puisque c'est le moyen de trouver le bonheur...

CORINNE

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

CORINNE

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

PERSONNAGES:

OSWALD (lord Nelvil).	CORINNE.
LE PRINCE DE CASTEL-FORTE.	LUCILE (lady Nelvil).
	Invités.

FLORENCE. — Un salon ouvert au fond sur des jardins.

SCÈNE I.

CORINNE (*assise, à droite du spectateur, sur un sofa*). LE PRINCE.

CORINNE.

Bonjour, prince!

LE PRINCE (*lui baisant la main*).

Voyez! au rendez-vous fidèle!

CORINNE.

Du dévouement, ami, vous êtes le modèle.

LE PRINCE.

Votre billet pressait. Sans lui, c'est très-certain,
Je ne me serais pas éveillé si matin.

CORINNE.

Il est dix heures!

LE PRINCE.

Non. Dix heures et demie.

CORINNE.

Paresseux!

LE PRINCE.

Vous voulez m'employer, chère amie?
Mes moments, vous savez, je vous les offre tous.

CORINNE.

Quelle nuit j'ai passée! Ah! prince !...

LE PRINCE.

Souffrez-vous
Davantage?

CORINNE.

Oh! cela ne serait rien encore!
Je souffre, et ce n'est pas mon mal qui me dévore :
Un grand événement nous arrive aujourd'hui;
Il est ici.

LE PRINCE.

Qui donc?

CORINNE.

Vous ne savez rien?... Lui!

LE PRINCE.

Qui, lui?

CORINNE.

Mauvais ami, faut-il qu on vous le nomme?
Oswald.... Il est chez moi...

LE PRINCE.

Lord Nelwil!

CORINNE.

En personne

LE PRINCE.

C'est impossible! Il vient insulter au malheur...
Ou le remords...

CORINNE.

Eh bien! vous changez de couleur...

LE PRINCE.

Ce n'est rien... ce n'est rien, non! mais cette nouvelle...
Me l'annoncer ainsi! Que vous êtes cruelle!
Quand on ne s'attend pas... Moi qui vous aime tant!

CORINNE.

Pardon, ami.

LE PRINCE.

Je sais, hélas! ce qui m'attend;
Comme à tous nos seigneurs les princes de Florence,
Dès longtemps vous m'avez fermé toute espérance...
Mais on est ainsi fait; nature suit son cours:
Bien que l'on désespère, on espère toujours.
— Depuis cinq ans déjà qu'il quitta l'Italie,
Je ne le connais plus, cet homme, je l'oublie;
C'est le rival sans corps d'un beau rêve entrevu,
Et son retour jamais je ne l'avais prévu,
Moi!... Ne venez donc point, par un trait de malice,
Souffler, charmant lutin, sur mon frêle édifice!

CORINNE.

Je ne ris pas, vous dis-je.

LE PRINCE.

Il est veuf!... ô bonheur!

CORINNE.

Non ! Il est arrivé, mais avec sa... ma sœur.

LE PRINCE.

Sa femme, votre sœur !

CORINNE.

Ma sœur. Pour me surprendre,
Lucile imagina de ne point me l'apprendre
D'avance. Elle a mal fait.

LE PRINCE.

La belle occasion
De lui faire expier son indigne action !

CORINNE.

A quoi bon ? Tout reproche est d'une âme vulgaire.
L'amour, s'il n'était pas en tout involontaire,
Serait-il le plus pur de tous les sentiments ?
Que faire avec des mots ou des gémissements !...
Ah ! d'autres yeux, enfin un autre cœur de femme,
N'ont-ils point, tout entier, le secret de son âme ?

LE PRINCE.

Mais oser revenir !

CORINNE.

Atteint d'un mal cruel,
Pour ses jours le climat d'Angleterre est mortel.

LE PRINCE.

Est-ce bien le climat ? Le remords pèse et mine,
Quand on blesse une femme et qu'elle a nom Corinne !

CORINNE.

Je n'y veux plus penser ! ..

LE PRINCE (*se levant*).

Et venir d'Albion
Engourdir encor votre imagination !
Car votre triste lyre est muette et sommeille?

CORINNE.

Ma pensée est en moi, — c'est la lampe qui veille
N'accusez point Oswald! Le talent se complaît
Dans cette liberté, dans ce calme complet,
Que ne donne jamais la passion profonde.

LE PRINCE.

L'amour est un tyran égoïste, et le monde
Ne lui pardonnera jamais crime si noir!
— Quand sont-ils arrivés enfin ?

CORINNE.

Hier au soir.
J'étais assez souffrante, et n'ai vu que Lucile.
Oh ! lui ne voulait pas venir dans cette ville,
Encore moins chez moi! — Lucile ignore tout,
La pauvre enfant! — Mon cœur ne sait ce qu'il résout...

(*Elle se lève.*)

Vous frémiriez à voir les projets que j'invente!...
Penser qu'il va venir me glace et m'épouvante !...
Prince... je l'aime encore !... En vain je veux lutter.
Par des raisonnements je prétends discuter :
C'est l'époux de ma sœur... c'est mon frère, que sais-je?...
Y penser même, c'est un crime, un sacrilége !...
Je me dis cela... Mais, quand un semblable amour
S'est fait sa place, allez, tout s'écroule à l'entour.
L'oreille reste sourde au bon ange qui pleure !

Le sang brûle, tarit, jusqu'à ce qu'on en meure!...
Aussi je meurs !

(*Elle tombe assise.*)

LE PRINCE.

Allons ! que nous dites-vous là !
Vous, Corinne, mourir !... Vous !

CORINNE.

Innamorata,
Caro mio !

LE PRINCE.

Monti s'y connaît, je suppose ..

CORINNE.

Le médecin ne voit que l'effet, non la cause.

LE PRINCE.

Enfin sur vous, hier, nous l'avons consulté...

CORINNE.

Ignare !...

LE PRINCE.

Il est en brouille avec la Faculté.

CORINNE.

Eh bien ! ce grand docteur ! dit-il ce qu'il faut faire ?

LE PRINCE.

Reprendre vos travaux, et surtout vous distraire.

CORINNE.

Ah ! des distractions... C'est que je suis bien bas !...
Oui, mon mal est de ceux qui ne guérissent pas...

LE PRINCE.

Morbleu ! Parce qu'un homme à cervelle insensée
A méconnu votre âme et vous a délaissée

Pour écouter la voix d'une froide raison,
Faut-il mettre la flamme aux coins de la maison?
Écoutez la nature et la loi de notre être :
Le mouvement! A peine a-t-on le temps de naître!
Or cette loi suprême implique changement.
S'isoler pour toujours dans un seul sentiment,
C'est absurde et nier le but de l'existence!

CORINNE.

Prince, je vous le dis en grande repentance,
Si mon cœur n'était point abreuvé de dégoûts
Et mort à tout jamais, il volerait vers vous.
— Oh! pardon! Mes regrets ont l'air d'une ironie...
J'ai depuis trop longtemps sué mon agonie
Pour offrir un objet attrayant à l'amour!...

LE PRINCE (*prenant son chapeau*).

Vous êtes, *per Bacco!* dans un très-mauvais jour!
Adieu!

CORINNE (*le retenant*).

Pardon! je suis vouée au sacrifice.
Rendez-le-moi plus doux par un nouveau service;
Oui, c'est pourquoi j'osais vous déranger sitôt.

LE PRINCE.

Ne suis-je pas à vous, moi, votre patito?
N'avez-vous pas le droit, conquis par ma constance,
De déchirer ce cœur qui pardonne d'avance?

CORINNE.

C'est vrai, je suis méchante, et vous trop généreux!

LE PRINCE.

Qu'exigez-vous? Voyons! (*Il se rassied.*)

CORINNE.

Pour vous c'est douloureux :
Que... vous voyiez Oswald...

LE PRINCE.

Moi !

CORINNE.

Vous êtes mon frère !
Parlez-lui. De son cœur déchiffrez le mystère !
Jadis, pour moi, ce cœur était un livre ouvert.
Il doit être aujourd'hui, surtout s'il a souffert,
Entouré d'une triple enveloppe de glace.

LE PRINCE.

C'est une mission...

CORINNE.

Faites, prince, de grâce !

(*On entend un léger bruit derrière la tapisserie.*)

Écoutez !...

LE PRINCE.

Comme vous, ce bruit m'a tout troublé.

CORINNE (*avec explosion*).

C'est l'escalier secret. Il a gardé la clé !
Il m'aimerait encor !... Je veux le voir, l'entendre...

LE PRINCE.

Ah ! votre dignité vous ordonne d'attendre.

CORINNE.

Parler de dignité quand le cœur est en jeu !

LE PRINCE.

Eh bien ! je le verrai... Mais sortez ?

CORINNE.

O mon Dieu !
Que vous êtes cruel !

LE PRINCE.

Et votre honneur, Corinne !

CORINNE.

Si son ancien amour sur le nouveau domine,
Accourez me le dire.

LE PRINCE.

Oui, je vous le promets...

CORINNE.

Mon cœur bat !... Je croyais être morte à jamais !
(*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE II.

LE PRINCE. — OSWALD.

LE PRINCE (*allant ouvrir lui-même la porte secrète*).
Entrez, milord !

OSWALD.

Vous, prince !

LE PRINCE.

Ah ! cela vous étonne !
Vous ne me cherchiez pas, mais... une autre personne.

OSWALD.

Mais, monsieur !...

LE PRINCE.

Nous vivons dans un pays, milord,
Où l'indulgence entière est acquise, d'abord,

A tout péché mignon qui se cache ou s'exprime,
Pourvu qu'un grand amour le motive et l'anime.
Mais transportez plus loin la scène : croyez-vous
Que par l'opinion vous puissiez être absous?

OSWALD.

Monsieur!

LE PRINCE.

Cette démarche est presque officielle...

OSWALD.

Comment...

LE PRINCE.

Corinne veut... Je viens vous parler d'elle;
Votre présence ici m'embarrasse beaucoup :
Lady Nelvil...

OSWALD.

Lady Nelvil ignore tout.
Mais parlons de... Corinne ; elle est, dit-on, souffrante?

LE PRINCE.

Je n'ai rien que de triste à dire : elle est mourante!

OSWALD.

O ciel!

LE PRINCE.

Oui, sa santé s'affaiblit tous les jours.
Elle ne voit personne. Interrompant le cours
De ses travaux, elle a, par rares intervalles,
Des éclairs de bon temps dans ses crises fatales.
Elle allait mieux! — Un soir, le journal nous apprend
Votre débarquement. — Le délire la prend,
Et, de toute une nuit, il ne l'a point quittée.

— Ah ! si j'avais connu votre idée arrêtée
De venir à Florence et de descendre ici !...
Vous la tuez.

OSWALD.

Je pars.

LE PRINCE.

Le mal est fait ; ainsi
Vous pouvez bien rester.

OSWALD.

M'aimerait-elle encore ?
Prince, le savez-vous ?... Dites-moi...

LE PRINCE.

Je l'ignore.

OSWALD.

Dans mes sombres douleurs me laissant éperdu,
A mes lettres pourquoi n'avoir pas répondu ?
Ah ! libre, je pourrais...

LE PRINCE.

Au fait, pourquoi me taire ? ..
N'accusez point ! Elle est allée en Angleterre...

OSWALD.

Corinne !...

LE PRINCE.

Elle a cherché l'homme trop regretté ;
Mais il était auprès d'une autre, et sa fierté
Dédaigna d'entamer une lutte inégale.
C'était sa sœur...

OSWALD.

C'est bien là son âme loyale !...

Elle était près de moi ! Si j'avais su ?... Malheur !...

LE PRINCE.

Vos lettres n'avaient plus d'élan ni de chaleur.
Ce n'était plus l'Oswald qui vivait dans son âme.
Elle n'y croyait plus, hélas ! la pauvre femme ;
Elle partit...

OSWALD.

Pendant qu'elle était là, si près,
Comme elle au fond du cœur je me désespérais !
Je me crus dédaigné : son étrange silence
Semblait me rendre libre et m'absoudre d'avance ;
Puis...

LE PRINCE.

On ne doute pas de Corinne.

OSWALD.

C'est vrai.

LE PRINCE.

Milord, que faudra-t-il lui dire ?

OSWALD.

Je ne sai !
Quelle douleur ! mon Dieu, j'ai méconnu cette âme
Que votre main forma d'une céleste flamme !
Et la fatalité veut qu'en ma lâcheté,
Subissant les devoirs d'un lien respecté,
Je ne puisse en secret, ni tout haut le maudire !
Ah ! prince... plaignez-moi !

LE PRINCE.

Que faudra-t-il lui dire ?

OSWALD.

Je ne sais pas !

LE PRINCE.

Je vais vous l'envoyer ici.

OSWALD.

Oui, oui... Pourtant...

LE PRINCE.

Milord, écoutez bien ceci :
Je ne suis pas Anglais, moi ; — pourtant, aimé d'elle,
Je me serais cent fois fait sauter la cervelle
Plutôt que de songer, même au prix d'un remord,
A la trahir jamais. Vous causerez sa mort.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

OSWALD *(seul)*.

Il dit vrai : j'aurais dû déserter cette terre
Et me tuer !... — Elle est venue en Angleterre !...
Elle m'aimait encore !... Ah ! Corinne aurait dû
Se montrer à mes yeux, je serais revenu ;
Car toujours elle est là pour moi la plus aimée !...
Je le dis à présent... La faute est consommée...
Quel fut son dévouement, sa générosité,
Sa résignation dans cette adversité !...
Et dans le moment même où je suis si coupable,
Sa tendresse, en secret, de tout son poids m'accable !
De quelle dureté j'ai payé, sans horreur,
Le sacrifice entier que faisait ce grand cœur !...
Hélas ! ma femme n'est qu'une froide statue,
Un cœur où rien de grand ne vibre et ne remue ;
Elle n'a pas compris, dès notre premier jour,

Jusqu'à quel point mon cœur est avide d'amour !...
Je n'ai pas retrouvé ma Corinne attentive,
Tressaillant d'un regard comme la sensitive !...
— Pourquoi, dans les hasards de la guerre, où la mort
Fauchait les matelots par centaines à bord,
N'ai-je pas succombé !... — Fatale destinée !
Sans espoir d'avenir, mon âme est condamnée
A vivre incessamment entre ces deux amours !
Plein de remords, perdu, pâle, hésitant toujours,
L'un ne me suffit pas, l'autre me désespère !
— Ah ! pourquoi m'avez-vous fait cette loi, mon père?
A votre lit de mort vous avez ordonné !...
— Si j'eus désobéi, vous m'auriez pardonné !
Corinne aurait été l'honneur de la famille,
Mon père, et vous pourriez la nommer votre fille !
— C'est Lucile ! Cachons mon trouble et mon remord.

SCENE IV.

LUCILE. — OSWALD.

LUCILE.

Je vous croyais au parc vous promenant, milord.

OSWALD.

Corinne, votre sœur, en ce palais habite :
Je lui devais, je crois, ma première visite.

LUCILE.

Hier, en l'embrassant, j'ai cru m'apercevoir
Qu'elle a très-froidement désiré de vous voir;
Et même elle évitait, c'était assez visible...

OSWALD.

Quoi donc ?

LUCILE.

De me parler de vous...

OSWALD.

Est-il possible?

LUCILE.

Je m'en suis étonnée... avec quelque raison?
Mais son esprit, je crois, manque de liaison...

OSWALD (*avec un peu d'impatience*).

Ce n'est rien ; c'est l'effort de son âme oppressée,
Ou l'incessant travail d'une ardente pensée.
Elle est très-justement célèbre en ce pays.

LUCILE.

Elle est ma sœur. Pour moi ce seul titre a du prix.
Je ne fais aucun cas du talent qu'on acclame,
Lorsque de ses devoirs il détourne une femme.

OSWALD.

Vous niez le génie?

LUCILE.

On trouve bien assez
D'actrices, de chanteurs, tous gens fort empressés,
D'artistes, en un mot, pour amuser le monde.
La seule ambition d'une femme se fonde
A se consacrer tout entière à son époux,
A ses enfants.

OSWALD.

Eh quoi ! méconnaîtriez-vous
Le talent, don du ciel, qui, charme salutaire,

Fait le cœur plus aimant, grandit le caractère,
Et donne à la vertu sa plus douce action?

LUCILE.

Le vertu n'est, milord, que l'observation
De la règle établie.

OSWALD.

Eh! préjugé perfide!
Certainement le monde eût été trop aride,
Si, par nature, enclin à la mobilité,
Il eût pris du couvent l'âpre rigidité.
Une chose réglée est plus que monotone!

LUCILE.

Milord, croyez-le, bien que cela vous étonne,
La vie est arrangée et réglée ici-bas
Pour les petits esprits, ennemis des combats.

OSWALD.

Voulez-vous en venir à condamner Corinne?

LUCILE.

Elle est ma sœur.

OSWALD.

Du bruit dans la pièce voisine!
Cessons cet entretien.

LUCILE.

Oh! je l'aime beaucoup,
Mais je n'approuve pas ses rêves, voilà tout.

OSWALD.

Elle vient.

LUCILE (*à part*).

O mon Dieu! faut-il que je l'oublie!

Il aima, me dit-on, quelqu'un en Italie.
Est-ce que ce serait... Son calme est si trompeur!
Et c'est moi qui voulus venir ici!... J'ai peur...

SCÈNE V.

CORINNE. — LUCILE. — OSWALD.

CORINNE.

Bonjour, petite sœur!

LUCILE.

Chère, je te présente
Mon mari.

CORINNE.

Lord Nelvil! Eh bien! je t'en exempte.
Nous nous sommes déjà trouvés en ce pays,
Et depuis fort longtemps nous sommes... vieux amis.

LUCILE (*à part*).

Oh! mes pressentiments...

OSWALD.

Je suis heureux, madame,
De retrouver en vous une sœur de... ma femme.

CORINNE.

C'est moi qui suis heureuse au contraire, milord.
Pour l'honneur de mon nom je m'en réjouis fort.
Je vous connais assez pour être bien tranquille
Sur le parfait bonheur de ma chère Lucile.
— N'est-ce pas, ma sœur?

LUCILE.

Oui.

CORINNE.

Comme tu dis cela!
A quoi songes-tu donc?

LUCILE.

A rien.

CORINNE.

Vrai?

(Elle s'assied et lui montre un pliant près d'elle.)

Mets-toi là.
Lord Nelvil, mon enfant, est un homme d'élite.
L'avenir lui fera la place qu'il mérite :
En Angleterre un homme est payé ce qu'il vaut.
Crois-moi, dans les honneurs il montera bientôt,
Et de porter son nom tu dois te trouver fière !

LUCILE.

Je connais mes devoirs. Ma vie est, tout entière,
Dévouée à ma tâche, et d'ailleurs notre enfant,

(Mouvement de Corinne.)

D'un amour consacré trait d'union charmant,
Est là, nous rappelant par ses tendres caresses
La sainteté du nœud qui scella nos promesses.
— Oh ! mais parlons de toi, si cela t'est égal;
Dis-nous plutôt comment tu supportes ton mal?

CORINNE.

Ce que je sens, enfant, n'est rien près des souffrances
Qui plongèrent mon âme en d'éternelles transes.
Le destin fut pour moi cruel et bien amer!
Tout ce qui m'était doux, tout ce qui m'était cher,
Un jour me fut ôté... Je doutai de mon âme,
J'osai blasphémer Dieu! Que c'est faible une femme!...

Mais depuis si longtemps j'ai pu me soutenir,
Que j'espère bientôt perdre tout souvenir!...
— Donc, puisque nous parlons souffrance et maladie...
Pour sa santé milord se fixe en Italie,
M'as-tu dit?

LUCILE.

Hélas!

OSWALD.

Oui, madame, les combats,
Le bivouac sur le sol, le quart sur mon trois-mâts,
Quelques chagrins aussi domptèrent mon courage;
Le climat d'Angleterre eût achevé l'ouvrage.

LUCILE.

Lord Nelvil n'aime pas Londres.

CORINNE.

Je le crois bien!
Des brouillards! — C'est, monsieur, d'un mauvais citoyen!
Mais vous êtes absous, vu que c'est très-maussade.
Or, puisque vous voici tout comme moi malade,
Nous organiserons la maison, bien ou mal,
Pour y réaliser un charmant hôpital.

LUCILE.

Tu ris, ma sœur?

CORINNE.

Cela te déplaît-il, Lucile?
Eh bien! nous pleurerons, si tu le crois utile.
Qu'en pensez-vous, milord, rions-nous?

OSWALD.

De grand cœur.

Un bon franc rire, c'est un reflet du bonheur.
Depuis longtemps, hélas! je n'ai guère vu rire!...
J'aime cela pourtant!

CORINNE.

Lucile, il faut inscrire
Ces mots sur ton carnet.

LUCILE.

Que voulez-vous, milord?
Mon esprit ne peut pas faire ce grand effort;
C'est difficilement que, rebelle, il se plie
A ces grâces qu'on trouve en France, en Italie.
Hélas! je suis Anglaise, et de la tête aux pieds;
Rien qu'Anglaise.

CORINNE.

Au soleil je veux que vous fondiez,
Ma belle, et vous serez bientôt Italienne.

LUCILE.

Je ne crois pas.

CORINNE.

Je suis un peu magicienne.
— Je sais que nous avons auprès des étrangers
La réputation d'esprits vains et légers;
Que, comme on nous refuse à nous, contrée active,
D'être une nation compacte et positive,
Nous avons le grand tort de perdre, individus,
La dignité, l'orgueil qui nous sont défendus,
Comme peuple; — mais, chère, apprends à les connaître,
Ces bons Italiens, et tu verras peut-être
Qu'ils ont au front, marqué de sublimes ardeurs,
Le vestige sacré des antiques grandeurs.

LUCILE.

J'ai toujours fort aimé l'histoire d'Italie ;
Sans être Italienne, on peut être accomplie.

CORINNE.

Ton ménage, crois-moi, n'en irait pas plus mal,
Si tu l'affranchissais du triste et du banal.

LUCILE.

Mais, chez nous, tout se borne aux devoirs domestiques,
Nos villes ne sont point à l'art très-sympathiques,
Et tout ce qui voudrait fixer l'attention,
Non-seulement n'aurait nulle approbation,
Mais même exciterait le sarcasme ou l'envie.
Nous devons accepter la régulière vie,
Quoique un peu monotone et triste par instants.
D'ailleurs, elle nous fait fort bien passer le temps
Sans qu'on s'en aperçoive. Or, pour moi, je préfère
Supporter quelque ennui, végéter dans ma sphère,
Que de trouver partout des visages surpris
Me demandant raison d'un acte mal compris.

OSWALD (*se levant*).

Pas si vite, Lucile, et, ne vous en déplaise,
Vous vous exagérez les devoirs d'une Anglaise.

CORINNE.

Et puis ce sont vraiment des sentiments bourgeois.
Milady, lord Nelvil entre au palais des rois.

OSWALD.

De la simplicité je ne fais pas un crime,
Mais notre âme a besoin qu'un noble but l'anime ;
Or chercher le bonheur, cet idéal rêvé,

N'est-ce point, dites-moi, presque l'avoir trouvé?

CORINNE.

Je me rappelle encor les plaisirs d'Angleterre!
Tout au compas! C'était à me porter en terre,
Ivre, comme John Bull, de bière et de tabac!
— Et c'est vivre cela? Dis donc que l'almanach
Se chargeait de compter mes mortelles journées
Aux soins matériels incessamment bornées.

LUCILE.

Méchante sœur!

CORINNE *(défaillante)*.

Je ris, mais je souffre, ô mon Dieu!...

LUCILE.

Ma sœur!

CORINNE.

Pardonne-moi, tout cela n'est qu'un jeu.

LUCILE.

De grand cœur!

OSWALD.

Oh! ses mains, voyez!... froides!...

LUCILE.

Corinne!

CORINNE.

J'ai froid... je me sens comme un poids sur la poitrine...
Donne-moi ce flacon.

LUCILE.

Oswald, retirez-vous!

OSWALD.

Elle s'évanouit

LUCILE.

Le docteur!

OSWALD (*sonnant*).

Venez tous!

(*Il donne des ordres aux domestiques qui sont accourus et sortent ensuite.*)

LUCILE.

Oswald! retirez-vous. Je le veux...

OSWALD (*à part*).

On me nie
Le droit de l'assister pendant cette agonie!...
Ses mains, sous mes baisers je les réchaufferais...

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

CORINNE. — LUCILE.

LUCILE.

C'est elle qu'il aimait... Oui, je le jurerais!
Son embarras... Son trouble... A tort je m'imagine...

CORINNE (*revenant à elle*).

Ah! te voilà, ma sœur...

LUCILE (*distraite*).

Te sens-tu mieux, Corinne?

CORINNE.

Oui, bien mieux; je renais... Ah! quel cruel moment!...
Qu'avais-je donc?... Sans doute un éblouissement...
(*A part.*)
Il n'est plus là!
(*Haut.*) Qu'as-tu? Ta main est moite et tremble.

LUCILE.

Ta santé m'inquiète, et mon Oswald me semble
Victime, comme toi, d'un mal mystérieux.

CORINNE.

Ma pauvre amie, Oswald, et c'est très-sérieux,
A de tous les Anglais l'étrange maladie,
Mal profond, dont la plaie incessamment grandie
Semble le noir cancer qui nous ronge le sein.

LUCILE.

Tu me fais peur!

CORINNE.

Il a le spleen.

UN VALET (*entrant*).

Le médecin !

CORINNE.

Remerciez. Ma crise est tout à fait passée...
Non! j'y vais, car vraiment j'agis en insensée;
Renvoyer Esculape ainsi! Je suis à toi.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

LUCILE (*seule*).

Est-elle naturelle et sincère avec moi?
Et pourtant, je ne puis croire... Si c'était elle!...
Son âme est un abîme... O mon Dieu! qu'elle est belle...
Et comme je parais petite à son côté!...
Ce miroir-là me dit que j'ai quelque beauté,
Oswald me le disait aussi, quand, chez ma mère,

Je lui versais le thé, les liqueurs qu'il préfère...
Ah! s'ils se sont aimés... La voici!

SCÈNE VIII.

LUCILE. — CORINNE.

CORINNE.

Je disais
Qu'Oswald souffre du mal dont meurent les Anglais.

LUCILE.

C'est une folle idée.

CORINNE.

Oui, ma chère, il s'ennuie!
Le spleen, c'est un abus de brouillard et de pluie.
(*Elle lui passe la main dans les cheveux.*)
On chercherait en vain front plus pur, plus charmant,
Mais on est ton époux et jamais... ton amant.
Or, avec tes devoirs indiqués tout à l'heure,
Je crains bien que chez toi la paix intérieure
N'ait point assez de force ou d'attraits suffisants,
Pour faire à ton mari des jours bien séduisants.
L'âme d'Oswald a soif d'art et de poésie.

LUCILE.

Tu le connais donc bien!

CORINNE.

Au déclin de la vie,
Toute chose reprend son véritable jour.
La vieillesse a sonné pour moi; plus de détour!
En moi, vois une mère attachée à t'instruire.
Ne te fâche donc pas de ce que je vais dire.

— Vois-tu, malgré tes soins et ton cœur généreux,
Oswald, j'en suis certaine, Oswald n'est pas heureux.

LUCILE.

O ciel!

CORINNE.

Je le devine. Une froide contrainte
Doit régner entre vous, car son âme est empreinte
D'un sentiment rêveur, d'une austère fierté,
Qui veulent un contraste empreint d'habileté :
Il est très-réservé; sois, toi, très-confiante;
Est-il triste, tu dois te montrer souriante.
On peut, sans offenser Dieu ni l'honnêteté,
Animer sa maison par un peu de gaîté,
Et l'homme aime parfois, prodigue en sa tendresse,
Dans sa chaste moitié trouver une maîtresse.

LUCILE.

Pour accomplir cela, que de force il faudrait!

CORINNE.

Ah! cher ange, combien séduisante serait
La femme qui, sévère, en tous points accomplie,
Aurait tout le piquant de la coquetterie,
Ce grand désir de plaire, enfin tout l'abandon
Qu'inspire si souvent le besoin de pardon.

LUCILE.

Je n'oserai jamais aborder ce programme.

CORINNE.

Bah! cela te viendra. D'ailleurs, n'es-tu pas femme?
Il faut aux gens d'esprit tes salons grands ouverts,
Donner souvent des bals, arranger des concerts,
Même, à l'occasion, jouer la comédie,

Rechercher ce qui rend l'existence fleurie.
Jamais au sérieux le caprice n'a nui;
Le temps passe, s'envole, et l'on chasse l'ennui!
Sur beaucoup de plaisirs le vrai bonheur se fonde.

LUCILE.

Mais, pour moi, soulever tout cela c'est un monde!

CORINNE.

Il suffit de vouloir. C'est aujourd'hui le jour
De ma fête. Je vais te présenter ma cour.
Mes amis vont venir et je veux que tu voies
Qu'Oswald aime du monde et le bruit et les joies.

(Elle sonne.)

LUCILE.

Qu'as-tu?

CORINNE (*écrivant*).

Louis Quatorze ordonne. Tu vas voir.

(Remettant au valet qui entre le billet qu'elle vient d'écrire.)

De suite au prince, allez! — Je reprends le pouvoir :
Nous aurons tout à l'heure et concert et spectacle.

LUCILE.

Tu m'éblouis, ma sœur!

CORINNE.

Vraiment! le beau miracle!

LUCILE.

Oui, tu m'ouvres les yeux! Oswald est prévenu
Contre moi!

CORINNE.

Pauvre enfant, ton jour n'est pas venu,
Voilà tout. — Garde-toi de te montrer trop vaine
De tes perfections, dignes d'une Romaine.

Fais des concessions. La vertu, la candeur
N'autorisent jamais l'orgueil ni la froideur.
Cet orgueil, moins fondé, blesserait moins, peut-être,
Que les grandes vertus qu'on veut faire paraître.
Le sentiment, depuis le Paradis perdu,
Ne se plaît à donner que ce qui n'est pas dû.

LUCILE.

Es-tu bonne! mon cœur à t'écouter s'enivre.

CORINNE (*sombre*).

Je ne le serais pas, va, si je devais vivre !

LUCILE.

Oh !...

CORINNE.

Qu'as-tu donc? Pourquoi ce regard, cet effroi !...
Je te fais peur... Tes yeux se détournent de moi...
Tu me hais...

LUCILE.

Un soupçon m'oppresse et me domine...
Vous vous êtes aimés, Oswald et toi, Corinne!
Dis-moi la vérité!

CORINNE.

Que me demandes-tu?

LUCILE.

Réponds!

CORINNE.

Mon cœur se brise, et mon front abattu. .

LUCILE.

Réponds!

CORINNE (*se cachant le visage*).

Oui...

LUCILE.

C'était vrai! (*Elle veut se lever.*)

CORINNE.

Chère Lucile, reste!
Pardonne-moi, j'ai tant souffert! Tout m'est funeste...
Je meurs... si tu savais...

LUCILE.

Malheureuse!

CORINNE.

O ma sœur!
Vivre avec un amour sans espoir dans le cœur,
C'est un enfer!.. Pardonne, épargne-moi ta haine...
Vois, j'ai si peu de temps à vivre! une heure à peine,
Je le sens...

LUCILE.

Toi! mourir!

CORINNE.

Ne me reproche pas
Ce triste sentiment. Il agonise, hélas!
Ce n'est qu'un souvenir....

LUCILE.

Oh! j'oublie et pardonne,
Pauvre sœur! Mais du calme, il ne faut voir personne!
L'émotion, le bruit... Ce monde te tuera!

CORINNE.

Tu te trompes, enfant; mais c'est vivre, cela!

LUCILE.

Pour ces enivrements ton âme est assez forte,
Mais je ne puis penser que ton corps les supporte.

CORINNE.

Si je n'ai plus qu'un jour, je veux le faire beau!
Depuis plus de cinq ans je suis dans le tombeau,
Je veux renaître!

LUCILE.

O ciel! ton regard m'épouvante!
Éloigne cette coupe à l'ivresse énervante...

CORINNE.

Comme on trône au salon je veux te l'enseigner.
Ma pauvre puritaine, il faut t'y résigner,
Si tu veux qu'Oswald vive et si tu veux qu'il t'aime.
Va t'habiller, mon ange, avec un soin extrême.
Fais-toi bien belle!

LUCILE.

Hélas! pauvre amie, à quel prix!

CORINNE.

Je veux faire d'Oswald la perle des maris.
Va. (*Elles s'embrassent. Lucile s'éloigne, puis elle revient l'embrasser encore et sort.*)

SCÈNE IX.

CORINNE (*seule*).

Contiens-toi, mon cœur... — Si je n'ai pas l'ivresse
De mourir dans ses bras, sa femme ou sa maîtresse,
Je veux lui rappeler mes triomphes passés,
Ce jour où tout un peuple allait à flots pressés,
Pour me voir couronner, trop vulnérable idole,
Du laurier de Pétrarque au seuil du Capitole.
Ah! c'est une faiblesse et mon front en rougit.

Mais il est revenu, l'horizon s'élargit,
Et ma verve à grands bonds bouillonne et me dévore !
Oui, je veux que l'ingrat sente, une fois encore,
— Dût cet éclair d'orgueil être mon dernier jour ! —
Ce que la poésie en mon cœur met d'amour !
— Allons me préparer aussi pour cette fête.
On dresse le bûcher et la victime est prête.

(*Elle va pour sonner, Oswald paraît.*)

Lui !!!

SCÈNE X.

CORINNE. — OSWALD.

OSWALD (*de la porte*).

Corinne !

CORINNE.

Oh ! sortez ! sortez !

OSWALD.

De grâce, un mot...

CORINNE.

Je ne puis vous entendre.

OSWALD.

Et pourtant il le faut !

CORINNE.

Milord, vous ici, seul avec moi, c'est un crime !
Sortez, si vous tenez encore à mon estime.

OSWALD.

Corinne, écoutez-moi, je vous prie, à genoux...

CORINNE.

Qu'avez-vous à me dire et que me voulez-vous?
Grands Dieux!

OSWALD.

Si vous saviez ce que mon cœur recèle
De désenchantements! je doute, je chancelle...
Je sens gronder la voix d'un sombre désespoir...
Oh! ne me parlez pas, vous ne devez avoir
Que reproches amers pour ma lâche folie...

CORINNE.

Des reproches!

OSWALD.

Tenez, voyez, je m'humilie,
N'espérant rien de Dieu, qui me frappe à jamais,
Moi qui fis tant de mal à tout ce que j'aimais!

CORINNE.

Oui, je souffre, je suis parfois comme insensée...
Mon supplice cruel, hélas! c'est ma pensée!

OSWALD.

Oui, je vous crois, Corinne, et je suis repentant...

CORINNE.

C'est vous qu'il faudrait plaindre! Ah! je vous aimais tant
Vous étiez mon orgueil, la source où mon génie
Puisait ses purs accents de verve et d'harmonie.
Ah! j'étais bien à vous, allez, et sans retour,
Car mon enthousiasme égalait mon amour.
Près du triomphateur est celui qui l'insulte!
Vous, vous avez flétri l'idole de mon culte,
Vous avez renversé vous-même votre autel!
Vous, autrefois si bon, que vous fûtes cruel,

Égoïste ! — Du moins il fallait me le dire...
C'est en vain qu'on le brave, on a peur du martyre.

OSWALD.

Oui, vous avez raison, oui, mon cœur a failli,
Mais jamais, dans son crime, il ne connut l'oubli.
J'accomplissais le vœu d'une volonté chère,
Car mon père en mourant...

CORINNE.

Que me fait votre père !
Raisons que la faiblesse invoque en ses terreurs !
Mais vous êtes heureux, tant mieux !... Et moi... je meurs.

OSWALD.

Corinne !...

CORINNE.

Taisez-vous... Que le monde est infâme !...
Nul ne blâme celui qui torture une femme.
Ces idoles d'un jour, sans force et sans appui,
On les brise à plaisir, par calcul, par ennui !
Cela fait peu de bruit, une muette offense !
Et personne jamais ne prend notre défense !
On en rit... Et les lois punissent avec art
Celui qui donne un coup de hache ou de poignard ;
Mais le déchirement d'un cœur qui pleure et crie
N'est que le triste objet d'une plaisanterie !
Un bon coup de poignard, voilà ce qu'il fallait
A la pauvre Corinne !

(*Elle se rassied.*)

OSWALD.

Ah ! mon cœur s'aveuglait !...
Mais pourquoi, sans le dire, être venue à Londre ?

A mes lettres surtout pourquoi ne pas répondre ?

CORINNE.

Je vis votre bonheur auprès d'une autre. — Hélas !
Des beaux jours d'Italie il ne se souvient pas,
Me disais-je !... Il lui faut, à présent, dans les femmes,
Non l'esprit dominant sur les vulgaires âmes,
Non le cœur éprouvé; — mais ces mots séduisants
A peine déchiffrés sur un front de seize ans...
Cette fleur de beauté si fraîche et si candide,
Ce cœur naïf qui n'a pas l'ombre d'une ride...

OSWALD.

Il fallait vous montrer, j'étais à vos genoux !

CORINNE.

La lutte me fit peur — et je doutais de vous.
— L'esprit me semblait ruse et l'amour violence
Près des parfums qu'offrait cette calme innocence.
D'ailleurs, ma jalousie égalait ma fierté.
Ce fut avec une âcre et froide volupté
Que je vous renvoyai cet anneau, qui fut nôtre
Et qui brille à présent, sans doute, au doigt... de l'autre !

OSWALD (*montrant l'anneau*).

Voyez !

CORINNE (*émue*).

Ah ! taisez-vous !

OSWALD.

Lorsqu'on me le remit,
Je fus d'abord brisé de honte et de dépit !
Puis, après un accès furieux de démence,
Je tombai sous le poids d'une douleur immense...
De votre dévouement, méconnaissant l'excès,

Car, pur, il éclatait quand je vous trahissais ;
Dénaturant ce trait de votre grandeur d'âme,
J'osai, doutant de vous, trop généreuse femme...

CORINNE.

Achevez donc...

OSWALD.

J'osai vous accuser.

CORINNE.

Milord,
Vous ne m'avez jamais connue !

OSWALD.

Oui, j'avais tort !...
Corinne, je vous aime !...

CORINNE.

Erreur encor !

OSWALD.

Je t'aime !
C'est en vain que je veux me combattre moi-même,
Mon cœur, lassé d'offrir un hommage menteur,
Sans toi ne peut trouver ni donner le bonheur !
Toi seule vis en moi !

CORINNE.

Ciel ! éloignez le doute,
Cette fois j'en mourrais...

OSWALD.

O ma Corinne ! écoute :
Ce n'est pas le hasard qui m'a conduit ici,
C'est Dieu, pour expier mon crime, et me voici.

CORINNE.

Ce n'est pas vous, Oswald, c'est moi que Dieu condamne.

OSWALD.

Toi ! mais un long bonheur de ce moment émane !
L'espoir me soutenait. — Elle pardonnera,
Me disais-je, — son cœur, elle me le rendra !
Corinne, ne sois pas sourde à cette prière !
Pardonne, toi si grande, — et reviens, toi si fière !
Corinne...

CORINNE.

Pardonner... Eh quoi ? D'avoir été
Un homme ? un être faible et plein de dureté ?
C'est à la conscience, à Dieu, juges sévères,
Qu'il appartient de voir si les cœurs sont sincères.
Nous nous sommes aimés, ces beaux jours ne sont plus.
Mes sentiments secrets, vous les avez connus,
Vous lisiez dans mes yeux ma moindre fantaisie,
Et lorsque j'écrivais, ivre de poésie,
Vous étiez le foyer de l'inspiration,
L'arcane trois fois saint... A cette passion
Tout remontait : pensée, étude, intelligence,
Purs élans, subissaient votre heureuse influence.
Ah ! dans mes visions, dans mes rêves, Seigneur,
Disais-je, Dieu puissant, source de tout bonheur,
O vous, dont l'indulgence est si souvent promise
Aux souffrances du cœur qui soupire et se brise,
Envoyez-moi la mort s'il cesse de m'aimer !...

OSWALD.

Ah ! tu m'aimes encor ! Je veux te ranimer
Sous mes baisers ! Réponds... Dis... Réponds !...

CORINNE.

Oui, je t'aime.

Et je meurs ! Le Seigneur me frappe d'anathème.

OSWALD.

Que m'importent le monde et ses barbares nœuds !
J'ai retrouvé Corinne, et je me trouve heureux !
— Tu fuiras avec moi... Nous irons, loin du monde,
Chercher une retraite et secrète et profonde,
Où nous retrouverons, sous un ciel généreux,
Ta santé d'autrefois, le bonheur pour nous deux.
Corinne ! ma Corinne !

CORINNE.

O l'ineffable extase !
Bonté du ciel, je sens tout mon cœur qui s'embrase !...
Je vois, je vois les cieux pour nous deux s'entr'ouvrir...
C'est à présent, mon Dieu, que je voudrais mourir !

OSWALD.

Il faut vivre, Corinne !

(*Le prince paraît.*)

CORINNE.

Ah ! le voile se lève...
O terreur ! Je ne puis plus être à vous... qu'en rêve !..

SCÈNE XI.

OSWALD. — LE PRINCE. — CORINNE.

LE PRINCE.

Corinne, vos amis...

OSWALD.

C'est la réalité !

LE PRINCE.

Votre cour, notre monde enfin est invité.

C'est un empressement énorme, à n'y pas croire,
Comme aux jours les plus beaux de votre jeune gloire !
Corinne, entendez-vous ?

CORINNE.

Ces chers amis, tant mieux !
Qu'ils entrent, de les voir j'ai le cœur tout joyeux !
Mes chagrins sont finis et le vent les emporte ;
Non, jamais je ne fus plus heureuse et plus forte.

OSWALD (*à part*).

Elle me fait frémir...

(*Les invités paraissent. Corinne les reçoit avec empressement. Lucile entre la dernière.*)

SCÈNE XII.

OSWALD. — LE PRINCE. — CORINNE. — LUCILE. — INVITÉS.

CORINNE (*apercevant Lucile qui entre*).

Ah ! j'avais oublié
Ma sœur !...

LUCILE (*montrant sa toilette à Corinne*).

Eh bien ?...

OSWALD (*à part*).

Pourquoi me suis-je marié !...

CORINNE.

Donne-moi donc ton bras... Elle est éblouissante !...

LUCILE.

Que de monde, ma sœur !

CORINNE.

Viens, que je te présente.

LUCILE.

Non !

CORINNE.

Ce sont des amis.

(*Elle la présente à tous.*)

OSWALD (*à part*).

J'ai peur de cet accord.

LE PRINCE (*bas à Oswald*).

Ne vous y trompez pas, c'est la fièvre, milord,
Qui la soutient.

OSWALD.

Comment ?...

LE PRINCE.

Si Corinne vous aime
Encore, elle s'abuse et se trompe elle-même.
C'est la lampe qui jette une grande clarté
Quand elle va mourir, voyez-la...

OSWALD.

Sa gaîté,
Son enjouement, elle a tout son ancien prestige,
Son esprit.

LE PRINCE.

Tout cela n'est que fièvre, vous dis-je.
— Mais je ne vous ai pas félicité, milord...
Lady Nelvil est bien de ces races du Nord
Dont les chants d'Ossian nous disent l'origine :
Fraîche comme un matin !... Ah ! la pauvre Corinne
N'a plus rien de l'éclat dont brillent ces vingt ans !

LUCILE (*à part*).

Qu'a donc Oswald ?... Ses yeux se voilent par instants !...

CORINNE.

Cher prince, au piano dites-nous quelque chose.

LE PRINCE.

Moi, grands dieux ! Vous voulez qu'aux rieurs je m'expose !
Je suis triste aujourd'hui comme un jour d'oraison.

CORINNE.

Alors de vous j'exige une verte chanson.
Allons, cher Castelforte, il faut qu'on s'exécute.

LE PRINCE.

Je veux bien, mais au bout du fossé la culbute.

(Le prince chante un air bouffe.)

CORINNE.

Toi, ma sœur, n'as-tu rien à chanter à ton tour ?
(Bas.)
Des vers ? Quelque romance où l'on parle d'amour.

LUCILE *(bas)*.

Ah ! pour Oswald ? Il est douteux qu'il s'en soucie.

CORINNE.

Plus une femme brille et plus on l'apprécie.

(Lucile chante une romance.)

UN INVITÉ A CORINNE.

Madame, voulez-vous nous dire quelques vers ?

CORINNE.

Mon inspiration n'a plus que des éclairs...
Milord, rappelez-vous mon ode au cap Misène...
Qu'on me donne ma lyre !

LE PRINCE *(à part)*.

Elle respire à peine...
D'improviser, Corinne, il faut vous abstenir.

CORINNE.

Ce n'est pas un travail, ami, c'est un plaisir !

STANCES

I

Vous connaissez la terre où les myrtes fleurissent,
Et qu'un ardent soleil réchauffe avec amour.
Où l'on entend, le soir, sous les cieux qui pâlissent,
L'oiseau mystérieux, dont les chants retentissent
Jusqu'aux premiers rayons du jour.

II

Italie ! Italie ! ô terre si féconde,
Empire du soleil, du génie et des fleurs,
Berceau sacré de l'art, reine antique du monde,
Je te salue, ô toi, dont la chute profonde
A dépassé tous les malheurs !

III

Rome sur l'univers imprima son génie,
Et régna par le glaive et par la liberté ;
Mais, quand le Hun vainqueur détrôna l'Italie,
Le monde tout à coup, — catastrophe impunie, —
Fut plongé dans l'obscurité...

IV

Mais le jour s'est levé d'une gloire immortelle,
Moisson que fit germer tant de sang répandu,
Car elle resplendit et plus noble et plus belle !
L'imagination lui rend, Sion nouvelle,
L'univers qu'elle avait perdu.

V

Les plus beaux dons du ciel, l'art et la poésie,
Lui firent un royaume envié par les rois.
En vain ses souverains poursuivent l'hérésie,
Elle s'endort, cherchant, riche de fantaisie,
Du beau les immuables lois.

VI

La poésie et l'art ! Voyez quelle phalange :
Arioste, Tasso, Dante, Machiavel,
Les Carrache, Titien, Giotto, Michel-Ange,
Léonard, Raphaël !... Chacun naît et se range,
Poussé par le souffle éternel.

VII

Philosophes, savants, innombrable légende,
Enfants de ce soleil dont le foyer si pur
Enflamme le génie et toujours le commande,
Près des autres pays que vous la faites grande,
Cette Italie au ciel d'azur !

VIII

Mais le vent a tourné : duchés et républiques
Disparaissent encor dans les noirs tourbillons...
Et l'on voit déchirer sur les places publiques
L'acte fondamental de nos droits politiques
Par la force des bataillons.

IX

O terre d'Italie ! on t'a mise au martyre
Toute baignée encore et de sang et de pleurs,

Et pourtant, sous ce joug qui t'opprime et déchire,
Tu ne cessas jamais un seul jour de produire
Pour l'homme des fruits et des fleurs.

X

Moi, je suis ici-bas de tout ordre exceptée :
Je vois partout la vie et du bonheur pour tous !
Seule dans mon chemin et presque rejetée,
Je n'ai, pour me guider, ni mère inquiétée,
Ni le bras aimé d'un époux !

XI

Mon Dieu, pourquoi m'avoir infligé ce supplice ?
Quel crime ai-je commis ? Quelle fut mon erreur ?
Ah ! ne puis-je donc pas demander qu'il finisse,
Et qu'une main amie éloigne ce calice,
Comme fit Jésus, mon Sauveur !

XII

La douleur dans ce monde est, seule, sans limite...
J'ai soif de retrouver enfin l'éternité !
Il est temps que mon âme auprès de vous s'abrite,
Mon Dieu, lorsque mon cœur qui battait vite, vite,
Faute d'amour s'est arrêté...

(*Elle laisse tomber sa lyre, qui se brise.*)

TOUS.

Admirable !

CORINNE (*montrant sa lyre*).

Voyez ! n'est-ce pas un présage ?...

LE PRINCE (*avec un sourire forcé*).

Une lyre brisée ? Enfant ! est-ce à votre âge

Que l'on songe à mourir...

LUCILE (*bas à Oswald*).

Quoi ! vous avez pleuré,
Milord !

OSWALD.

Qui ne serait vivement pénétré
De ce funèbre adieu qu'elle adresse à la vie?...
Cette femme, que Dieu fit toute poésie,
Et dont la gloire vaut le plus riche trésor...
Vous n'êtes point émue !

LUCILE.

Ah ! vous l'aimez encor !

CORINNE (*courant à elle*).

Lucile, que dis-tu?

LUCILE.

Laissez-moi donc, madame !

CORINNE.

Ma sœur !

LUCILE.

Je suis lady Nelvil. (*Bas.*) Oh ! c'est infâme !

CORINNE.

Malheureuse... Pourtant, si tu savais, mon Dieu...
Ce que j'éprouve là... Je brûle, c'est du feu...
Je me sens défaillir... je meurs...

LE PRINCE.

Sa main se glace.

(*Aux invités.*)

Mes chers amis, pardon ; éloignez-vous, de grâce...

(*Tout le monde s'éloigne lentement.*)

OSWALD.

Corinne, revenez! Corinne, me voici!...

LUCILE.

Votre place, milord, ne peut plus être ici!

OSWALD.

Quoi! vous voulez qu'ainsi je parte et l'abandonne?...

LUCILE.

Au nom de notre enfant, milord, je vous l'ordonne!

OSWALD.

Prince...

LE PRINCE.

Vous la fuyez, comme on fuit le malheur.
Elle est votre victime!
(*A Lucile.*) Et vous, c'est votre sœur.

LUCILE.

Venez, monsieur!

OSWALD (*au prince*).

Veillez!

(*Il sort, entraîné par Lucile.*)

SCÈNE XIII.

LE PRINCE. — CORINNE.

LE PRINCE.

Ah! pauvre créature,
Sans moi tu resterais seule dans la nature!...
Dieu n'a donc pas voulu te donner le soutien
Qu'il accorde parfois à celui qui n'est rien!
Tu n'es point une femme heureuse mais vulgaire;

Ne sois donc qu'un génie : à chacun son calvaire!...
Elle revient. Pauvre âme, il faut te souvenir
Maintenant!... Ah! pour toi, mieux eût valu mourir!...

CORINNE (*ouvrant les yeux*).

Que s'est-il donc passé?... Quelle crise mortelle?...
C'est vous, cher prince, vous, l'ami toujours fidèle!...
Quel poids sur ma poitrine!... Les voilà terminés
Mes pauvres jours, hélas! par l'amour condamnés!
J'étouffe... Il faut de l'air!... Un froid noir me pénètre;
De l'air!... Conduisez-moi, prince, à cette fenêtre...
Il faut que je respire.

LE PRINCE (*ouvre la fenêtre et se précipite au-devant d'elle*).

O ciel! n'approchez pas!...

CORINNE (*s'approche malgré lui de la fenêtre*).

Ah! ces chevaux... ma sœur!... Ils partent, les ingrats!

LE PRINCE.

Corinne, par pitié, soyez calme et plus forte!

CORINNE.

Calme! je le serai lorsque je serai morte!
— Ce dernier coup m'achève, et ce sera bientôt...
Cher prince, cœur loyal, dévouement toujours chaud...
Sans vous je serais seule à mon heure suprême...

(*Lucile et Oswald entrent précipitamment.*)

SCÈNE XIV.

LUCILE. — OSWALD. — CORINNE. — LE PRINCE.

LUCILE.

Non, non, nous sommes là... Pardonne-moi, je t'aime,
Chère sœur!

CORINNE.

Et lui?... lui!...

OSWALD.

Corinne!...

CORINNE.

Assez souffrir!
Sous son regard, mon Dieu, je pourrai donc mourir!

LUCILE.

Tu lui pardonnes, sœur?...

CORINNE.

Oh! oui, je lui pardonne.
Pour ce peu de bonheur que sa présence donne.
— Vivez heureux ensemble et ne m'oubliez pas.
Je n'avais pas encor fini ma tâche, hélas!
Et l'inspiration bouillonne dans ma tête...
Je vois... je vois... Trop tard!... Déjà ma tombe est prête...
— Ah! de mes facultés celle que, sans guérir,
J'exerçai tout entière, est celle de souffrir!
Oswald, rappelez-vous!... Un jour, avec Corinne,
Vous longiez la mer, pour aller à Messine...
Tout à coup un nuage obscurcit le soleil...
Ce nuage était noir, étrange, et tout pareil
Au drap des morts... Au ciel, rien n'annonçait l'orage...

Corinne vous le fit remarquer... ce nuage...
Le voilà...

(Elle montre le ciel et tombe dans son fauteuil.)

LE PRINCE.

Morte!...

OSWALD et LUCILE *(s'agenouillent)*.

O Dieu!...

LE PRINCE.

Monte vers l'Éternel,
Corinne : le génie a sa couronne au ciel!

FIN DE CORINNE.

L'ÉPREUVE

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE, EN PROSE

L'ÉPREUVE

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE, EN PROSE

PERSONNAGES :

HERMANN, orfévre. . . . . 50 ans.
LE CHEVALIER. . . . . 30 ans.
L'APPRENTI. . . . . 22 ans.
MARGUERITE. . . . . 19 ans.
JEANNE, servante. . . . . 60 ans.
LA BOHÉMIENNE. . . . . 25 ans.
Un Messager.

UNE VILLE ALLEMANDE AU MOYEN AGE

Le théâtre représente la boutique d'un joaillier. Riche comptoir à droite, sur lequel sont épars des bijoux, des parures... Balances sur le comptoir. Au fond, de chaque côté de la porte, des dressoirs chargés de vaisselle plate, coupes, vases ciselés, diadèmes, etc., etc. Porte d'entrée au fond; portes latérales donnant, l'une à droite sur le cabinet d'Hermann, l'autre à gauche sur l'appartement de Marguerite. Près de cette dernière porte, une fenêtre.

SCÈNE I.

L'APPRENTI (*seul. Il regarde par la fenêtre*).

Voilà déjà un bon quart d'heure que les fanfares ont cessé de résonner; le tournoi doit être fini, et maître Her-

mann devrait être de retour. Quelle singulière idée pour un bourgeois d'emmener sa fille à ces fêtes que donne la noblesse! Marguerite a déjà bien assez de folles présomptions dans le cerveau, sans lui offrir encore le spectacle de ces jeux qui ouvrent tant d'horizons aux rêveries des jeunes filles... Mais patience. Maître Hermann m'a promis son héritière, et, une fois que nous aurons échangé le serment solennel, nous verrons!... Ah!... Marguerite, vous aimez les fêtes et le spectacle, et moi je déteste le bruit et la cohue, où la vertu des femmes court trop de risques... J'en suis fâché pour vous, Marguerite; mais vous vous priverez de tout cela dans notre ménage... Ah! je ne prends pas femme pour le public, moi! et je suis avare de mon bien. Mais on monte... Ce sont eux. Taisons-nous; un futur doit être aimable... en attendant.

SCÈNE II.

L'APPRENTI. — HERMANN. — MARGUERITE. — JEANNE.

(Les personnages qui entrent sont en grande toilette : exagérée chez Hermann et chez Jeanne; riche et simple chez Marguerite.)

HERMANN.

Ouf!... nous voici chez nous... Ce n'est pas sans peine.

JEANNE *(aidant Marguerite à ôter son manteau, pendant que l'apprenti les lorgne sournoisement)*

Moi! j'ai les yeux éblouis et les jambes dans les talons... Asseyez-vous sur ce fauteuil, Marguerite, car vous devez être bien fatiguée.

MARGUERITE.

Merci, ma bonne Jeanne.

HERMANN (*à l'apprenti*).

Prends mon chapeau... Quelle chose sublime que ce tournoi! Le baron de Wardeck avait un collier de cinq cents écus au moins, et les éperons du comte de Maltingen valaient bien cent livres la pièce. Débarrasse-moi de ma canne; si les soins de mon commerce n'avaient nécessité ta présence ici, tu aurais vu le plus beau des casques ciselés qui soient sortis de la boutique d'un joaillier sur la tête du chevalier de Pilzen... Aide-moi à retirer mon manteau... Ah! me voilà à mon aise... Merci...

L'APPRENTI.

Vous vous êtes bien amusés, à ce que je vois... Marguerite a rapporté de cette partie de plaisir des couleurs plus vives. Et il n'y a pas jusqu'à la vieille Jeanne qui ne semble rajeunie d'une dizaine d'années.

MARGUERITE.

Il est bien naturel que je sois émue... Jamais de ma vie je n'avais vu tant de nobles seigneurs avec de si beaux cortéges.

L'APPRENTI.

Sans doute ce spectacle est plus brillant que l'intérieur calme d'une boutique...

JEANNE.

Et puis quelle belle tournure vous ont ces gentilshommes, et quelle mine fière sous leurs armures dorées!... Il fallait les voir courir le long des gradins, faisant caracoler leurs palefrois sous les yeux des dames, qui leur souriaient des tribunes...

L'APPRENTI.

Ah! ces dames leur souriaient!... En effet, ils sont si

beaux, ces gens de la noblesse !... Tout est pour eux.

HERMANN.

Et il faut cela, mon ami; si nous n'avions pas de ces fêtes et de ces tournois, nous garderions nos pierreries en magasin, et nous fermerions bientôt boutique.

MARGUERITE.

Sans doute, il faut bien des grands seigneurs pour porter le velours, et des nobles dames pour porter les diamants.

L'APPRENTI.

Et qu'est-ce que tout cela leur coûte?... la peine de venir au monde dans de la soie. A eux le velours et les perles, à nous le marteau et l'enclume... A eux le plaisir, à nous la peine et la fatigue... Si le partage n'est pas égal, au moins ils ne se plaignent pas de leur lot. Seulement vous me permettrez de ne pas trop me louer du mien.

MARGUERITE.

Vous êtes injuste!... Vous êtes né dans une autre sphère. Il faut avoir le courage de supporter dignement la vie.

L'APPRENTI.

Supporter est le mot...

MARGUERITE.

Vous savez bien que vous n'aurez jamais raison avec moi sur ce sujet : l'envie est un vilain péché... Frantz, sachez-le bien...

HERMANN.

Allons, la paix !... la paix !... Tout est bien comme il est. D'ailleurs, nous n'y pouvons rien. Nous vendons... Ils achètent... Ne nous inquiétons pas du reste.

JEANNE.

Sans compter que vous n'avez déjà pas tant à vous

plaindre... Vous vivez sans danger dans vos boutiques... Et vous n'avez pas à craindre de vous faire casser la tête dans un tournoi par un maladroit...

L'APPRENTI.

C'est donc utile au bonheur du monde, un tournoi? Le beau mérite de se pavaner devant des femmes, sur un cheval, et d'échanger des coups de lance avec des gens qui ne vous ont rien fait !

MARGUERITE.

Que vous avez l'esprit étroit, Frantz!... Quoi! vous ne comprenez pas l'héroïsme de ces chevaliers qui, pour un regard de leur dame, ou pour un sourire de leur souverain, font assaut de courage et de valeur... Vous trouvez ces luttes inutiles... Mais vous ne réfléchissez pas?... Ces tournois ne sont pour ainsi dire que des répétitions de guerre... et ne doit-on pas croire que ces nobles gentilshommes, qui exposent leur vie pour un jour de gloire, seraient dans une occasion sérieuse de vaillants soldats, et mourraient pour leur patrie avec la même ardeur qu'ils combattent pour un motif frivole en apparence?

L'APPRENTI.

Je ne sais... La chaleur que vous mettez à défendre ces héros pourfendeurs me prouve tout l'intérêt que vous avez apporté à cette passe d'armes.

JEANNE.

Et il y avait de quoi intéresser tout le monde. Si vous aviez vu avec quel acharnement ils se jetaient les uns sur les autres, vous auriez frémi jusque dans la racine des cheveux.

L'APPRENTI.

Peut-être...

HERMANN.

Le fait est que la mêlée était terrible... Te rappelles-tu. Marguerite, ce beau chevalier qui t'a causé une si belle peur?...

L'APPRENTI.

Ah! vous avez eu peur pour quelqu'un?.....

JEANNE.

Je crois bien..... Figurez-vous que Marguerite a poussé un cri en le voyant tomber de son cheval... mais un cri...

HERMANN.

Tu as eu tort, ma fille... Il faut savoir modérer ses sentiments, et je m'étais réservé de te faire comprendre qu'en cette circonstance tu as agi comme une folle et une étourdie.... Tu nous as fait remarquer par toute l'assemblée, et je voulais te gronder à ce propos.

L'APPRENTI.

Quel est l'heureux mortel qui a provoqué cet émoi?

HERMANN.

Mon Dieu, je ne sais... Figure-toi que ce chevalier fut frappé d'un coup de lance qui brisa son casque et lui fit perdre les arçons..... Alors cette petite sotte se mit à crier de telle sorte que tous les regards se portèrent sur nous.

L'APPRENTI.

Ah! il est mort?

MARGUERITE.

Mort! non pas, grâce à Dieu!..... Je crois le voir encore, l'œil menaçant, les cheveux en désordre, sauter de nouveau en selle, et, emporté par un élan sans exemple, renverser tous ses rivaux en moins de temps qu'il ne m'en

faut pour vous le raconter, et rester enfin vainqueur de tous, aux bravos enthousiastes de la foule subjuguée par tant de force et d'adresse.

JEANNE.

Ce n'était plus un homme, c'était un lion.

HERMANN.

Tout cela est fort bien... Mais il ne fallait pas, je te le répète, te faire remarquer par tes cris de frayeur... Il n'est pas convenable qu'une jeune fille donne ainsi publiquement des marques d'intérêt à un noble chevalier.

L'APPRENTI.

Vous avez raison, maître, c'est inconvenant.

MARGUERITE.

Mais vous ne l'avez donc pas reconnu, mon père?

HERMANN.

Reconnu? Qui donc n'ai-je pas reconnu? et que veux-tu dire?

MARGUERITE.

Mon père, si vous aviez reconnu le vainqueur du tournoi, vous comprendriez comment il se fit que je ne fus pas maîtresse de mon émotion.

L'APPRENTI.

Et quel était donc ce chevalier?

MARGUERITE.

Les femmes ont plus de mémoire dans le cœur que les hommes.... L'autre soir, vous le savez, nous fûmes attaqués par des hommes d'armes du comte Sigismond qui voulaient m'enlever..... Nous étions perdus, lorsque tout à coup un jeune homme s'élança l'épée nue sur cette troupe de bandits et la mit en fuite.

HERMANN.

Je sais cela; mais quel rapport?....

MARGUERITE.

Eh bien! ce jeune seigneur qui ne nous dit point son nom et qui disparut comme l'éclair, je l'avais bien regardé pendant qu'il combattait pour nous, et c'est lui que j'ai reconnu dans le vainqueur du tournoi d'aujourd'hui.

HERMANN.

Quoi! c'est lui?

MARGUERITE.

Oui, mon père... et vous comprendrez quelle fut ma terreur quand je vis près de succomber celui qui m'avait conservée à mon père avec tant de courage et de générosité.

L'APPRENTI.

Le courage, la générosité, deux vertus bien faciles, quand on porte une épée... Ah! si j'avais une autre arme que mon bâton!...

HERMANN.

Je m'informerai du nom de ce jeune homme, car je lui dois des remercîments, et je préfère les lui porter moi-même que de te voir te compromettre publiquement par l'élan d'une reconnaissance trop marquée.

JEANNE.

Voici un beau cavalier qui se dirige de ce côté.

L'APPRENTI (*à part*).

Qu'est-ce qu'il veut ce beau pourfendeur?

HERMANN.

Quelque commande... Vite, Frantz... au comptoir! (*On frappe.*) Entrez, seigneur, entrez...

SCÈNE III.

LES MÊMES. — LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

C'est bien ici la boutique du joaillier Hermann?

MARGUERITE (*à part*).

C'est lui!

HERMANN.

Oui, seigneur chevalier. Qu'y a-t-il pour votre service?...

LE CHEVALIER.

Je vais me marier, et je viens chercher des diamants et des bijoux pour ma fiancée.

MARGUERITE.

Sa fiancée, qu'elle doit être heureuse!...

HERMANN.

Voyez! Voici un diadème qu'envierait une reine.

L'APPRENTI.

Et des bracelets dignes d'une fée.

LE CHEVALIER.

Tout cela est fort beau sans doute... Mais, pour la femme que j'aime rien ne saurait être assez riche.

HERMANN.

J'ai bien dans mon appartement, mystérieusement serrée dans un coffre-fort, une parure complète en diamants de la plus belle eau... Mais le prix pourrait vous paraître trop élevé...

LE CHEVALIER.

C'est bien. Voyons ces diamants.

MARGUERITE (*à part*).

Qu'il a l'air noble et grand !

HERMANN.

Veuillez m'attendre quelques minutes, seigneur. Mon apprenti et moi irons chercher cette parure qu'il faut ajuster; il fait sombre chez moi, et je désire que le grand jour éclaire ce chef-d'œuvre, dont l'éclat rendrait le soleil jaloux.

L'APPRENTI (*bas à Hermann*).

Comment ! vous le laissez seul avec Marguerite ?

HERMANN.

Jeanne est là.

LE CHEVALIER.

Je vous attendrai, et la présence de votre fille me fera trouver le temps court.

MARGUERITE.

Vous êtes trop bon, sire chevalier.

L'APPRENTI (*à part*).

Oh ! ces seigneurs ! ça a tout doré, jusqu'à la langue.

HERMANN.

Allons, viens-tu ?

L'APPRENTI.

Me voici, maître.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER. — MARGUERITE. — JEANNE (*filant dans un coin*).

LE CHEVALIER.

Eh bien! ma charmante hôtesse, pourquoi baisser vos yeux? D'où vient ce trouble, dont j'ignore la cause?

MARGUERITE.

C'est que j'ai bien des choses à vous dire, et que je ne sais par où commencer.

LE CHEVALIER.

Vous ferais-je peur?

MARGUERITE.

Oh! non, bien loin de là; pardonnez à mon inexpérience... et recevez les remercîments que je vous dois pour l'action généreuse...

LE CHEVALIER.

Quelle action, et de quoi voulez-vous parler?

MARGUERITE.

Ne dissimulez pas : je vous ai reconnu; c'est vous qui, l'autre jour, m'avez protégée contre les hommes d'armes du comte Sigismond, et mon cœur vous a gardé une gratitude que je suis honteuse de ne pouvoir mieux exprimer.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez reconnu?... Eh bien!... oui... c'était moi!... et une chose si naturelle est trop payée par vos remercîments.

MARGUERITE.

Vous vous êtes conduit en vaillant chevalier.

LE CHEVALIER.

C'est que j'ai un ange gardien qui a rempli mon âme du désir de faire le bien ; cet ange gardien, c'est l'amour, et ceux qu'il daigne inspirer ne sauraient commettre une lâcheté.

MARGUERITE.

L'amour?

LE CHEVALIER.

L'amour! Sans doute il vous est inconnu... Eh bien! voyez-vous, ma belle enfant, l'amour, c'est comme l'eau céleste qui donne la vie à ces belles fleurs qui vous ressemblent... au lis, dont vous avez la taille flexible; à la rose, dont vos joues ont la couleur. Sans la rosée, ces plantes si faibles mourraient desséchées; sans l'amour, les qualités que Dieu a mises dans votre cœur ne sauraient s'épanouir; aimez donc, si vous voulez être toujours belle et toujours bonne.

MARGUERITE.

Hélas! l'amour n'est pas fait pour nous autres filles d'artisans ; nos pères nous donnent à qui bon leur semble, sans s'inquiéter de notre aveu.

LE CHEVALIER.

Vous êtes si jolie, qu'un jour viendra où quelque beau jeune homme, épris de vos charmes, demandera votre main.

MARGUERITE.

Je ne fais point de ces rêves-là... et dans ce tournoi j'ai bien vu des nobles dames avec des nobles seigneurs, mais je n'ai pas vu de fille d'artisan parmi eux; et vous-même

avez salué bien des dames à riches atours qui vous regardaient.

LE CHEVALIER

Comment ! vous m'avez aussi reconnu au tournoi?

MARGUERITE.

Je vous ai reconnu lorsque votre casque est tombé, et je n'ai pu retenir un cri en voyant votre danger.

LE CHEVALIER.

Merci, Marguerite... C'est ce cri qui m'a fait vaincre.

MARGUERITE.

Ou bien plutôt le désir de plaire à votre fiancée, qui était sans doute parmi les nobles spectatrices.

LE CHEVALIER.

Non, non, c'est bien à votre touchant effroi que j'ai dû le succès de mes armes.

HERMANN (*au dehors*).

Marguerite !

MARGUERITE.

Plaît-il, mon père ?

HERMANN (*au dehors*).

Va, mon enfant, va chercher dans ta chambre la double clef que je t'ai confiée.

MARGUERITE.

J'y vais, mon père !

LE CHEVALIER.

Adieu, Marguerite ; permettez-moi de déposer un baiser sur ces jolies mains... Pourquoi rougir? Vous aurais-je offensée ?

MARGUERITE.

Non, seigneur chevalier... mais je ne suis qu'une pauvre fille du peuple, et je n'ai pas l'habitude de ces façons de la cour.

LE CHEVALIER.

Vous êtes noble par le cœur et la beauté.... Vous êtes une perle précieuse qui se perdrait dans l'océan du monde.... Dieu vous a sagement placée dans l'ombre du foyer domestique. Heureux celui qui découvrira le plus riche bijou de maître Hermann l'orfévre !

HERMANN (*appelant*).

Marguerite !

MARGUERITE.

A tantôt, seigneur chevalier !.... Pardonnez-moi de vous laisser seul.

(*Elle sort.*)

LE CHEVALIER (*à Jeanne, en lui donnant une bourse*).

Souviens-toi de ce qui est convenu.

JEANNE.

Oui, seigneur.

LE CHEVALIER.

Va avertir la bohémienne qui est là sous la fenêtre... Trouve un moyen quelconque de l'introduire ici... le reste la regarde.

JEANNE.

J'y vais, seigneur !

(*Elle sort.*)

LE CHEVALIER.

Voici Marguerite... Voyons ce qu'il adviendra de mon stratagème.

(*Il sort.*)

MARGUERITE (*rentrant*).

Il part déjà sans doute! Il va rejoindre sa fiancée; comme il l'aime!... C'est singulier, les discours de ce jeune homme m'ont émue plus que je ne saurais dire... Quel feu dans son regard, et comme il m'a pressé la main en la baisant... Son baiser m'a brûlée... Il est noble et beau... Mais quelle folie!... Où vais-je égarer mon esprit? Il aime une fiancée qu'il épousera demain peut-être; il ne pense qu'à elle ; s'il m'a parlé, c'est qu'il avait besoin d'une confidente pour épancher son amour!... Quelle voix persuasive! Et qu'il doit être facile de se faire écouter lorsqu'on est si aimable! Allons, je suis folle... Mon Dieu! l'aimerais-je déjà ? Oh! non, non. Je ne l'aime pas... Mais je crois que je n'aimerai jamais personne!...

(*Elle s'assied rêveuse.*)

SCÈNE V.

MARGUERITE. — JEANNE.

JEANNE.

Oh! mademoiselle... si vous aviez vu?

MARGUERITE.

Ah! c'est toi, Jeanne, que disais-tu?...

JEANNE (*à la fenêtre*).

Voyez... là... cette femme en habits extraordinaires... les yeux noirs et un tambour de basque à la main.

MARGUERITE.

C'est une bohémienne.

JEANNE.

Dites une sorcière plutôt...

MARGUERITE.

Une sorcière!...

JEANNE.

Et une fameuse encore... Figurez-vous qu'en reconduisant le jeune seigneur je traversais la place pour prendre du fil chez la vieille Gréthy... quand je m'entendis appeler par mon nom... Je me retournai, croyant que c'était quelqu'un de la maison... mais point... c'était la sorcière qui me faisait des signes.

MARGUERITE.

Que t'a-t-elle dit?

JEANNE.

Des choses étonnantes!... mon nom... mon âge, que sais-je?... Elle ajouta : — Tu as une maîtresse bien jolie, et dans ses yeux j'ai vu des choses bien étranges... Dis-lui que je resterai deux heures sur cette place... Qu'elle me fasse un signe par la fenêtre... et je monterai.

MARGUERITE.

Cela n'est pas chrétien de consulter les sorcières.

JEANNE.

Oh! pour une petite fois.

MARGUERITE.

Tu as raison, j'ai bien envie...

(*Elle ouvre la fenêtre.*)

JEANNE.

Eh! tenez, la voilà qui accourt... Oui, oui, montez!

MARGUERITE.

Que va m'apprendre cette femme?

SCÈNE VI.

MARGUERITE. — JEANNE. — LA BOHÉMIENNE.

JEANNE.

Entrez! entrez!...

LA BOHÉMIENNE (*saluant à la manière orientale*).

Charme des prunelles... Tourment des cœurs... lumière de l'esprit, je baise la poussière de vos pieds.

MARGUERITE.

Voici deux écus et ma main : dites-moi la bonne aventure...

LA BOHÉMIENNE.

Vous êtes discrète sans être défiante... douce sans être faible... bienfaisante avec dévouement... Vous aimez vos amis et vous ne vous faites point d'ennemis... Un homme riche et noble vous aime.

MARGUERITE.

Que dites-vous?

LA BOHÉMIENNE.

Écoutez!... C'est le destin qui parle par ma voix... Un seigneur vous aime... Si vous aviez été Thalestris du temps de Scander, fils de Philippe, si vous aviez été la reine de Sabée du temps de Soliman, les rois auraient brûlé de la myrrhe à vos pieds.

JEANNE.

Vous avez connu ces gens-là, madame la sorcière?

LA BOHÉMIENNE.

Mon âge est l'âge du monde : je connais les Égyptiens,

les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, le bœuf Apis, le poisson Oannès. Mais qu'importe! Il vaut mieux être heureux que d'avoir vécu des siècles.

MARGUERITE.

Que voyez-vous encore dans ma main?

LA BOHÉMIENNE.

Silence... N'entendez-vous pas la langue d'or?

JEANNE ET MARGUERITE.

Quoi donc?

LA BOHÉMIENNE.

O Wishnou!... On monte... allez ouvrir la porte d'ivoire... On frappe... c'est lui...

MARGUERITE.

Lui!

(On heurte à la porte du fond.)

JEANNE.

O mon Dieu!...

LA BOHÉMIENNE *(ouvrant)*.

Que voulez-vous, beau héraut d'armes?

SCENE VII.

LES MÊMES. — UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Je suis chargé de remettre cette lettre à Marguerite, la fille du joaillier Hermann.

MARGUERITE.

C'est étrange, elle avait deviné le messager! *(Prenant la missive.)* C'est bien, retirez-vous!

(Le messager sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* LE MESSAGER.

LA BOHÉMIENNE.

Je l'avais dit... je l'avais dit... Teutath m'a donné la branche de gui... Mes pieds marchent dans la voie droite... et ma bouche est une source de vérité .. Lisez.., lisez!...

MARGUERITE.

Je n'ose!...

JEANNE.

Lisez!... Je meurs de curiosité.

MARGUERITE.

Que vois-je! le comte Sigismond, l'homme qui a voulu m'enlever à mon père!

LA BOHÉMIENNE.

Que Drugha, montée sur son dragon, étende toujours sur toi ses dix bras vainqueurs! Que dit le comte Sigismond?

MARGUERITE (*qui a lu*).

Oh! non, c'est un rêve, cette prédiction et cette lettre! Est-ce que je deviens folle?

JEANNE.

Mais, qu'y a-t-il donc dans cette lettre?

MARGUERITE.

Le comte Sigismond m'écrit qu'il se repent de son attentat. Il m'aime, dit-il, et n'attend que mon aveu pour me demander à mon père.

JEANNE.

Est-il possible! vous, comtesse?

LA BOHÉMIENNE.

Adieu, charme des yeux... violette enivrante... je prie les étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable et votre bonheur sans fin!

JEANNE.

Et à moi, ne me souhaitez-vous rien?

LA BOHÉMIENNE.

Je prie Birma et Brama et Thaôt au pied d'airain, de conserver tes jours jusqu'à l'âge de trois cent vingt ans, passé lequel la vie n'est plus qu'un fardeau...

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

MARGUERITE. — JEANNE.

MARGUERITE.

Eh bien! Jeanne, que dis-tu de tout cela?

JEANNE.

Je dis que cette femme est sorcière et que vous avez bien du bonheur devant vous... Épouse du comte Sigismond, quel beau titre! Vous me garderez avec vous, n'est-ce pas? et je serai dame d'atours.

MARGUERITE.

Folle que tu es!... Et qui te dit que je consente à ce mariage-là, moi?

JEANNE.

Vous ne consentez pas!... Mais non... C'est impossible... Songez-y donc!... comtesse!

MARGUERITE.

Eh! qu'ai-je fait pour être comtesse?

JEANNE.

Mais, n'êtes-vous pas jolie comme un cœur? Quelle est la comtesse qui pourrait montrer à la cour des yeux aussi doux que les vôtres? Vous êtes savante comme un écolier, et quand vous chantez le soir sur votre harpe, les amoureux se battent pour vous écouter; le comte Sigismond a du goût, et il aurait cherché longtemps avant de trouver une comtesse comme vous.

MARGUERITE (*à part*).

Je n'aime pas le comte, et le chevalier est fiancé.

JEANNE

Vous serez comtesse... et moi votre dame d'atours... Quel bonheur!... j'ai vingt ans de moins, que dis-je? j'ai vingt ans en tout aujourd'hui.

SCÈNE X.

LES MÊMES. — HERMANN. — L'APPRENTI.

HERMANN (*rangeant les parures sur le comptoir*).

Pardon, seigneur chevalier, si j'ai tant tardé... mais un accident... Eh bien!... où est-il donc?

L'APPRENTI.

Il est parti!... Ils ne sont pas patients les grands seigneurs.

HERMANN.

Diable! si j'avais su...

JEANNE.

Il s'agit bien de cela!... Ah! maître Hermann, si vous saviez!...

HERMANN.

Eh bien! qu'est-ce que signifie cette mine effarée?

JEANNE.

Il y a de quoi! Quel honneur pour vous!

HERMANN.

Comment! quel honneur pour moi?

JEANNE.

Mais parlez donc!

MARGUERITE.

Mon père, en votre absence...

JEANNE.

Oui, en votre absence, la sorcière, le comte, Brahma... et la bouche qui est un ruisseau... quel honneur pour vous!

HERMANN.

La sorcière... le comte... la bouche qui a dit... Bra... Brahma, qui est un ruisseau... quel amphigouri!

MARGUERITE.

Lisez, mon père, car Jeanne ne me laissera pas parler.

HERMANN.

Lisons! — Ciel! une chaise!... Le comte Sigismond... Quel honneur... Ma fille, embrasse-moi...

L'APPRENTI (*à part*).

Comment! lui aussi?... C'est une maison d'aliénés.

JEANNE (*pleurant*).

Oui, maître Hermann, le comte Sigismond... et je serai dame d'atours... quelle gloire! — (*A l'apprenti.*) Mais soyez donc heureux!

L'APPRENTI.

Heureux! et pourquoi? Je ne sais rien.

HERMANN (*gravement*).

Le comte Sigismond me fait l'honneur de me demander ma fille en mariage.

L'APPRENTI.

Mon Dieu! est-il vrai?

HERMANN.

Oui, mon ami. Tu penses bien que ton projet doit s'anéantir devant l'ordre du comte Sigismond... (*Se promenant à grands pas.*) Le comte Sigismond!!! Je serai le beau-père du comte Sigismond... Qu'en dis-tu?

L'APPRENTI (*bas*).

Mais vous m'avez promis.

HERMANN.

Silence! je ne me souviens de rien.

L'APPRENTI.

Et parce qu'il plaît à un noble de vous écrire quatre lignes, vous sacrifiez votre fille?

HERMANN.

Sacrifier ma fille! mais au contraire, elle l'aime.

MARGUERITE.

Non, mon père, je n'aime pas le comte.

L'APPRENTI (*à part*).

Qu'ai-je entendu?... ô bonheur!

HERMANN.

Fort bien ! tu l'aimeras.

MARGUERITE.

Jamais, mon père; il ne faut plus penser à ce mariage.

HERMANN.

Que dis-tu?... N'y plus penser!... Allons donc! Tu seras la femme du comte... je le veux.

JEANNE.

A la bonne heure, maître... Vous êtes le père de votre fille, vous devez la forcer à faire son bonheur.

L'APPRENTI.

Vieille folle! Il me prend des envies de l'étrangler!

HERMANN.

En voilà assez... Je n'irai pas, pour un caprice de petite fille, manquer l'occasion d'agrandir ma maison. Mes petits-enfants seront gentilshommes.

L'APPRENTI.

Et votre père était ouvrier : ne l'estimez-vous pas ?

HERMANN.

Tais-toi... Je ne te demande pas ton avis. Écoute-moi, Marguerite! Qu'as-tu à dire de sérieux contre la proposition du comte qui met le comble à notre félicité ?

MARGUERITE.

Mon père! je vous en supplie, n'ordonnez pas ce mariage.

HERMANN.

Mais songe donc dans quel monde enchanteur cette union te fera entrer!

MARGUERITE.

J'aime mieux l'obscurité auprès de vous, mon père !

JEANNE.

O Marguerite!

L'APPRENTI (*à Jeanne*).

Taisez-vous ! On ne vous demande pas votre avis.

HERMANN.

Je suis réellement trop bon de discuter à ce sujet... Je n'ai plus qu'un mot à dire : — Ce mariage se fera... je le veux.

MARGUERITE.

Au nom du ciel !...

HERMANN.

Assez... assez!... Je le veux... c'est terminé... je vais écrire au comte.

MARGUERITE.

Rien ne peut-il vous faire changer d'avis?

HERMANN.

Rien. Jeanne... une plume, du papier.

L'APPRENTI.

Courage, Marguerite !

MARGUERITE (*pendant que son père écrit*).

O ma mère ! vous qui, en mourant, m'avez léguée à celui qui vous aima tant, pardonnez à votre époux de faire le malheur de sa fille !

(*Elle pleure.*)

HERMANN (*jetant la plume*).

Marguerite ! quel nom as-tu prononcé ?... Ta mère ! ah ! oui, je l'aimais... Tu es le trésor qu'elle m'a donné... et

j'allais... Oh! pardonne-moi. J'ai senti, au nom de ta mère, comme un remords me traverser l'âme... et il m'a semblé entendre cette voix jadis si douce me dire : « Tu fais mal, Hermann! »

(Il prend Marguerite dans ses bras.)

MARGUERITE.

Merci... merci!... j'ai retrouvé mon père!...

JEANNE.

Et moi, mademoiselle, j'ai eu tort aussi.

MARGUERITE.

Ne pensons plus à cela.

HERMANN.

Au contraire, Marguerite, j'ai à te parler... Oh! ne crains rien!... Tu l'as dit, tu as retrouvé ton père; tu ne feras que ta volonté... comme toujours du reste... car la reine de la boutique de l'orfévre Hermann, toute la ville sait bien que c'est toi.

MARGUERITE.

Bon père!...

HERMANN.

Laissez-nous, mes amis! *(A part, à l'apprenti.)* Je vais travailler pour toi.

L'APPRENTI.

Oh! maître Hermann, dites-lui combien je l'aime... dites-lui...

HERMANN.

Allons! je sais ce que j'ai à dire. Va-t'en! va-t'en!

JEANNE.

M'avez-vous pardonné ?

MARGUERITE.

Oui, oui: laisse-moi! (*A part.*) Que me veut mon père?

L'APPRENTI.

N'oubliez pas surtout de lui dire...

HERMANN.

Veux-tu t'en aller!

L'APPRENTI.

Mais...

HERMANN.

Si tu insistes, je ne dirai rien du tout.

L'APPRENTI.

Je me sauve.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

HERMANN. — MARGUERITE.

MARGUERITE.

Que désirez-vous de moi, mon père?

HERMANN.

Écoute, j'ai été violent tout à l'heure... Je t'en ai demandé pardon, et me voilà redevenu l'homme tranquille et modeste que tu connais. Mais cependant cette scène d'aujourd'hui n'aura pas été inutile... Il faut être franche avec ton père... me le promets-tu?

MARGUERITE.

Je vous le promets, mon père.

HERMANN.

Tu n'es plus une enfant, et j'ai dû être surpris de t'entendre refuser le comte Sigismond.

MARGUERITE.

Mon père!...

HERMANN.

Laisse-moi parler! J'ai dû penser que, si tu refusais un parti si brillant, c'est que probablement tu avais disposé de ton cœur en faveur de quelque autre.

MARGUERITE.

Mon père! qui peut vous faire supposer?...

HERMANN.

Je ne suis pas aveugle... Et puis je dois être franc aussi... moi... Eh bien! j'ai presque promis ta main.

MARGUERITE (*avec éclat*).

Vous avez promis ma main?

HERMANN.

Oui... et, ma foi... comme le pauvre garçon qui t'aime n'est pas très-hardi auprès des femmes, j'avais résolu de te faire part de ses intentions et des miennes, et de te demander ton avis?

MARGUERITE.

Je ne me marierai jamais.

HERMANN.

Allons bon! autre chanson!... Tu ne te marieras jamais!... Mais c'est à devenir fou!... Moi qui croyais deviner pourquoi tu refusais le comte.

MARGUERITE.

Mais que pensiez-vous donc enfin?

HERMANN.

Je croyais que l'habitude de vivre ensemble avait pu

faire naître dans ton cœur un tendre sentiment pour mon apprenti Frantz.

MARGUERITE.

Lui!... Oh! jamais... Je le déteste... Est-ce qu'il aurait eu l'audace?...

HERMANN.

Oh! le pauvre garçon n'est guère audacieux; mais voyons : que comptes-tu faire?... Tu ne peux pas rester fille toute ta vie.

MARGUERITE.

Eh! mon père, laissez-moi vivre seule... Près de vous je suis contente... Je n'ai rien à désirer... Vous êtes donc bien pressé de perdre votre enfant?

HERMANN.

Que dis-tu là?... Moi te perdre! Jamais, au grand jamais, mon enfant... Ne pleure pas... Marie-toi... ou ne te marie pas... Tu es libre... Tu es ta maîtresse... Fais ce que tu voudras; moi je serai toujours ton père.

SCÈNE XII.

LES MÊMES. — JEANNE. — L'APPRENTI.

JEANNE (*accourant*).

Maître Hermann, le chevalier de ce matin, vous savez, pour la parure....

HERMANN.

Oui... Eh bien?

JEANNE.

monte.

HERMANN.

Fais-le entrer!

MARGUERITE.

Mon sauveur!... Cachons mes larmes... et sourions...

L'APPRENTI (*bas à Hermann*).

Eh bien! maître, qu'a-t-elle dit?

HERMANN.

Elle te déteste... c'est son mot... tais-toi! Ne la contrarie jamais, je te le défends!

L'APPRENTI (*à part*).

Girouette, va!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES. — LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Salut! maître Hermann, belle Marguerite!... (*Il s'incline.*) Eh bien! et cette parure que je n'ai pu voir tout à l'heure?

HERMANN.

La voici!...

MARGUERITE.

Je me retire.

LE CHEVALIER.

Pardon, Marguerite, je vous supplie de rester.

MARGUERITE.

Moi! seigneur chevalier... et pourquoi?

L'APPRENTI (*à part*).

Je hais cet homme.

LE CHEVALIER.

Je ne puis juger de cette parure en la voyant sur un comptoir; si vous étiez assez bonne pour vouloir bien en essayer tous les ornements, je verrais si elle convient à la figure de la femme que j'aime...

MARGUERITE.

Quoi! vous voulez...

HERMANN.

Mais certainement! L'idée est excellente.

L'APPRENTI (*à part*).

Je ne trouve pas.

LE CHEVALIER.

Qu'est ceci? le collier, je crois...

(*Il le présente à Marguerite.*)

MARGUERITE.

Puisque vous le désirez, seigneur.

LE CHEVALIER.

L'effet est merveilleux... Ce collier est d'une richesse!... Et puis je crois vraiment qu'autour du cou de votre fille il a pris un nouvel éclat.

MARGUERITE.

Vous plaisantez, sire chevalier! Gardez ces compliments pour votre fiancée.

LE CHEVALIER.

Elle a votre taille... Elle est belle comme vous... Mettez cette coiffure.

MARGUERITE (*à part*).

Me voici prête pour la cérémonie... Oh! j'ai le cœur plein de soupirs.

HERMANN.

Qu'as-tu donc, Marguerite?... Tu pâlis...

LE CHEVALIER.

Ce ne sera rien... Mettez ces bracelets... Que vous êtes charmante ainsi!

MARGUERITE (*à part*).

Ah! je ne puis résister...

LE CHEVALIER.

Voyez, Hermann. Que ma fiancée sera belle avec cette parure... Je la prends... Oh! le prix m'est fort indifférent... Donnez-moi donc une bague?

HERMANN.

Voilà... voilà... seigneur chevalier...

LE CHEVALIER.

Il me semble que le cœur me battra quand je m'approcherai ainsi de ma fiancée (*Il prend la main de Marguerite*) et que je lui dirai (*Bas*) : Je vous aime : voulez-vous être à moi pour toujours, Marguerite?...

MARGUERITE.

Votre fiancée se nomme Marguerite?

HERMANN.

Que dites-vous donc?

LE CHEVALIER.

Et quand, ouvrant ses jolis doigts, je lui mettrai l'anneau nuptial en m'écriant : « Marguerite, devant Dieu... tu es ma femme!... »

(*Il lui passe l'anneau au doigt et se jette à genoux.*)

MARGUERITE.

Ah! je me meurs!...

JEANNE.

Ciel! Ma jeune maîtresse.

HERMANN.

Ma fille... Chevalier, que signifie...

MARGUERITE (*revenant à elle*).

Est-ce un rêve?

LE CHEVALIER.

Non, Marguerite! je t'aime...

MARGUERITE.

Je savais bien, moi, que mon cœur ne me trompait pas... Mon père, que je suis heureuse!!!

HERMANN.

Ah çà! encore un revirement!

MARGUERITE.

Ah! mon père, je ne changerai plus, je vous le promets. (*Prenant la main du chevalier.*) Vous m'avez sauvée, ma vie est à vous.

HERMANN.

Mais qui est donc Monseigneur?

LE CHEVALIER.

Le chevalier Sigisbert, qui vous demande la main de votre fille.

HERMANN.

Chevalier, l'honneur que vous me faites est grand... mais ma fille ne désire pas...

MARGUERITE.

Mon père, j'ai eu tort,... et je ne vous désobéirai plus... J'accepte...

HERMANN.

Vous l'entendez... J'y consens.

L'APPRENTI.

Maître Hermann, vous me donnerez mon compte... Je pars ce soir.

HERMANN.

Nous en causerons.

JEANNE.

Eh bien, la Bohémienne avait raison : vous épousez un noble qui vous aime.

MARGUERITE.

Et que j'aime... Mais cette demande du comte Sigismond?

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, Marguerite, c'était une épreuve.

FIN DE L'ÉPREUVE

L'AUBERGE DE LA MADONE

PROVERBE EN UN ACTE, EN PROSE

L'AUBERGE DE LA MADONE

PROVERBE EN UN ACTE, EN PROSE

PERSONNAGES

THÉRÉSA — 18 ans.

NINETTA — 20 ans, — servante d'auberge et cousine de Thérésa.

BEPPO — 25 ans, élève du conservatoire de Naples.

LAMBERT (Anténor), commis voyageur français.

BEEF (lord anglais), touriste et spleenetique, excentrique, ennuyé et ennuyeux.

BIRBONE (Taddeo), — chef de brigands des Abbruzzes. (Ce rôle doit être joué en charge : costume d'un brigand d'opéra-comique, ton d'un tyran de mélodrame.)

Les trois derniers rôles sont joués par Beppo.

La scène se passe dans la salle commune d'une auberge, sur la route de Naples à Gaëte. Porte au fond donnant sur la route. Portes et fenêtres à droite et à gauche. Deux tables, chaises, etc., etc.

SCÈNE I.

THÉRÉSA. — BEPPO.

(Thérésa entre la première, assez vivement, jetant un regard de curiosité sur tout ce qui l'entoure, Beppo la suit tristement. Il porte divers paquets, qu'il dépose en entrant sur un meuble.)

BEPPO.

Nous voici arrivés... Maintenant, adieu !

THÉRÉSA (*s'asseyant*).

Adieu, Beppo.

BEPPO.

Adieu... (*Il s'éloigne ; mais, arrivé près de la porte, il revient précipitamment sur ses pas.*) Quoi! vous me laissez partir ainsi! sans un regret, sans une parole de tendresse! Thérésa! Thérésa! Quel méchant esprit s'est emparé de votre cœur? quel mauvais rêve vous aveugle? C'est mal! bien mal! et vous vous en repentirez!

THÉRÉSA.

Que voulez-vous que je vous dise? à votre adieu je réponds adieu!

BEPPO.

Voilà donc la récompense de cinq années d'amour, de dévouement et de constance! Ne vous souvient-il plus des jeux de notre enfance, des longues promenades que nous avons faites ensemble sur la grève, les mains entrelacées, les regards perdus dans l'azur du ciel napolitain! Nous mêlions alors nos voix à la voix puissante de la mer, et nous répétions le refrain de cette vieille romance italienne que vous aimiez tant alors!

THÉRÉSA.

Oh! je ne l'ai point oubliée; écoutez plutôt! (*Elle chante à demi-voix*):

De Naple à Sorrente,
Au déclin du jour,
Tout aime et tout chante
Un refrain d'amour (1)!

(1) Ce refrain sera avantageusement remplacé à la scène par une petite chanson napolitaine, *le Baiser*, par exemple, *Ti voglio dare*, etc., etc.

BEPPO.

C'est bien cela! mais, hélas! ce n'est plus ma Thérésa d'autrefois que j'écoute. Ces paroles et cet air n'ont plus de sens pour moi. Hier encore elle me disait éloquemment : « Je t'aime ! » Elle me promettait que la Napolitaine Thérésa n'aurait jamais d'autre époux que Beppo; aujourd'hui ce n'est plus qu'un pâle souvenir, un dernier éclair du rêve tristement envolé!

THÉRÉSA.

Hélas !

BEPPO.

Ce que je veux! vous le demandez? Je veux que vous teniez vos serments; je veux que vous ne brisiez pas en un instant et d'un mot tout le bonheur de ma vie. Ce que je veux, Thérésa, c'est que vous ne me disiez pas adieu avec cette indifférence pareille à du dédain.

THÉRÉSA.

Comment faire cependant?

BEPPO.

Quittez cette gravité de commande, ces airs de cérémonie qui vous siéent mal et qui me désespèrent, moi! Il faut écouter la voix de votre cœur, car vous m'aimez encore; vous m'aimez toujours! j'en jurerais, j'en suis sûr. Il faut abréger enfin cette comédie qui vous amuse, parce qu'elle me rend trop malheureux; allons! un bon mouvement, tournez vers moi vos beaux yeux, tendez-moi votre petite main et dites-moi, avec cette douce voix si chère à mon oreille : « Beppo! mon Beppo! je t'aime! ne nous séparons pas! »

THÉRÉSA (*hésitant*).

Eh bien...

BEPPO.

Eh bien?...

THÉRÉSA (*se contenant*).

C'est impossible ! Vous oubliez le testament de ma tante !

BEPPO.

Ah ! oui, le testament de cette vieille folle qui, parce qu'elle est restée fille toute sa vie, veut que sa nièce coiffe aussi sainte Catherine... Mais je m'y oppose, moi !

THÉRÉSA.

Je vous le répète, Beppo, il faut m'oublier. Je suis pauvre, ma tante Sévérina s'est souvenue de moi à son heure dernière; elle m'a légué la petite fortune qu'elle avait acquise par son travail, et la propriété de cette maison, l'auberge de *la Madone*, à la condition expresse que je ne me marierai jamais. Je ne comprends donc pas votre colère. A la bonne heure si je vous étais infidèle; mais vous savez bien que je ne vous oublierai jamais.

BEPPO.

Eh ! que m'importe après tout, s'il ne m'est plus permis de vous aimer, si je ne dois plus vous revoir ! C'est par grâce que vous m'avez laissé vous accompagner jusqu'ici; il m'a fallu, pour vous suivre, prendre la place du facchino qui devait porter votre bagage... Ah ! je ne croyais pas qu'au moment de nous séparer pour toujours vous persisteriez dans cette affreuse résolution.

THÉRÉSA.

Il le faut !

BEPPO.

Devriez-vous penser à la fortune ! L'amour, c'est la vie, c'est le bonheur ! Quittez, Thérésa, quittez bien vite cette maison maudite où vous n'auriez jamais dû mettre le pied ; dans ce tombeau de votre jeunesse et de votre beauté vous mourrez vieille, désolée et seule, comme votre tante. Déchirez le testament, laissez à votre cousine l'auberge et l'argent : revenez prendre au Corso votre place de marchande de fleurs ; moi, je continuerai mes études au conservatoire de Naples ; on dit que j'ai quelque talent, je débuterai, et nous nous marierons... Est-ce dit ?

THÉRÉSA (*émue*).

Beppo ! Beppo ! Je vous l'ai dit. C'est impossible !

BEPPO.

Vous le voulez... que votre destinée s'accomplisse. Ah ! pauvre enfant, vous ne savez pas à quels dangers vous allez être exposée, quelles épreuves vous allez subir. Maîtresse d'auberge à votre âge !... Vous regretterez bien vite le pauvre Beppo ! Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard...

(*Il s'éloigne.*)

THÉRÉSA.

Vous partez fâché !

BEPPO.

Je pleure et je pars, voilà tout !... Un dernier mot : Je vous aimerai toujours, Thérésa ! Puissent mon amour et mon cœur, que je laisse ici près de vous, vous servir d'égide et de protection. Je pars, mais si jamais vous avez

besoin de moi, placez-vous à cette fenêtre d'où l'on aperçoit votre beau golfe, chantez le refrain aimé de votre jeunesse : la brise de la mer portera jusqu'à moi le son de cette voix aimée. Jusque-là, adieu... adieu !

(Il sort en portant la main à ses yeux.)

SCÈNE II.

THÉRÉSA *(seule)*.

Il s'en va, il s'en va pour tout de bon !... Pauvre Beppo, j'ai été bien dure avec lui ; mais c'était nécessaire, nous étions trop pauvres pour nous marier ; attendre ! c'eût été une folie : il se consolera, lui ; moi je ne l'oublierai pas. Ah ! s'il savait combien je l'aime encore, il ne serait pas parti, mais je n'ai pas voulu le lui laisser deviner... C'est peut-être mon bonheur qui vient de s'envoler par cette porte... Bah ! chassons ces idées tristes, ne songeons plus qu'à la belle hôtellerie dont me voici propriétaire. Ma tante devait être une femme de goût, la maison est fort belle, et l'intérieur me semble plein de luxe et de confortable, si j'en juge par cette salle ; c'est d'un bon augure pour le reste... Mais quels peuvent être les dangers dont m'a parlé Beppo ? Ma tante est morte à soixante ans ; toute sa vie s'est passée dans cette auberge, et je ne sache pas qu'elle ait jamais couru de grands risques ; il est vrai que je n'ai pas vingt ans, moi ! Mais pourquoi me tourmenter à l'avance et pour des chimères ? Ce ne sont sans doute que des propos de jaloux et d'amant repoussé, je suis folle de m'y arrêter un instant... Voyons ! ma position nouvelle me

réclame, il va falloir payer de sa personne et prouver à tous que la petite fleuriste du Corso saura maintenir sur un bon pied la locanda de *la Madone*. Oui, mais en attendant je suis seule ici comme Robinson dans son île. Personne à mon arrivée, personne dans cette salle; serais-je entrée par hasard dans le château de la Belle au Bois dormant, ou bien la maison serait-elle mal tenue? J'y veillerai. On devait m'attendre, et Ninetta, la petite cousine déshéritée, a dû entendre au moins le corricolo qui m'a jetée à la porte... Je vais appeler... Ah! une sonnette.

(*Elle sonne.*)

SCÈNE III.

THÉRÉSA, NINETTA.

NINETTA.

La signora a sonné : que désire-t-elle?

THÉRÉSA.

Je demande Ninetta, la nièce de ma tante Sévérina.

NINETTA.

Sévérina, votre tante; vous êtes donc?...

THÉRÉSA.

Je suis Thérésa.

NINETTA.

Et moi je suis Ninetta, pour vous servir.

THÉRÉSA.

Pour me servir, non pas : pour m'embrasser...

NINETTA.

Signora...

THÉRÉSA.

Appelle-moi cousine, et embrassons-nous.

NINETTA.

De tout mon cœur... Eh bien, chère cousine, vous voilà donc venue pour prendre possession de ce fameux héritage : nous vous attendions depuis deux jours; je préparais votre chambre lorsque vous êtes arrivée, c'est ce qui vous explique...

THÉRÉSA.

Oh ! pas d'excuse... Je suis trop heureuse de trouver en entrant ici un visage ami. Je suis ta cousine, Ninetta, je ne l'oublierai jamais, et si la volonté de ma tante m'a préférée, je ne compte pas me faire une arme de son testament : tu resteras avec moi dans cette maison, nous y vivrons comme deux sœurs...

NINETTA.

Deux sœurs... Oh ! je sais trop bien la distance qui doit séparer la maîtresse et la servante.

THÉRÉSA.

Quel vilain mot! ne t'en sers jamais, je te prie; il ne peut y avoir ici que deux amies. D'ailleurs n'est-ce pas moi qui vais être ton obligée : je n'entends rien à la conduite d'une hôtellerie, tu as aidé ma tante, tu m'aideras à mon tour. Dis-moi, ce doit être une chose bien agréable d'être à la tête d'un semblable établissement.

NINETTA.

Pas tant que vous croyez!

THÉRÉSA.

Vraiment?

NINETTA.

Le métier est dur ; les voyageurs sont exigeants!... Sans compter les nouveaux inconvénients auxquels vous serez exposée, et que n'avait pas à craindre votre vieille tante.

THÉRÉSA.

Quels dangers? tu m'effrayes...

NINETTA.

Vous êtes bien jeune, et c'est scabreux; les gens qui fréquentent cette auberge ne sont pas toujours aussi respectueux qu'ils devraient l'être... et dame! il faudra bien vous défendre.

THÉRÉSA.

Si ce n'est que cela, j'ai moins peur... Ce n'est pas pour rien que je vends depuis cinq ans des bouquets dans les rues de Naples...

NINETTA.

Oui... mais c'était à Naples...

THÉRÉSA.

(*A part.*) Elle veut m'intimider. (*Haut.*) Bon! tu me verras à l'œuvre... Et puis, après tout, si j'ai des ennuis, tu seras là pour me consoler. Tu sais le vieux proverbe : *Passato il pericolo galbato il santo :* eh bien, le danger passé, nous en rirons ensemble, nous chanterons les airs de notre enfance, nous causerons de nos jeunes années...

NINETTA (*avec intention*).

Et de nos amours?...

THÉRÉSA.

Ne parlons pas de cela : il m'est défendu d'y penser... A propos, as-tu rencontré un jeune homme qui sort d'ici.

NINETTA.

Oui... un fort beau garçon, tout triste, qui s'éloignait en sanglotant.

THÉRÉSA (*pensive*).

Pauvre Beppo !

NINETTA.

Il m'a fait bien de la peine... S'il n'avait pas été déjà si loin, je l'aurais rappelé pour tâcher de le consoler.

THÉSÉSA (*vivement*).

Je t'en dispense... D'ailleurs tu n'y aurais pas réussi ; ce jeune homme est mon fiancé, auquel je viens de dire un éternel adieu.

NINETTA.

Sainte Madone ! est-ce possible ?

THÉRÉSA.

Hélas ! ce n'est que trop vrai ! Il m'en a bien coûté, va ! mais aussi maintenant je suis libre, et me voici toute aux affaires. Dis-moi, chère Ninetta, mon auberge est-elle bien fréquentée ?

NINETTA.

Mais oui ; les jours de marché de Gaëte, cette salle ne désemplit pas. Les voyageurs qui vont à Naples s'arrêtent ici de préférence ; il est même étonnant qu'aujourd'hui nous n'ayons encore vu personne ; mais, patience !

THÉRÉSA.

Tu crois donc que nous aurons des visiteurs ?

NINETTA.

J'en suis sûre.

THÉRÉSA.

Alors je vais changer de costume, car ma toilette est dans un désordre... C'est bien le moins que je ne sois pas laide à faire peur, pour un premier jour.

NINETTA.

Mais vous avez renoncé à plaire... vous me l'avez dit, n'est-ce pas?

THÉRÉSA.

Bah! le testament de ma tante ne me défend pas d'être un peu coquette. Où est ma chambre?

NINETTA.

Ici, à droite.

THÉRÉSA.

Bien... Un coup d'œil au miroir, et je reviens.

(*Elle sort*).

SCÈNE IV.

NINETTA (*seule*).

Elle va bien la cousine; à peine arrivée, elle se met sous les armes... On voit bien qu'elle ne sait pas ce qui l'attend : sa belle ardeur ne tardera pas à se calmer; laissons-la faire pourtant, il sera toujours temps de lui venir en aide...

SCÈNE V.

NINETTA. — ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

(*A la porte du fond*). Hé!... la maison.

NINETTA.

Vous m'avez fait peur!

ANTÉNOR.

Vous m'étonnez; je n'ai jamais, je crois, fait peur aux personnes du sexe!

NINETTA.

Dame! vous avez une si brusque manière de vous annoncer!

ANTÉNOR.

J'ai le verbe haut, ce n'est pas ma faute, mais j'ai aussi l'habitude de réparer mes torts... (*Il l'embrasse.*)

NINETTA.

Ne vous gênez pas.

ANTÉNOR.

Je ne me gêne jamais, c'est encore dans mes habitudes.
(*Il l'embrasse de nouveau.*)

NINETTA.

Ah çà! finissez, monsieur, ou je me fâche; je suis ici pour servir les voyageurs et non...

ANTÉNOR.

Pour être embrassée : c'est particulier... Mais, ma chère, toutes les jolies femmes sont faites pour être em-

brassées, et tu tiens trop à ce qu'on te dise que tu es jolie...

NINETTA (*l'interrompant*).

Que veut monsieur?

ANTÉNOR.

Une chambre, à dîner, et un baiser.

NINETTA.

Ah! par exemple, non! ce serait le troisième!

ANTÉNOR.

Les dieux aiment le nombre impair. D'ailleurs ce ne sera pas le dernier.

NINETTA (*raillant*).

Prenez garde, vous allez vous rendre malade...

ANTÉNOR.

Tu me défies...

NINETTA.

Voulez-vous bien me laisser... Au secours! A l'aide!

SCÈNE VI.

LES MÊMES. — THÉRÉSA.

THÉRÉSA.

Qu'y a-t-il? quel est ce bruit?

NINETTA.

C'est monsieur qui me tourmente!

ANTÉNOR.

C'est mademoiselle qui fait des manières!... (*S'arrê-*

tant tout à coup devant Thérésa). Ah! tudieu! la belle femme!...

THÉRÉSA.

Eh bien, monsieur, quelle est cette conduite? Ai-je besoin de vous apprendre que vous êtes entré dans une maison honnête!

ANTÉNOR.

Me suis-je conduit malhonnêtement? Tenez, signora, j'aime mieux vous le dire tout de suite et sans ambages : je suis l'admirateur né de la beauté, et la vôtre suffit pour me jeter dans un ravissement...

THÉRÉSA.

Calmez-vous! monsieur, calmez-vous.

ANTÉNOR.

Vous voulez que je sois calme, lorsque j'ai sous les yeux ce pied mignon, cette main blanche, ces dents d'émail, ces lèvres vermeilles, et ces yeux qui font rêver du ciel, et ces joues qui appellent le baiser...

THÉRÉSA.

Monsieur!

ANTÉNOR.

(*A part.*) Tudieu! la belle femme! (*Haut.*) Parole d'honneur, signora, on ferait volontiers le voyage de Paris à Naples rien que pour vous voir!

THÉRÉSA.

Un compliment! comme on voit bien que vous êtes Français!... Mais cela ne m'explique pas pourquoi vous embrassiez tout à l'heure ma cousine avec tant d'acharnement. Vous ne m'avez pas encore dit qui vous êtes et ce que vous voulez...

ANTÉNOR.

Pourquoi je l'embrassais, mais parce que je ne vous avais pas encore vue...

NINETTA.

Merci bien!

ANTÉNOR.

Pourquoi je suis venu... ma foi, je l'ai oublié; qui je suis, je vais vous le dire... Anténor Lambert, commis voyageur, parfumeur et séducteur, tout cela pour avoir le bonheur de vous offrir mon cœur et d'être votre heureux vainqueur!

THÉRÉSA.

C'est pousser trop loin la plaisanterie... Mais, puisque vous aimez tant la rime, je vous dirai à mon tour : C'est trop de chaleur, monsieur le voyageur, j'ai bien l'honneur...

ANTÉNOR.

Je ne vous laisse point partir ainsi, ma charmante hôtesse... Il me faut un regard de vos yeux, un sourire de vos lèvres, un doux mot de votre bouche...

THÉRÉSA.

Je vous ai déjà prié, monsieur, de mettre un terme à vos plaisanteries.

ANTÉNOR.

Je ne plaisante pas, et pardieu! puisque je trouve dans cette hôtellerie la plus jolie femme qu'on puisse rencontrer de Paris à Naples, je m'y installe, j'y plante ma tente, et j'y veux filer des jours d'or, de soie, et surtout d'amour!

THÉRÉSA.

Finissons-en, monsieur!

ANTÉNOR.

Je ne demande pas mieux! embrassons-nous.

THÉRÉSA.

Quelle impertinence!

ANTÉNOR.

On appelle toujours les amoureux impertinents, mais on leur pardonne ensuite... Tâchons de me faire pardonner.

(Il prend Thérésa dans ses bras.)

THÉRÉSA *(se défendant)*.

Monsieur!... monsieur!...

ANTÉNOR.

Ça y est!

THÉRÉSA.

Ninetta, c'est mal! Tu ne m'as pas défendue.

NINETTA.

Dame! j'ai eu bien assez peur pour mon propre compte.

THÉRÉSA.

C'est odieux! je ne croyais pas qu'on pût être insultée, chez soi, d'une pareille façon!...

ANTENOR.

Il n'y a pas d'insulte! Un baiser, n'est-ce pas un hommage rendu à la beauté? D'ailleurs ce n'est que le premier!

THÉRÉSA.

N'importe, je ne veux pas m'exposer à subir une seconde fois pareil outrage! Je me retire dans ma chambre jusqu'à ce que vous ayez quitté cette maison!...

(Elle sort à droite.)

ANTÉNOR *(la regardant s'éloigner)*.

Tudieu! la belle femme!

SCÈNE VII.

ANTÉNOR. — NINETTA.

ANTÉNOR.

Où est sa chambre?

NINETTA.

Je ne suis pas chargée de vous le dire!

ANTÉNOR.

Aimes-tu mieux m'indiquer la tienne?

NINETTA.

Insolent!

ANTÉNOR.

Pas de vilains mots, ma petite, si tu ne veux pas payer pour ta maîtresse.

NINETTA.

C'est trop fort!

ANTÉNOR.

Sois bonne fille, et en attendant que la charmante signora s'humanise à mon égard, donne-moi une chambre et fais-moi préparer à dîner.

NINETTA.

Vous restez ici?

ANTÉNOR.

Plus que jamais!

NINETTA (*avec un soupir*).

Allons! venez par ici...

ANTÉNOR (*l'embrassant*).

Tiens! voilà un à-compte sur tes étrennes!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

THÉRÉSA (*entr'ouvrant la porte*).

Ouf! il est parti... Pour mon premier voyageur, tomber sur cet enragé, c'est avoir bien mauvaise chance... Respirons un peu... Eh bien, quel est ce bruit... Qu'y a-t-il encore?

SCÈNE IX.

THÉRÉSA. — NINETTA (*entrant en désordre*).

NINETTA.

Sainte Madone, je l'échappe belle!

THÉRÉSA.

Qu'est-ce encore?

NINETTA.

Ce n'est pas un homme, c'est un diable!

THÉRÉSA.

Oui, il embrasse un peu trop.

NINETTA.

Je m'en suis bien aperçue.

THÉRÉSA.

Enfin il est parti!

NINETTA.

Mais non; il s'installe ici, il y dîne, il y couche, et...

THÉRÉSA.

Et?...

NINETTA.

Il m'a demandé de lui indiquer votre chambre!

THÉRÉSA.

Tu n'as rien dit, Ninetta?

NINETTA.

Sans doute... Mais tenez-vous toujours sur vos gardes, signora, je vous le conseille!

THÉRÉSA.

Mais j'aurais beau fermer portes et verrous, je suis sûre que je ne pourrai pas fermer l'œil de la nuit. Je vais mourir de frayeur, tu ne me quitteras pas, Ninetta.

NINETTA.

Je ne demande pas mieux; j'ai aussi peur que vous.

THÉRÉSA.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! est-ce que vous ne nous prendrez pas en pitié!

SCÈNE X.

LES MÊMES. — LORD BEEF.

(Lord Beef entre gravement, un parapluie d'une main, une boîte de pistolets de l'autre; il marche tout d'une pièce jusqu'à ce qu'il soit auprès des deux femmes.)

LORD BEEF.

Médème!

NINETTA.

Hein?

THÉRÉSA.

Encore un étranger!

NINETTA.

Ne vous en plaignez pas!

THÉRÉSA.

Que désire Son Excellence?

LORD BEEF.

Aoh! rien!

NINETTA.

Comment rien!

LORD BEEF (*s'asseyant*).

Non, je voulais seulement asseoir moâ! Le temps était chaud dehors, le température bon dedans, le situation jolie et le maison convenable pour le dessein que je avais performé *long time ago!*

THÉRÉSA.

C'est un Anglais!

NINETTA.

Je le suppose.

THÉRÉSA.

Milord veut-il se rafraîchir?

LORD BEEF.

Je allais rafraîchir moâ tout seul.

NINETTA.

Comment cela?

LORD BEEF.

Cela regardai moâ tout seul.

THÉRÉSA.

Ne seriez-vous pas malade?

LORD BEEF.

No : je suis ennouyé.

NINETTA.

Ennuyé ! de quoi ?

LORD BEEF.

De tout.

THÉRÉSA.

Avez-vous des chagrins?

LORD BEEF.

No.

NINETTA.

Avez-vous perdu votre fortune !

LORD BEEF.

No.

THÉRÉSA.

Êtes-vous amoureux ?

LORD BEEF.

Aoh ! *no !*

THÉRÉSA.

Qu'avez-vous donc, alors ?

LORD BEEF.

Je suis ennouyé.

NINETTA.

Ah ! milord, ce n'est pas gentil, vous dites toujours la même chose.

LORD BEEF.

Je disais le vérité : je ennouyais moâ, le vie fatiguait moâ, et je voulais touier moâ.

NINETTA.

Vous tuer, allons donc !

LORD BEEF.

Je voulais.

THÉRÉSA.

Pas ici toujours.

LORD BEEF.

Ici, si !

NINETTA.

Ah ! c'est trop fort par exemple. Sachez, monsieur, qu'on vient dans cette maison pour loger, pour manger et pour boire, mais non pas pour se suicider.

LORD BEEF.

Aoh ! je voulais manger, je voulais boâre, mais je voulais touier moâ aussi.

NINETTA (*à part*).

Voilà un original.

THÉRÉSA.

Mais, milord, songez à votre pays, à vos amis, à votre famille.

LORD BEEF.

Aoh ! je voulais pas penser à tout cela, ce était trop ennouyoux.

THÉRÉSA.

Vous avez donc le spleen ?

LORD BEEF.

No. — Je avais une grosse fortune, ce était gênant ; je avais une grosse famille, ce était désolant ; je avais une grosse femme, ce était fatigant. Je ennouyai moâ beaucoup ; alors je pensais, pour distraire moâ, à brûler mon cervelle, mais mon pays il était si... aoh ! je trouvais pas

le mot... si nébouleux, que je pouvais pas faire le chose dans le vieille Angleterre; je faisais le malle, le testament, et je pâtais... Je vôlais môrir sous le ciel blûe et poetical, sans le famille et le femme qui ennouyaient moâ. Je trouvais difficilement le place convenable : en France on riait trop, en Piémont on mourait trop depuis le guerre, ce était commun. Je volais touier moi dans le compagnie aristocratical de moi tout seul; ici le soleil est chaud, le ciel blûe... *ah! very nice, very delightful!*... Le maison, il était désert; je volais finir aujourd'hui et dans ce liou...

NINETTA.

Merci de la préférence.

THÉRÉSA.

Mais vous n'y pensez pas! dans mon auberge! quel scandale!

LORD BEEF (*froidement*).

Je payais pôr le scandale.

NINETTA.

(*A part.*) C'est un fou! (*A Thérésa.*) Ne le contrariez pas, c'est le meilleur moyen de nous en débarrasser. (*Haut.*) Eh bien, c'est convenu, milord; mais avant de vous tuer, un bon dîner ne vous sera pas désagréable?

LORD BEEF.

No.

NINETTA.

Nous avons à la cave un excellent bordeaux, fort apprécié des connaisseurs, n'en voulez-vous pas goûter une bouteille?

LORD BEEF.

Oh! *yes!* appôtez trois bouteilles!

NINETTA.

Trois!

LORD BEEF.

Yes! mais tout de suite : je vôlais pas attendre.

NINETTA.

Bon! bon! vous avez bien le temps! On ne se tue ici qu'au coucher du soleil; c'est meilleur genre...

LORD BEEF.

Meilleur *gendre*... Je comprenais pas le mot?

NINETTA.

C'est plus fashionable.

LORD BEEF.

Oh! alors je voulais touier moâ tantôt.

NINETTA.

Eh bien, milord, descendez au jardin, je vous servirai sous la tonnelle; vous serez au grand air; cela ne peut vous faire que du bien.

LORD BEEF (*se levant*).

Je allais.

NINETTA.

Qu'est-ce que vous emportez là?

LORD BEEF.

Ce étaient mes pistolets!

NINETTA (*lui prenant la boîte*).

Ne vous en chargez pas, je vous les porterai au dessert.

LORD BEEF.

Vô promettez?

NINETTA.

Certainement ; allez toujours...

(*Lord Beef sort gravement.*)

SCÈNE XI.

THÉRÉSA, NINETTA.

THÉRÉSA.

Nous voilà dans une belle position!

NINETTA.

Bah! j'en ai vu bien d'autres; laissez-moi faire. Qu'il dîne d'abord, et, si le bordeaux ne fait pas tourner ses idées du noir au rose, je vous réponds qu'il ira se tuer ailleurs qu'ici.

THÉRÉSA.

Comment t'y prendras-tu?

NINETTA.

Je vais tout simplement ôter les capsules de ses pistolets; mais il faut songer avant tout à son dîner: pour un Anglais, c'est l'important...

THÉRÉSA.

Où vas-tu?

NINETTA.

A la cave et à la cuisine.

THÉRÉSA.

Vas-tu me laisser seule?

NINETTA.

Il le faut bien; mais je ne serai pas absente longtemps.

SCÈNE XII.

THÉRÉSA (*seule*).

Ce n'est guère rassurant... Seule avec deux fous de cette

espèce.... Beppo avait bien raison! Ah! si j'avais su! mais il est trop tard : il ne faut plus regarder en arrière. Allons! Thérésa, ma fille, soyez courageuse et ne tremblez pas si fort; d'ailleurs Ninetta va revenir; elle me l'a promis... Quelqu'un!... C'est elle sans doute..... (*Avec effroi.*) Ah!

SCÈNE XIII.

THÉRÉSA. TADDEO.

(*Taddeo entre mélodramatiquement, enveloppé dans un manteau noir, le feutre sur les yeux.*)

TADDEO (*mystérieusement*).

Chut!

(*Il va fermer la porte du fond.*)

Chut!

(*Il va fermer les autres portes et fenêtres. Thérésa stupéfaite le regarde.*)

Tu sais qui je suis?

(*Signe négatif de Thérésa.*)

(*Taddeo entr'ouvre son manteau et laisse voir l'arsenal de pistolets et de poignards qui garnit sa ceinture.*)

THÉRÉSA (*criant*).

Ah!

TADDEO.

Silence, sur ta vie!.... Connais-tu le roi de la montagne, celui dont le nom seul fait pâlir d'effroi voyageurs et bergers, celui dont la demeure est sous la roche noire des Abbruzzes?... le chef redouté qui commande à cent hommes déterminés, le connais-tu, dis?

(*Signe négatif de Thérésa.*)

C'est moi!

THÉRÉSA (*timidement*).

Qui vous?

TADDEO.

Taddeo Birbone, le capitaine des bons compagnons qui aiment les jolies filles comme toi et qui purgent l'Italie des voyageurs indiscrets qui viennent la visiter... Tu trembles? ta frayeur me plaît... Asseyons-nous : on est plus à l'aise pour causer. Maintenant il ne me manque plus qu'à boire....

(*Thérésa s'empresse de lui apporter un verre et une bouteille.*)

Merci..... A présent parlons d'affaires. La vieille tante Sévérina s'est laissée mourir : elle a bien fait ; on m'a dit qu'elle était remplacée par une fort jolie fille.... je vois qu'on ne m'avait pas trompé. Tant qu'elle a vécu, je n'ai guère fréquenté sa maison.... j'ai toujours pensé que c'était une baraque...

THÉRÉSA (*à part*).

C'est flatteur pour mon héritage.

TADDEO (*continuant*).

Mais, en apprenant ton arrivée, je me suis souvenu que cette maison est toujours déserte.

THÉRÉSA (*à part*).

De mieux en mieux.

TADDEO.

Et comme je veux offrir, cette nuit, à ma compagnie un joyeux souper en l'honneur de mon saint patron (*il se découvre*), dont c'est aujourd'hui la fête, j'ai pensé à ta bicoque (*grimace de Thérésa*). Tu auras soin de faire préparer un copieux repas, avec les vins les meilleurs, les liqueurs les plus enivrantes, du marsala, du lacryma-christi, de l'eau-de-vie de France.... Je veux une royale orgie....

THÉRÉSA.

Merci de la préférence.

TADDEO.

Éloigne les étrangers, les oreilles et les regards indiscrets. Ton visage me revient; tu auras l'honneur de me servir à table.

THÉRÉSA.

Mais, seigneur brigand...

TADDEO.

Appelle-moi tout bonnement Excellence.

THÉRÉSA.

Mais, Excellence, je ne puis vous recevoir ici : mon auberge est une honnête maison.

TADDEO.

Corps du Christ! elle hésite, elle s'excuse! Allons, allons, la belle, pas de prétextes, ou sinon gare à ma vengeance. Un bon souper et ta présence, si tu ne veux pas que nous fassions un feu de joie de ta vieille hôtellerie... A ce soir et silence!... Je suis implacable quand je me venge; ta tête me répond de ton obéissance et de ta discrétion... Adieu... Chut...

SCÈNE XIV.

THÉRÉSA, NINETTA.

(Après que Taddeo est sorti, Thérésa tombe abasourdie sur une chaise et cache sa figure dans ses mains. Pendant toute la scène avec Ninetta, elle imite le jeu de Taddeo.)

NINETTA.

Allons! voilà mylord installé! Il mange et boit comme un Anglais; nous aurons bien du malheur si, avant la fin du repas, il n'a pas des idées plus gaies.

THÉRÉSA (*se levant*).

Chut!

(*Elle va fermer la porte du fond.*)

NINETTA.

Qu'y a-t-il?

Thérésa va écouter aux autres portes et voir si les fenêtres sont bien fermées.)

NINETTA.

Vierge sainte! elle est devenue folle.

THÉRÉSA (*prenant Ninetta et l'amenant au premier plan*).

Connais-tu le roi de la montagne, le chef des cent braves compagnons, Taddeo, le brigand des Abbruzes?...

NINETTA.

Taddeo Birbone! si je le connais? oh oui! mais de nom seulement, Dieu merci!

THÉRÉSA.

Eh bien, il sort d'ici.

NINETTA.

Vraiment!

THÉRÉSA.

Il viendra ce soir souper ici avec toute sa compagnie.

NINETTA.

C'est impossible.

THÉRÉSA.

Je l'ai vu, il m'a parlé... et il faut encore que nous le servions à table toutes les deux cette nuit.

NINETTA.

Oh! alors fuyons, fuyons! Je les connais ces messieurs les bandits... ils ne respectent rien.

THÉRÉSA.

Pas du tout : il faut rester ici... il m'a promis de me tuer si je lui désobéissais...

NINETTA.

Jolie promesse... Je cours chercher les gendarmes...

THÉRÉSA.

Malheureuse ! garde-t'en bien !

NINETTA.

Je n'écoute rien... Sauve qui peut !

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XV.

THÉRÉSA *(seule)*.

Ninetta!... Ninetta!... elle ne m'entend pas. Seigneur, que vais-je devenir? Ah ! Beppo, comme j'ai eu tort de te repousser et comme je serais courageuse à cette heure si je te savais près de moi !... Hélas ! il est bien loin... Ciel ! quelle idée ! Ne m'a-t-il pas dit : « Chantez le refrain aimé de notre jeunesse, et vous me retrouverez à vos pieds. » Essayons !

(Elle ouvre la fenêtre et chante : Te voglio dare mono va chillo l'hai da piglia),

Semblable au doux rêve
Qui va s'effacer,
Le flot à la grève
Apporte un baiser!

La brise dépose
Au pied des buissons,
Au cœur de la rose,
Ses folles chansons.

De Naples à Sorrente,
Au déclin du jour,
Tout aime et tout chante
Un refrain d'amour!

Personne!... Allons, il s'est moqué de moi! Comment ai-je pu croire que ma voix parviendrait jusqu'à lui et le ramènerait. Ah! du moins que notre chanson soit le dernier adieu de la pauvre Thérésa, et que le vent du soir lu porte là-bas ce gage de mes regrets et de mon repentir.

(*Elle s'accoude au balcon et chante de nouveau*) :

De Naples à Sorrente,
Au déclin du jour, etc., etc.

SCÈNE XVI.

THÉRÉSA, BEPPO.

(*Beppo, entrant doucement, achève l'air*) :

Tout aime et tout chante
Un refrain d'amour!

THÉRÉSA (*se retournant*).

Beppo! ah! cette fois vous ne me quitterez plus... Vous voilà, je suis forte, je n'ai plus peur!

BEPPO.

Est-ce bien vrai, Thérésa, ce que vous me dites-là?

THÉRÉSA.

Oh oui! c'est bien vrai, c'est mon cœur qui parle... Vous ne savez donc pas tout ce que j'ai souffert depuis votre départ?

BEPPO.

Soyez franche, Thérésa : est-ce la frayeur ou l'amour qui m'a rappelé?

THÉRÉSA.

C'est l'un et l'autre, mais l'amour est le plus fort ; c'est l'amour qui veut que je vous dise, en vous tendant la main : Ami, ne nous séparons plus !

BEPPO.

Dieu soit béni ! je retrouve ma Thérésa !

SCÈNE DIX-SEPTIÈME ET DERNIÈRE.

LES MÊMES.—NINETTA.

NINETTA.

Le dîner est prêt ; Son Excellence et la signora peuvent se mettre à table...

THÉRÉSA.

Tu ris à travers tout, Ninetta.

NINETTA.

Moi, pas du tout ; le repas des fiançailles vous attend.

THÉRÉSA.

Mais nos terribles hôtes...

BEPPO (*souriant*).

Ils dîneront avec nous.

THÉRÉSA.

Ah ! Dieu, non !

BEPPO.

Pourquoi pas ? Tenez, ils ne sont pas bien loin !

(*Il l'embrasse.*)

THÉRÉSA (*étonnée*).

Hein !

BEPPO.

Aoh! je souis bien ennouyé !

THÉRÉSA (*de même*).

Vraiment !

BEPPO.

Chut!

NINETTA.

Les trois ne font qu'un.

THÉRÉSA.

Mauvaise! tu étais donc du complot !

NINETTA.

Sans doute !

THÉRÉSA.

C'est bon! je me vengerai!

BEPPO.

Déjà ?

THÉRÉSA.

Oh! pas maintenant... Quand nous serons mariés...

BEPPO.

Bientôt alors ?

NINETTA.

Dans huit jours la noce, et dans neuf mois le baptême!

THÉRÉSA (*baissant les yeux*).

Oh!

NINETTA.

Ne rougissez pas, cousine... Écoutez!... L'héritage va rester indivis entre nous : nous exploiterons à nous trois l'auberge de *la Madone*... Vous allez être heureux, vous!

mais moi je ne veux pas me marier : il faut donc que vous me donniez bien vite un bel enfant dont je serai la marraine, et que j'endormirai sur mes genoux, en lui chantant, le soir, une vieille chanson !

THÉRÉSA (*tendant la main à Ninetta*).

Bonne Ninetta !

(*Ninetta tend son autre main à Beppo ; l'orchestre joue en sourdine l'air :* De Naples à Sorrente, *etc. Tableau.*)

FIN DE L'AUBERGE DE LA MADONE

LES SUITES

D'UN MÉNAGE DE GARÇON

COMÉDIE EN UN ACTE

LES SUITES

D'UN MÉNAGE DE GARÇON

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES:

DUBREUIL (Georges).	42 ans.
MARIE, sa femme.	24 ans.
THÉODORINE, femme de charge	32 ans.
CRUCHON (Athanase), son neveu..	20 ans.
VERGÈS (Jules)..	28 ans.
ADÈLE. . . . . } domestiques.	
GERMAIN. . . . }	

La scène se passe à Paris, chez M. Georges Dubreuil. — Le théâtre représente un salon : ameublement confortable, presque luxueux ; porte au fond ; porte à droite au second plan ; porte à gauche au premier plan. — A droite, un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire ; à gauche, un piano. — Fauteuils, causeuses, etc.

SCÈNE I.

ADÈLE et GERMAIN. (Adèle époussète, Germain achève de ranger les meubles.)

ADÈLE.

Allons, monsieur Germain, vous tenez à donner une bonne opinion de vous à madame : voilà tout prêt et mis

en ordre, à l'heure où d'ordinaire on dort encore dans la maison!

GERMAIN.

Que voulez-vous, mademoiselle? Les maîtres sont de retour. Il faut bien faire un peu de zèle. Madame est cependant la bonté même; eh bien, j'aurais plus peur de lui déplaire que de mécontenter mademoiselle Théodorine, qui fait ici la pluie et le beau temps!

ADÈLE.

En voilà une qui n'est pas trop bonne! Aime-t-elle à se faire servir!

GERMAIN.

Dame! elle doit s'y connaître! quand on a servi soi-même...

ADÈLE.

Comment?

GERMAIN.

Ah! oui, au fait! vous êtes trop nouvelle ici, et vous avez trouvé, en arrivant, mademoiselle Théodorine installée comme femme de charge, une manière d'intendant femelle; mais, avant le mariage de monsieur, c'était bien une autre chanson!

ADÈLE.

Vraiment?

GERMAIN (*mystérieusement*).

La gouvernante d'un vieux garçon... vous comprenez!

ADÈLE (*de même*).

Je l'avais bien entendu dire!

GERMAIN.

Eh bien, c'est la pure vérité! Elle taillait, elle coupait, elle rognait! il fallait voir! Mais le mariage, le vrai, le bon mariage a tout changé : elle était montée de la loge du portier à l'alcôve de monsieur; de l'alcôve elle est redescendue à l'antichambre! Ce n'est plus qu'une domestique comme nous; elle est la première, voilà tout!

ADÈLE.

Elle ne doit guère aimer madame!

GERMAIN.

C'est ce qui vous trompe : elle lui paraît fort attachée; elle a mille petits soins pour elle... C'est drôle, mais c'est comme ça... Allez! mademoiselle Adèle, si vous aimez à observer, vous en verrez de toutes les couleurs ici.

ADÈLE.

Tant mieux! cela m'amusera.

(*Coup de sonnette.*

GERMAIN.

On sonne, je vais ouvrir!

SCÈNE II.

ADÈLE, puis ATHANASE.

ADÈLE (*seule*).

Il a l'air d'être au courant de bien des choses, ce M. Germain! il faudra que je le fasse causer!

ATHANASE *entre bruyamment, en criant à la cantonade :*

C'est bon! c'est bon! valet, on attendra son réveil...

ADÈLE (*à part*).

Quel est cet original?

ATHANASE.

Tiens! une personne du sexe! Pas mal! pas mal, ma foi! Bah! soyons galant et entamons adroitement la conversation. (*A Adèle.*) *Belllle* enfant! pourrait-on vous offrir un cœur neuf et sans art... par hasard?

ADÈLE (*le repoussant*).

Monsieur!

ATHANASE.

Fi donc! des manières! des façons avec un *millllitaire!*

ADÈLE.

Qui êtes-vous? que demandez-vous?

ATHANASE.

Qui je suis, jeune fille? Athanase Cruchon, voltigeur et séducteur, porté pour la première promotion à la dignité de caporal; troupier fini, mais galant avec le sexe; la moustache en croc, la bouche en cœur et l'œil américain, pour vous servir et vous aimer, ma *belllle* enfant!

ADÈLE (*à part*).

Quel sot personnage!

ATHANASE (*continuant*).

Qui je demande? mais la maîtresse de ces lieux, celle qui gouverne la maison de M. Dubreuil, ma tante, en un mot!

ADÈLE.

Ah! vous êtes le neveu de madame?

ATHANASE.

Évidemment, puisqu'elle est ma tante; vous voyez bien,

belllle enfant, que je suis obligé d'attendre en votre aimable compagnie... D'ailleurs... Que veut cet olibrius ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN.

Madame vous prie de l'excuser, monsieur ; elle ne pourra vous recevoir que dans l'après-midi.

ATHANASE.

Ne vous trompez-vous pas, valet?

GERMAIN.

Monsieur peut croire...

ATHANASE.

C'est bon... On reviendra. (*Il va sortir, mais il s'arrête, envoie un baiser à Adèle et s'éloigne en ajoutant :*) Au revoir, mon ange, au revoir! Le galant troupier reviendra mettre à vos petits pieds son cœur et ses galons... futurs.

SCÈNE IV.

ADÈLE, GERMAIN, puis THÉODORINE.

THÉODORINE (*entrant*).

Qui donc était là ?

ADÈLE.

Mademoiselle!...

THÉODORINE.

Je vous ai déjà priée de m'appeler madame.

ADÈLE.

Pardon! madame! c'est un jeune soldat, c'est le neveu.....

THÉODORINE (*l'interrompant*).

C'est bien, je sais; s'il revient, vous lui direz de ma part de ne pas remettre les pieds ici!

ADÈLE.

Oui, mademoiselle.

THÉODORINE.

Hein?

ADÈLE (*vivement*).

Oui... madame.

THÉODORINE.

Éloignez-vous... voici madame Dubreuil.

(*Adèle et Germain sortent; entre Marie.*)

SCÈNE V.

THÉODORINE, MARIE.

THÉODORINE (*d'un ton câlin*).

Comment vous trouvez-vous, madame? êtes-vous un peu remise de vos fatigues? ne vous a-t-on pas réveillée trop tôt?

MARIE.

Non; je suis levée depuis quelque temps déjà. Mais, dites-moi, quel est donc ce M. Cruchon qui voulait absolument me parler? Le savez-vous? — Je lui ai fait dire de revenir tantôt!

THÉODORINE (*à part*).

J'y mettrai bon ordre!

MARIE.

La nuit d'ailleurs m'a reposée, et je suis vraiment heureuse de me retrouver, après deux mois de voyage, dans cette maison qui m'a servi d'asile et de refuge après les malheurs de ma famille, auprès de vous, Théodorine, qui avez reporté sur moi l'affection et le dévouement que vous aviez pour mon mari !

THÉODORINE.

Madame...

MARIE.

Oh ! je suis reconnaissante, allez ! J'aime qui m'aime. — Tenez ! je vais vous donner une preuve d'affection et de confiance : voilà le premier moment où nous sommes seules, je veux vous faire une confidence et vous demander un conseil...

THÉODORINE (*à part*).

Que va-t-elle me dire ? (*Haut.*) Madame, parlez, je vous écoute.

MARIE (*s'asseyant à droite*).

Venez vous asseoir auprès de moi : ce que je vais vous dire me coûte bien un peu, mais les circonstances peuvent devenir pressantes, il vaut mieux que je vous mette tout de suite au courant. Vous avez su, Théodorine, puisque alors vous étiez déjà à la tête de la maison de M. Dubreuil, quelles circonstances ont amené mon mariage. Mon père, un honorable employé, nous avait laissées en mourant, ma mère et moi, sans fortune et sans autre appui que l'affection de son ancien ami, M. Dubreuil. Ce dernier n'avait point de famille, notre intérieur l'attira et le retint : il reporta sur nous l'attachement qu'il avait voué à mon

pauvre père, sa fortune fut la nôtre; mais la conduite la plus pure est soumise aux interprétations de la malignité; ses assiduités me compromirent : il s'indigna et m'offrit son nom et sa main; ma mère ne me permit pas de refuser, et c'est ainsi que je suis devenue la femme de M. Georges Dubreuil!

THÉODORINE (*à part*).

Je ne l'ai point encore oublié! (*Haut.*) Vous partîtes presque immédiatement pour un voyage en Allemagne! Vous voilà revenus heureux et contents; je ne vois pas quelles nouvelles circonstances...

MARIE.

Vous allez voir : ce que vous ignorez, Théodorine, ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'au moment de ce mariage, si noblement proposé par M. Georges, mon cœur n'était pas libre!

THÉODORINE.

Qu'entends-je?

MARIE.

Du vivant même de mon père, un jeune homme, reçu dans notre maison et dans notre intimité, m'avait avoué son amour. Je l'aimais aussi. Mais comment songer à nous unir? Jules était pauvre, mais l'avenir lui appartenait, et le travail peut donner la fortune. Mon père savait tout; il dit à Jules : « Partez pour les Grandes-Indes! L'ardeur de votre amour doublera votre courage; dans quelques années vous reviendrez, sinon riche, du moins avec une aisance suffisante; ma fille vous aime, elle vous attendra! »

THÉODORINE.

Pauvre enfant!

MARIE.

Jules partit. Quelle séparation! L'espoir seul en adoucissait l'amertume. Un an s'écoula, pas de nouvelles! deux ans, même silence! Qu'était-il devenu? C'est alors que mourut mon père et que je devins la femme de Georges... Maintenant ne devais-je pas croire Jules mort? Ai-je eu tort de cacher à mon mari cette promesse dont l'accomplissement est devenu désormais impossible? Cela peut bien être; mais comprenez ma surprise et ma douleur, ma chère Théodorine, en apprenant que Jules existe!

THÉODORINE.

Est-il possible?

MARIE.

Il existe! Je l'ai revu... Nous étions à Dresde... nous sortions de l'hôtel; il passait, il m'a reconnue; s'il sait que j'habite Paris, il y viendra; il découvrira ma demeure! et alors, quels reproches, quelles scènes déchirantes! Et Georges, auquel j'ai tout caché, ne m'accusera-t-il pas aussi de l'avoir trompé? Je ne puis songer à cela sans frémir: quelle situation! Ah! Théodorine, vous qui avez de l'expérience, vous qui m'aimez, venez à mon aide et dites-moi ce qu'il faut faire pour conjurer le danger!

THÉODORINE.

Ne vous alarmez pas, madame, et comptez sur mes efforts... sur mon dévouement... Mais M. Dubreuil ne sait rien de cette rencontre, sans doute?

MARIE.

Il ignore jusqu'à l'existence, jusqu'au nom de Jules!...

THÉODORINE.

De Jules?...

MARIE.

De Jules Vergès!

THÉODORINE.

Ne craignez rien; je suis là, je parerai à tout : ah! madame, qu'il est heureux que je sois seule à connaître un pareil secret! Il serait si facile de s'en armer contre vous.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur fait demander des nouvelles de madame.

MARIE.

C'est bien : je vais passer dans mon appartement. (*A Théodorine.*) Souvenez-vous de votre promesse!

THÉODORINE.

Soyez tranquille, madame, je n'oublierai rien.

(*Marie sort.*)

SCÈNE VII.

THÉODORINE. — GERMAIN.

THÉODORINE (*à part*).

Non, je n'oublierai rien, je n'oublierai personne... et toi, tu payeras pour les autres. (*Haut.*) Germain...

GERMAIN.

Madame!

THÉODORINE.

S'il se présente un M. Jules Vergès, retenez bien ce

nom ; s'il demande monsieur ou madame, vous me préviendrez tout de suite. C'est moi qu'il doit voir la première ! Vous avez compris ?

GERMAIN.

Oui, madame.

(On sonne.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES. — ADÈLE.

(Adèle remet une carte à Théodorine.)

THÉODORINE.

Jules Vergès ! (*A Adèle*). Faites entrer ! (*A Germain*). Sortez ! (*A part.*) Il n'a pas perdu de temps, c'est d'un bon augure !

SCÈNE IX.

THÉODORINE. — JULES.

JULES.

Pardon, madame, c'est à madame Dubreuil que j'aurais désiré...

THÉODORINE.

Madame Dubreuil est en ce moment auprès de son mari ; mais, dès qu'elle sera prévenue de votre arrivée, elle sera charmée de vous recevoir ; elle comptait bien, du reste, sur votre visite.

JULES.

Et moi qui croyais la surprendre !

THÉODORINE.

Madame Dubreuil, qui n'a point de secrets pour moi, et

qui m'honore de son amitié, m'a chargée de vous recevoir, en son absence, comme un ami bien cher qu'elle croyait perdu et qu'elle sera heureuse de retrouver.

JULES.

Il se pourrait! quand je venais lui reprocher... (*S'arrêtant.*) Qu'allais-je dire?...

THÉODORINE.

Poursuivez, monsieur; devant moi vous pouvez penser tout haut. Oui, vous veniez, n'est-ce pas, lui reprocher son oubli, sa trahison?...

JULES.

Quoi!... vous savez!...

THÉODORINE.

Je sais tout : vous la trouverez émue, heureuse de votre retour; elle l'espérait, car depuis votre rencontre à Dresde, elle n'a pensé qu'à vous, elle ne me parle que de vous! Oh! elle vous aime bien!

JULES.

Elle m'... Ah! madame, vous vous jouez de moi, sans doute...

SCÈNE X.

LES MÊMES. — GEORGES DUBREUIL.

GEORGES.

Théodorine!

THÉODORINE (*bas à Jules*).

Le mari!

(*Les deux hommes se saluent froidement.*)

GEORGES (*bas à Théodorine*).

Quel est ce monsieur?

THÉODORINE (*de même*).

Un ami à moi.

GEORGES (*de même en souriant*).

Peste! il est fort bien! (*Haut.*) Je sors pour l'après-midi : vous ferez servir madame dans son appartement; elle dînera seule!

THÉODORINE.

Bien!

(*Georges sort.*)

SCÈNE XI

THÉODORINE. — JULES.

THÉODORINE.

Vous avez vu cet air sec, ces manières impérieuses, ce ton de commandement! Pauvre femme!

JULES.

Serait-elle malheureuse? ah! parlez! ne me cachez rien!

THÉODORINE.

Elle vous expliquera mieux que moi...

JULES.

Mais comment la voir assez secrètement?...

THÉODORINE.

Ou je me trompe fort, ou vous devez avoir dans votre poche un petit billet sur papier satiné et parfumé...

JULES.

Le voici.

THÉODORINE.

J'en étais sûre! donnez! je le remettrai à son adresse, et je vous promets une réponse favorable.

JULES.

Je puis donc espérer...

THÉODORINE.

Tout...

JULES.

Quoi?

THÉODORINE.

N'est-ce pas assez? Maintenant partez! Laissez-moi le champ libre et revenez ce soir à huit heures; le mari n'y sera pas! Le reste vous regarde...

JULES.

Comment reconnaître?...

THÉODORINE.

Inutile! Je travaille pour la gloire (*A part*) et pour la vengeance. (*Haut.*) Partez! et à ce soir.

JULES.

A ce soir!

SCÈNE XII.

THÉODORINE (*seule*).

A ce soir! Ah! M. Georges, vous aviez cru que les choses se passeraient ainsi! Vous étiez jeune encore! indépendant! riche! Vous m'avez trouvée à votre goût, vous

m'avez installée chez vous, dame et maîtresse; à part le sacrement, il ne me manquait plus rien; mon avenir était assuré, mon ambition satisfaite. Je mets de l'ordre dans la maison, j'ai de l'économie pour deux, j'épargne mon bien en ménageant le vôtre. Vous m'aimez, vous me le dites, vous me le prouvez, et voilà qu'un beau jour vous vous entichez d'une petite fille qui n'a pas le sou vaillant! On vous fait accroire que vous l'avez compromise, vous l'épousez; elle me vole ma place, et il faut que je me taise! que je la serve, que je la respecte! Quitter la place! je l'aurais peut-être dû; j'y ai pensé d'abord; mais où aller? Comment vivre? On ne refait pas son existence brisée en un jour, en une heure... J'ai dévoré ma rage, et je suis restée, en sous-ordre, à la seconde place! mais j'ai toujours gardé ici un pouvoir secret, une influence occulte, et, grâce à la confidence de cette petite sotte, je vais pouvoir enfin me venger; je prouverai à Georges, à cet épouseur d'héroïnes malheureuses, ce que valent les vertus désolées et larmoyantes, et la reconnaissance dont on paye ses bienfaits... Que gagnerai-je à le désillusionner? je l'ignore! mais en attendant je veux que celle qui m'a supplantée, que ma rivale paraisse coupable; je veux plus encore, je veux qu'elle le devienne réellement. Cela ne doit pas être bien difficile... Et d'abord, frappons le premier coup en portant cette lettre... (*On entend du bruit.*) Qu'est-ce encore?

SCÈNE XIII.

THÉODORINE, ATHANASE (*un peu gris*).

ATHANASE.

Ma tante vénérée!

THÉODORINE.

C'est encore toi, imbécile!

ATHANASE.

Hein? vous avez dit...

THÉODORINE.

J'avais défendu qu'on te laissât entrer!

ATHANASE.

Bien obligé! mais il ne faut pas gronder vos valets, ma tante! Je ne suis pas sorti, ma tante! j'ai attendu à l'office le moment de vous présenter mes hommages, ma tante! Et l'on m'a fait goûter d'un petit vin... Ah! Dieu! quel vin, ma tante; il n'y en a pas d'aussi gentil à la cantine.

THÉODORINE.

Tu viens de l'office?

ATHANASE.

Naturellement! Je venais donc vous demander, ma tante...

THÉODORINE.

Tu vas y retourner.

ATHANASE (*continuant sans l'écouter*).

Si c'est un effet de votre complaisance...

THÉODORINE.

Et tout de suite!

ATHANASE (*de même*).

De me prêter quelques petits jaunets...

THÉODORINE.

Tu n'en sortiras pas de la journée !...

ATHANASE.

A l'office!... Et m'y offrira-t-on encore du petit vin?...

THÉODORINE.

Autant que tu voudras!

ATHANASE.

Alors, c'est une autre affaire. Le militaire ne connaît que l'obéissance et la subordination. Par file à gauche... *Arche!*

(*Théodorine sort.*)

SCÈNE XIV.

ATHANASE (*seul*).

Passer la journée à l'office, c'est bien! y boire du bon vin, c'est mieux! mais la particulière de tantôt, si je pouvais la rejoindre, c'est maintenant que je pousserais bien ma petite pointe... Allons, allons! taisez-vous, Athanase, vous devenez libidineux... On vient... éloignons-nous : Bacchus d'abord, Cupidon ensuite!

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

MARIE, *entre pensive, une lettre à la main.*

Cette lettre! elle me brûle! aurais-je dû la recevoir? N'est-ce pas outrager mon mari que de m'arrêter à ces sou-

venirs d'un passé si loin déjà, mais si charmant encore! Oh! non, ce n'est pas une faute que de contempler une dernière fois les ruines du bonheur détruit et perdu pour jamais! C'est un regret, ce n'est déjà plus un désir! Le devoir a pris la place des rêves de ma jeunesse; mais que veut Jules?... me reprocher sans doute son amour oublié, ma main donnée à un autre.... qui sait? réclamer peut-être d'anciens droits sur mon cœur?..... Oh! il est noble, généreux; il comprendra ma position, et loin de chercher à me faire oublier mon époux.... Pourtant, si tel était son projet, il faudrait bien qu'il y renonçât; il faut qu'il sache que tous ses efforts seront infructueux; ma résolution est inébranlable, il faut qu'il en soit averti. Qu'il renonce à des projets coupables, à de folles espérances, et nous pourrons nous revoir comme de vieux amis... mais, écrire? c'est toujours une imprudence! non! non! point de démarche inconsidérée. Il faut que je lui parle : quelques paroles suffiront pour faire envoler ses chimères; oui, c'est cela, qu'il vienne, et tout sera fini.

SCÈNE XVI.

MARIE, THÉODORINE.

THÉODORINE.

Madame!

MARIE.

Ah! ma pauvre Théodorine, quels combats se livrent dans mon cœur le présent et le passé!

THÉODORINE.

Je ne pense pas que la lettre que je vous ai remise renferme rien.....

MARIE.

Vous ne comprenez pas : c'est de moi seule qu'il s'agit. *Sa* lettre est respectueuse quoique passionnée; mais je veux couper court à toute tentative de ce genre; vous direz à M. Jules Vergès qu'il peut venir : je le recevrai, je lui dirai nettement mes résolutions pour l'avenir.

THÉODORINE.

(*A part.*) Mais ce n'est plus mon affaire! (*Haut.*) Ce que vous me dites ne m'étonne pas, madame; je comprends parfaitement que vous désiriez rompre avec des sentiments qui ne sont plus les vôtres, et que peut-être même vous n'avez jamais partagés...

MARIE.

Que dites-vous?

THÉODORINE.

Eh bien, non : vous l'avez aimé, je veux le croire; votre courage n'en est que plus héroïque. Mais croira-t-il à la dernière faveur que vous daignez lui accorder, sur ma simple parole, si quelques lignes de vous ne viennent point la confirmer? car, enfin, les amants sont soupçonneux... Tenez, voilà justement du papier, de l'encre, une plume... Écrivez, je vous en prie; que ce pauvre garçon auquel votre entrevue doit enlever toute espérance pour l'avenir, trouve au moins dans votre lettre un adoucissement à ses regrets... Le passé lui appartient;... il serait cruel à vous de l'en déposséder sans compensation...

MARIE.

Vous le voulez?

THÉODORINE.

Je vous le conseille!

MARIE (*avec un soupir*).

Écrivons donc!

THÉODORINE (*à part*).

Enfin! (*Marie s'approche du guéridon, s'assied et prend la plume.*) Écris! écris, imprudente! C'est ton arrêt que ta main trace! Il faudra bien que Georges... (*grand tapage au dehors; bruit de pieds, de coups de poing, etc., etc.; on se querelle, on se bat.*) Quel est ce vacarme?

(*Elle va regarder un moment à la porte du fond.*)

MARIE (*déchirant la lettre commencée.*)

Qu'allais-je écrire!

(*Elle prend une autre feuille de papier, écrit deux lignes, signe et cachète.*)

THÉODORINE (*remontant la scène*).

C'est une dispute de domestiques. (*A part.*) Coquin d'Athanase! il a fait encore des siennes!

MARIE (*lui donnant la lettre*).

Tenez; j'ai suivi votre conseil : êtes-vous contente?

THÉODORINE.

Je suis heureuse surtout, madame, de vous épargner pour l'avenir des regrets, et peut-être même des chagrins! (*A part.*) Je la tiens! (*Elle met la lettre dans sa poche.*)

MARIE.

Surtout de la prudence!... Ciel! mon mari.....

(*Théodorine sort.*)

SCÈNE XVII.

MARIE, GEORGES.

GEORGES.

Ma chère Marie, j'avais dit tantôt à Théodorine de vous servir chez vous : j'avais l'intention de faire quelques courses; mais j'ai réfléchi. Pour le premier jour de notre arrivée, je ne veux pas vous laisser seule à la maison, et, ma foi! si vous voulez bien me donner l'hospitalité, je vous tiendrai compagnie ce soir!

MARIE.

Que vous êtes bon ! Je ne voudrais cependant pas déranger vos projets. Après une absence de deux mois, pendant lesquels vous m'avez consacré tous vos instants, il est bien naturel que vous donniez cette soirée à vos amis, à vos relations interrompues..... Je ne veux pas accepter votre sacrifice!

GEORGES.

Un sacrifice! dites donc un plaisir! une bonne soirée passée avec vous, auprès de vous! car, en voyage, on est rarement en tête-à-tête, tandis qu'ici, chez nous, chez vous...

MARIE.

Mon bon Georges!

GEORGES.

Moi, bon! pas du tout, je ne suis qu'un égoïste; j'ai fait un calcul personnel en m'assurant l'affection d'une enfant charmante et douce : j'ai la main, peut-être un jour mériterai-je le cœur; c'est tout simplement de la personnalité

bien entendue : je ne suis plus jeune, je ne suis pas très-amusant. Votre printemps sera le sourire de mes vieux jours. Vous voyez bien que c'est vous qui êtes bonne; c'est moi qui suis votre obligé, et c'est bien le moins que ce soir...

MARIE.

Eh bien, non, décidément : je ne veux pas que vous changiez rien à vos projets; vous deviez sortir, sortez! Je dinerai seule. D'ailleurs, je ne suis pas bien gaie aujourd'hui, et je craindrais que ma maussaderie ne vous attristât! J'aime mieux que mes chagrins imaginaires se dissipent dans la solitude!

GEORGES.

Vous le voulez! soit : je n'insiste pas. (*A part.*) Singulier caprice!

MARIE.

Mon Dieu! c'est une fantaisie d'enfant! Je vous remercie d'y céder. Allons, allez vous amuser! Je vous donne congé jusqu'à ce soir.

GEORGES.

A ce soir!

(*Marie présente son front à Georges, qui y dépose un baiser, puis elle sort en lui adressant un dernier sourire.*)

SCÈNE XVIII.

GEORGES (*seul*).

Charmante enfant! Mais quelle étrange idée! vouloir absolument que je sorte. (*Théodorine entre sans être entendue.*) Après tout, la solitude, ici, n'est ni dangereuse, ni redoutable; avec des livres, un piano, le temps passe vite!

SCÈNE XIX.

GEORGES, THÉODORINE.

THÉODORINE.

Monsieur n'aime pas la lecture ?

GEORGES.

Tiens, c'est toi ! Pourquoi cette question?

THÉODORINE.

Répondez toujours.

GEORGES.

Mais si ! j'aime beaucoup la lecture, tu le sais bien !

THÉODORINE (*d'un ton amer*).

Oh ! il y a si longtemps !.... Et la musique ?

GEORGES.

Beaucoup aussi.... Mais pourquoi ?

THÉODORINE.

Si monsieur n'avait aimé ni la lecture, ni la musique, je me serais expliqué pourquoi madame, voulant se livrer à ses plaisirs favoris, éloigne monsieur afin de ne pas l'ennuyer. Mais si monsieur aime aussi ces distractions, je ne comprends plus.....

GEORGES.

Voyons, Théodorine, quelle mouche te pique? D'abord, pourquoi m'appelles-tu *monsieur?* Tu sais bien que, lorsque nous sommes seuls, je t'ai permis d'user de moins de cérémonies....

THÉODORINE.

C'est une dernière insulte pour moi.

GEORGES.

Une insulte?

THÉODORINE.

Oui, une insulte! Je pouvais autrefois vous parler sur un autre ton, me servir avec vous des mots qu'emploient l'affection et la tendresse.... mais aujourd'hui...

GEORGES.

Eh bien?

THÉODORINE.

Je dois respecter le mari de ma maîtresse!

GEORGES.

Bon! toujours tes éternelles récriminations! Mon Dieu! est-ce ma faute, après tout? Que t'avais-je promis? rien. Je ne suis donc pas un ingrat.... J'ai oublié, voilà tout! Oublie à ton tour; que diable! on n'est pas lié pour la vie; tous les jours....

THÉODORINE.

Les amants oublieux font les maris dupés!

GEORGES.

Ah! tu changes de batterie : tu attaques ma femme, n'ayant pas de prise sur moi. Pauvre Marie! si bonne, si douce, si indulgente!

THÉODORINE.

Et qui aime tant à rester seule, le soir, pour lire et faire de la musique!

GEORGES.

Que veux-tu dire?

THÉODORINE.

Moi! rien; mais il y a des hasards si singuliers! Votre

femme, elle-même, serait peut-être bien étonnée de recevoir des visites à l'heure qu'elle a choisie pour être *seule*...

GEORGES.

Que supposes-tu?

THÉODORINE.

Rien, je vous le répète; d'ailleurs, est-ce que cela me regarde? Je suis la femme de charge de madame, je gouverne et je dirige les domestiques, je les engage et je les renvoie; j'ai la clef des armoires..... Quant au reste, je n'ai rien à y voir : mon domaine s'arrête à l'antichambre. La chambre à coucher n'est plus dans mes attributions.

GEORGES.

Folle! toujours des reproches!

THÉODORINE.

Pas du tout. Oh! je n'ai pas le droit d'en faire, et je serais bien mal venue à lancer le trait le plus innocent contre madame!

GEORGE

Théodorine!

THÉODORINE.

Vous voyez bien; vous voilà déjà furieux! et cependant qu'ai-je dit?... Calmez-vous! je me tais. Un dernier avis, pourtant : Vous devez sortir, sortez! mais ne tardez pas à rentrer. S'il y a quelqu'un au salon, vous pourrez au moins recevoir, vous! puisque madame désire rester seule!

GEORGES (*grave*).

Je te pardonne, Théodorine, je te pardonne, mais je ne te crois pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE XX

THÉODORINE (*seule*).

Que m'importe qu'il me croie ou non ! Je suis sûre qu'il reviendra.... Maintenant, un mot à notre amoureux : « Monsieur, votre lettre a fait merveille ; on vous attend ce soir ; venez ! » (*Elle sonne ; Germain entre.*) Cette lettre à son adresse, c'est à côté ; il y a une réponse. (*Germain sort.*) Maintenant, où est Athanase ? (*Elle sonne ; entre Adèle.*) Faites monter le militaire qui est à l'office.

ADÈLE.

Oui, mademoiselle.

THÉODORINE.

Encore !

ADÈLE.

Oui, madame !

(*Elle sort.*)

THÉODORINE.

C'est cela ; prenons toutes nos mesures, et, après cela, à la grâce de Dieu !

SCÈNE XXI.

THÉODORINE. — ATHANASE. — GERMAIN.

(*Athanase, toujours un peu aviné, entre par la porte du fond, à gauche ; Germain arrive par la porte à droite. Ils se heurtent ; Athanase est renversé, et reste assis par terre.*)

ATHANASE (*après réflexion*).

Prenez donc garde, butor !

GERMAIN.

Butor vous-même! Quelle idée de courir ainsi dans un appartement!

ATHANASE (*d'un ton pleurard*).

Je le dirai à ma tante!

THÉODORINE (*bas à Germain*).

La réponse?

GERMAIN.

On viendra!

THÉODORINE.

Très-bien; cela suffit...

GERMAIN.

Mais, cet ivrogne?...

THÉODORINE.

Laissez-le; je m'en charge...

(*Germain sort.*)

SCÈNE XXII.

THÉODORINE, ATHANASE.

THÉODORINE.

Athanase!

ATHANASE.

Présent!

THÉODORINE.

Voici l'instant de faire preuve d'intelligence.

ATHANASE.

L'intelligence, c'est mon fort! Si j'avais seulement quelques petits jaunets...

THÉODORINE.

Tu les auras, si tu veux m'aider.

ATHANASE.

Que faut-il faire?

THÉODORINE.

Rien.

ATHANASE.

Rien! ça me va!

THÉODORINE.

Tu vas rester dans ce salon, sur ce fauteuil, près de la porte. Tu ne bougeras pas, et, dès qu'il viendra quelqu'un, tu te dirigeras à pas de loup de ce côté pour me prévenir. Tu comprends?

ATHANASE.

Naturellement!

THÉODORINE.

Surtout ne va pas t'endormir; tout serait manqué, et alors pas d'argent!

ATHANASE.

Soyez tranquille, ma tante! On a l'œil ouvert, ma tante!

THÉODORINE.

A ton poste!

(Athanase se place sur le fauteuil, à droite de la porte du fond; il s'y carre, s'y étale, ôte son shako, puis le remet sur sa tête. — Lazzis. — Germain apporte une lampe allumée; Théodorine la baisse et sort.)

SCÈNE XXIII.

ATHANASE (*seul*).

Voilà ma faction qui commence! Asseyons-nous, mais pas de bêtises! Athanase Cruchon, soyez fort! et, comme dit le caporal Flamberge, si vous fermez un œil, ayez toujours les deux autres ouverts... C'est drôle comme j'ai sommeil... Ah! c'est le liquide, fameux le liquide... Broum... broum! Sentinelle, prenez garde à vous!... Tiens, tout tourne... mais non, c'est une idée; c'est moi qui me retourne dans mon lit... Ah! le bon lit...

(*Il bâille et s'endort; la lampe ne projette qu'une clarté douteuse; demi-nuit.*)

SCÈNE XXIV.

ATHANASE endormi, GEORGES.

GEORGES.

Je ne me serais pas cru capable de revenir! Est-ce crainte? est-ce curiosité?... oh! ce n'est que de la curiosité... Soupçonner Marie, la candeur, la vertu même, ce serait indigne! Mais je ne serais pas fâché de convaincre Théodorine de l'inutilité de ses discours. Bonne Marie! je vais la surprendre, mais j'espère bien qu'elle n'en sera pas fâchée!...

(*Il se dirige à droite.*)

ATHANASE (*réveillé en sursaut, d'une voix de tonnerre*).

Qui vive?

GEORGES (*prend la lampe, la hausse et regarde Athanase*).

Que diable fais-tu là, mon garçon?

ATHANASE.

Monsieur, je vous demande pardon, mais la dame d'ici m'a dit de l'avertir aussitôt qu'il viendrait un monsieur... Vous m'avez l'air d'être celui qu'on attend, et je vas...

GEORGES.

Ah! la dame d'ici t'a dit de l'avertir? (*A part.*) C'est singulier! (*Haut.*) Ne te dérange pas : j'y vais moi-même; il est inutile que tu bouges, à moins que tu n'aies d'autres commissions.

ATHANASE.

Non, monsieur.

GEORGES.

Eh bien, reste là.

ATHANASE.

Oui, monsieur. Mais tâchez que je ne sois pas grondé; vous savez, le militaire ne connaît que sa consigne!

GEORGES.

C'est bon, mon ami, c'est bon! (*A part.*) Je crois décidément que je vais surprendre Marie!

(*Il sort.*)

SCÈNE XXV.

ATHANASE (*seul; il baisse la lampe*).

La lumière m'a toujours empêché de dormir; c'est égal, ma commission s'est faite toute seule... Maintenant reposons-nous et reprenons le cours de nos travaux.

(*Il se dispose à se rendormir.*)

SCÈNE XXVI.

ATHANASE, JULES.

JULES.

Quelle obscurité! Je comprends, elle aura craint d'attirer l'attention; et puis la rougeur, l'émotion... ah! cette émotion, je la partage. Marie! la revoir ainsi, mariée à un autre! la revoir pour lui dire un dernier et éternel adieu! Un adieu! mais non; pourquoi renoncer au bonheur de la voir et de l'aimer? N'est-ce pas elle qui m'a dit de venir? elle qui m'attend!... Ma lettre a dû la toucher; oh! oui, elle s'est souvenue des serments échangés, des fraîches amours de nos jeunes années! Elle m'aime encore, elle va me le dire tout à l'heure...

ATHANASE (*réveillé en sursaut*).

On ne peut donc plus dormir tranquille, ici?

JULES.

Une voix d'homme! Le mari peut-être!

ATHANASE.

Qui est là? (*Comme Georges tout à l'heure, il prend la lampe, la hausse, et cherche à reconnaître Jules.*) Que faites-vous ici, jeune homme?

JULES.

Monsieur, je comprends que ma présence ici vous semble étrange; mais quand vous saurez...

ATHANASE.

Naturellement! Je voudrais savoir...

JULES.

Monsieur, je comptais rencontrer ici une personne...

ATHANASE.

Eh bien, et moi, qu'est-ce que je suis donc?

JULES.

Croyez, monsieur, que si j'avais su... Vous n'ignorez peut-être pas que votre femme...

ATHANASE.

Ma femme! En voilà bien d'une autre! Mais si, mais si, j'ignore absolument...

JULES.

Et je craindrais de laisser pénétrer dans votre esprit d'injustes soupçons...

ATHANASE (*magistral*).

En effet, monsieur, votre présence!... mes soupçons!... Car enfin, comment se fait-il?...

JULES.

Oh! elle est innocente, monsieur! je vous le jure. Jamais un mot, une action coupable; mais enfin... c'était la première fois après une séparation aussi longue, aussi cruelle; quand j'avais droit d'espérer...

ATHANASE.

Espérez toujours, mon cher monsieur; ça n'est pas défendu! L'espérance c'est le pain de munition de l'amour; d'ailleurs ma tante est bonne enfant; je vous arrangerai cela...

JULES.

Votre tante! (*A part.*) Ce n'est donc pas le mari!

ATHANASE.

Sans doute, ma tante! Où vous croyez-vous donc?

JULES.

Chez madame Dubreuil!

ATHANASE.

Vous y êtes : eh bien, madame Dubreuil, puisque vous voulez l'appeler comme ça, est ma tante, ma vraie tante, la sœur de ma mère, et moi je suis son neveu, étant le fils de sa sœur; vous comprenez. Quant à M. Dubreuil... Ah! mais j'y songe : c'est peut-être vous que je devais lui annoncer, à ma tante! elle me l'avait si bien recommandé... tandis que l'autre de tout à l'heure... Je cours...

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES. — GEORGES.

GEORGES *à* ATHANASE.

C'est inutile... ma femme est prévenue et...

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES. — THÉODORINE (*avec un flambeau*).

GEORGES (*continuant*).

Et voici madame, qui nous expliquera sans doute la présence de monsieur à cette heure.

THÉODORINE.

Laissons monsieur; madame Dubreuil vous a dit sans doute qu'elle n'attendait personne ce soir?...

GEORGES.

Personne! pas même moi!

JULES.

Monsieur, je puis vous jurer...

GEORGES.

Je vous remercie de votre témoignage: mais ma femme n'en a pas besoin, et moi je n'en veux pas; il s'est ourdi une trame, on a voulu tendre un piége, mais j'en connais les auteurs!

(*Il regarde Théodorine et Athanase.*)

ATHANASE *à* THÉODORINE.

Défendez-moi, ma tante!

GEORGES.

Quant à vous, monsieur...

THÉODORINE (*l'interrompant*).

Quant à monsieur, sa présence ici ne doit pas vous étonner : je vous avais annoncé qu'il viendrait ici quelqu'un; ce quelqu'un c'est *monsieur !* et c'est votre femme qui lui avait donné rendez-vous!

GEORGES.

Ma femme! encore une calomnie!

THÉODORINE (*lui tendant la lettre*).

Lisez...

JULES.

Monsieur, je n'ai reçu qu'une lettre, et la voici.

GEORGES (*prend les deux lettres*).

Le billet que vous me montrez, monsieur, est de madame *il désigne Théodorine*); je n'ai pas à contrôler sa conduite,

mais il me semble qu'elle aurait pu donner ses rendez-vous ailleurs que dans le salon de ma femme...

THÉODORINE.

Lisez l'autre! lisez donc!

GEORGES.

Cette autre lettre ne me paraît pas être parvenue à sa destination, puisqu'elle est encore cachetée.

THÉODORINE.

C'est grâce à moi qu'elle n'est pas sortie de la maison! mais quand vous saurez ce qu'elle contient...

GEORGES.

Comment le savoir? il n'y a pas de suscription; rien ne me donne le droit de la décacheter, et j'ignore qui l'a écrite...

THÉODORINE.

C'est votre femme qui l'a écrite, ici, devant moi!

GEORGES.

Sous votre dictée peut-être?

SCÈNE DIX-NEUVIÈME ET DERNIÈRE.

LES MÊMES. — MARIE.

GEORGES.

Marie, est-ce vous qui avez écrit cette lettre?

MARIE.

Je reconnais cette lettre, c'est bien moi qui l'ai écrite.

GEORGE.

Elle vous appartient : je vous la rends...

THÉODORINE (*à part*).

Niais!

MARIE.

A quoi bon? Puisqu'elle n'est pas parvenue à la personne à qui elle est adressée, elle devient inutile, vous pouvez la lire!

THÉODORINE (*à part*).

Quel aplomb!

GEORGES.

Mais, je ne sais... je ne puis...

MARIE.

Je vous prie, et madame (*désignant Théodorine*) se joindra sans doute à moi.

GEORGES.

Vous le voulez; soit! (*Il décachète et lit tout haut.*) « Monsieur, vous désirez me voir, me dit-on; je serai heu-« reuse de recevoir la visite d'un ancien ami; mais je ne « pourrai avoir cet honneur qu'autant que vous me serez « présenté par M. Dubreuil, mon mari. Agréez, etc. »

(*Georges tend la main à sa femme.*)

THÉODORINE (*à part*).

Je suis jouée!

GEORGES.

Je regrette, monsieur, de vous avoir rendu témoin de cette petite scène d'intérieur, qui pour vous doit manquer absolument d'intérêt. Je serai, dans tous les cas, charmé d'apprendre que madame (*il montre Théodorine*) accueille favorablement vos sentiments à son égard. Quant à ce

jeune soldat qui, ce soir, m'a rendu sans le vouloir un véritable service, je l'engage à revenir de temps en temps visiter mon office, lorsque sa tante aura quitté ma maison.

ATHANASE (*ahuri*).

Comment donc! mais avec plaisir! un troupier! un *milltaire!* toujours, naturellement!

FIN DES SUITES D'UN MÉNAGE DE GARÇON.

UNE LIVRE DE CHAIR

POCHADE EN UN TABLEAU

UNE LIVRE DE CHAIR

POCHADE EN UN TABLEAU

PERSONNAGES :

STOCBOROUGH (lord), 45 ans.
MANUELA, Espagnole, sa femme, 25 ans.
ARTHUR DE CHENEVIEUX.
PAQUITA, femme de chambre.

La scène se passe à Londres. Le théâtre représente un salon chez lady Stocborough.

SCÈNE I.

PAQUITA (*seule*).

Quel métier!... rentrer du spectacle à dix heures! prendre le thé et aller dormir! pas une heure de répit, pas un instant de repos dans cette maudite maison! Milord est jaloux comme plusieurs tigres!... Madame est coquette!... pas autant que je le voudrais, cependant! Trouvez donc le moyen et le temps de penser à vos propres amours... au milieu de tout cela! Et pourtant ce gros Anglais de Firemann (je suis seule, je puis l'avouer tout haut) a une encolure fort élégante... et ma foi... mais, chut! j'entends milady...

SCÈNE II.

MANUELA, PAQUITA.

MANUELA.

Où est mon mari ?

PAQUITA.

Dans son appartement, señora ; il vient de me remettre une lettre pour la faire porter, puis il est rentré chez lui ; il paraît fort agité.

MANUELA.

Et... sais-tu la cause de son émotion ?

PAQUITA.

Vraiment non... Milord a pourtant laissé échapper quelques mots.

MANUELA.

Eh bien ?

PAQUITA.

Il m'a semblé l'entendre répéter les noms de Drury-Lane, de Shylock..

MANUELA (*l'interrompant*).

C'est bien... merci... Voici milord, tu peux te retirer.

SCÈNE III.

STOCBOROUGH et MANUELA. (Cette dernière reste d'abord au fond.)

STOCBOROUGH (*sombre et rêveur*).

Le Français est entreprenant, l'Espagnole est ardente, mais l'Anglais est opiniâtre... Essayons toujours, nous ver-

rons ensuite : oui, c'est cela, mon plan est adroit, original et bien combiné : cette peste de Paquita une fois hors de la maison, plus rien à redouter ! Dieu me bénisse ! Deux femmes contre un seul homme, c'est trop de moitié.

MANUELA (*s'avançant*).

Hum... hum...

STOCBOROUGH.

Quoi ! vous ici, milady !

MANUELA.

J'allais chez vous.

STOCBOROUGH.

Chez moi ! je bénis le hasard qui m'a fait venir au-devant de vous... Vous désiriez me parler, chère lady ?

MANUELA.

Oui, milord, je voulais vous parler d'une chose qui s'est passée à Drury-Lane, ce soir, pendant que vous dormiez.

STOCBOROUGH.

Vraiment !

MANUELA.

Oh ! vous n'avez rien vu, rien entendu : cela du reste était insignifiant pour un indifférent, et vous l'êtes un peu trop, milord ; mais ma dignité d'épouse exige que je vous demande aide et protection contre des procédés qui m'offensent... Eh bien, vous ne me répondez pas ?...

STOCBOROUGH.

De quoi s'agit-il? et d'abord êtes-vous bien sûre que je fusse assez profondément endormi pour ne rien voir et ne rien entendre ?

MANUELA.

Ah ! si vous ne dormiez pas, c'est autre chose : alors dites-moi ce qui s'est passé ce soir, et soyez assuré que je comblerai au besoin les lacunes de votre récit.

STOCBOROUGH.

Soit... mais daignez d'abord vous asseoir ; on cause mieux assis. Voici le fait : on jouait ce soir le *Marchand de Venise*, un chef-d'œuvre de notre immortel Shakspeare, le plus grand poëte qui ait jamais existé !

MANUELA.

Après le grand Calderon de la Barca !

STOCBOROUGH.

Oh ! avant !

MANUELA.

Milord, vous êtes Anglais, et je suis Andalouse !

STOCBOROUGH (*à part*).

Hélas ! (*Haut.*) Je continue : Vous vous rappelez, madame, que Shylock demande à couper une livre de chair sur le corps de son débiteur ; eh bien, à cette scène, une voix qui m'a fait tressaillir s'est écriée dans la loge voisine : « Une livre de chair ! beau sacrifice ! j'en donnerais dix, j'en donnerais vingt, moi ! pour obtenir l'amour de cette charmante lady !

MANUELA (*étourdiment*).

C'était Arthur !

STOCBOROUGH (*la regarde fixement sans parler*).

(*A part.*) Ah ! il s'appelle Arthur, je ne savais pas son petit nom, je m'en souviendrai. (*Haut.*) J'ai donc voulu vous demander...

MANUELA (*l'interrompant*).

Admirez la coïncidence : je venais, moi, vous demander aide et protection contre des assiduités qui m'obsèdent, contre d'indiscrètes démonstrations qui m'affichent et...

STOCBOROUGH.

Et... que vous avez encouragées !

MANUELA.

Moi !

STOCBOROUGH.

Vous ! milady... Oh ! je ne viens pas vous faire des reproches... mais permettez-moi de prendre un fauteuil à mon tour ; je vous l'ai dit, on cause mieux assis. Votre pensée, milady, vous venez de me la dire tout à l'heure franchement et sans détour, je le suppose du moins ; je n'ai donc rien à vous demander que la faveur de m'écouter un instant. Vous êtes Espagnole, milady, le soleil de votre patrie allume dans les veines de vos compatriotes des feux qui dans nos froides régions peuvent sembler volcaniques ! Nous aimons à notre façon, vous aimez à votre guise ! je conçois cela, je le conçois même tellement bien que je me reproche parfois d'avoir enchaîné, pour la vie, au destin d'un homme comme moi, l'existence d'une femme comme vous !

MANUELA.

Milord !

STOCBOROUGH.

Mon Dieu ! oui, je vois bien que je me suis trompé en pensant que des devoirs réciproques, une intimité douce, un échange de bons procédés pouvaient tenir lieu de l'amour. Eh bien, je suis Anglais, j'ai l'habitude de mettre

en pratique tout ce qui me paraît théoriquement bon et bien. J'ai donc résolu de mettre un terme à une situation qui fait notre tourment à tous les deux; vous êtes aimée (*Dénégations de Manuela*); vous êtes aimée, je le sais, et vous êtes bien près d'aimer à votre tour...

MANUELA.

Oh! milord!

STOCBOROUGH.

Je continue. Vous aimez peut-être. Quel est mon devoir, sinon de renoncer à un bonheur que je ne mérite pas, et de réunir deux cœurs faits l'un pour l'autre? Le rôle de tyran ne me plaît guère. Je suis raisonnable et froid... J'ai tout calculé. Je vous rends votre liberté. (*Bruit de voiture.*) Une chaise de poste entre dans la cour de l'hôtel, c'est moi qui l'ai demandée; elle est garnie de tout ce qu'il faut pour un long voyage; vous pouvez donc partir avec monsieur... monsieur... (*Il cherche un moment.*) Arthur!...

MANUELA.

Partir! moi! avec lui!

STOCBOROUGH.

Partir! vous! avec lui! oui! je le permets. Seulement, si j'abandonne mes droits, je veux au moins être sûr que vous ne perdrez pas au change, et que l'homme que vous aimez est véritablement digne de votre amour : or, de cet amour je ne demande qu'une preuve, une preuve facile à donner, qu'il a lui-même offerte ce soir...

MANUELA

Que voulez-vous dire?

STOCBOROUGH.

Ce gentleman, M. Arthur... oui, M. Arthur, c'est cela,

a déclaré tout haut que, pour être aimé de vous, il donnerait volontiers dix ou vingt livres de sa chair, n'est-ce pas? Moi, je n'en demande pas tant, et je le tiendrai volontiers quitte pour un doigt!

MANUELA.

Un doigt?

STOCBOROUGH.

Oh! n'importe lequel! Celui qu'il voudra, peu m'importe!

MANUELA.

Vous plaisantez, milord! Vous n'avez pu sérieusement concevoir une semblable pensée!

STOCBOROUGH.

Aussi n'est-ce pas à moi, mais à M. Arthur qu'en revient tout l'honneur, après Shakspeare, toutefois.

MANUELA.

Quoi! un pareil sacrifice!

STOCBOROUGH.

Un sacrifice! et de quel mot vous servez-vous pour moi qui vais vous perdre tout entière?

MANUELA.

Mais c'est une infamie!... Tenez, vous êtes un homme cruel et sanguinaire.

STOCBOROUGH.

Très-bien! continuez! vous avez le choix des épithètes; mais il faut rester avec moi ou partir avec lui! Si vous partez, je réclame son doigt!

MANUELA.

Qui trouverez-vous pour vous aider dans un pareil attentat?

STOCBOROUGH.

Je ne compte que sur moi-même !

MANUELA.

Bourreau !

STOCBOROUGH.

Allons, rassurez-vous ; je ne lui couperai rien ; mon épreuve sera complète, s'il croit à la réallté du sacrifice ! Amenez-le donc à consentir, et tout sera dit...

MANUELA.

Vous me jurez...

STOCBOROUGH.

Foi de gentleman ! Foi de Stocborough de Clinton Yorkshire !

MANUELA.

C'est une folie !... Si je consens à m'y prêter, c'est pour vous guérir de votre vilaine jalousie... Mais comment mener à bonne fin semblable comédie, comment faire part de votre singulière proposition à ce monsieur ! Ce soir ! à cette heure !

STOCBOROUGH.

Il va venir ici, mandé par moi !

MANUELA.

Par vous ?

STOCBOROUGH.

Il fallait bien tout préparer... et... tenez ! on vient m'annoncer sa visite..

SCÈNE IV.

LES MÊMES. — PAQUITA.

PAQUITTA.

Milord, Firemann me charge de dire à Votre Honneur...

STOCBOROUGH.

Que le gentleman est arrivé?

PAQUITA

Oui, milord,

STOCBOROUGH.

C'est bien; tenez-vous dans l'antichambre pour l'annoncer (*Paquita sort*). Vous, milady, songez à tenir votre promesse; moi je vous cède la place et je vais attendre le résultat de vos efforts...

SCÈNE V.

MANUELA (*seule*).

Ah! MM. les Français, vous croyez qu'il n'y a qu'à parler, qu'à vous présenter même, pour que toutes les femmes tombent amoureuses de vous; vous chantez victoire avant le combat, et vous faites part à l'univers de vos succès futurs. Je ne sais pas si ce système vous réussit auprès des Françaises, mais, nous autres Espagnoles, il faut prendre un peu plus de peine pour nous plaire et pour nous toucher. Il est bon que vous receviez de temps en temps une leçon, sans compter celle que va s'attirer milord...

SCÈNE VI.

MANUELA. — PAQUITA.

PAQUITA.

Señora, M. Arthur de Chenevieux!

MANUELA

Fais entrer.

PAQUITA.

Entrez, monsieur!

SCÈNE VII.

MANUELA. — ARTHUR (*type de gandin, fatuite niaise*).

ARTHUR.

Une femme!... Elle!... grands dieux!... Pardon, milady, si je me présente ainsi chez vous à cette heure; c'est que lord Stocborough m'a fait prier de venir sur-le-champ, toute affaire cessante... Ah! si j'avais su...

MANUELA (*minaudant*).

Mon mari est absent, monsieur; cela ne vous fâche pas trop que je vous reçoive à sa place..

ARTHUR.

Mais c'est un bonheur pour moi, milady, un grand bonheur, un bonheur d'autant plus grand... (*Il cherche.*)

MANUELA (*l'interrompant*) (1).

Que vous ne vous y attendiez pas; je conçois cela. La surprise ajoute au plaisir, si toutefois il est possible de

(1) Toute cette scène est jouée avec une grande exagération.

trouver du plaisir dans la société d'une pauvre femme, d'une recluse qui s'ennuie et s'étiole comme une plante exotique exilée sous un ciel étranger...

ARTHUR.

Eh quoi! milady, vous souffrez?

MANUELA.

Ne le savez-vous pas?

ARTHUR.

Qu'entends-je?

MANUELA.

N'avez-vous pas jeté des regards de compassion et de sympathie sur celle que la nostalgie use, affaiblit et tue?... Me serais-je trompée, et dois-je regretter ma démarche de ce soir?

ARTHUR.

Non, milady, non; vous ne vous êtes pas trompée. Vous n'avez rien à regretter... mais de quelle démarche parlez-vous?

MANUELA.

Puisque vos sentiments sont sincères... puisque vous m'aimez véritablement... puisque vous me le jurez!

ARTHUR (*à genoux*).

Oui, milady! à vos genoux, je le jure! c'est vous que j'adorais en secret, vous! que j'osais suivre de mes regards, de mes vœux, de mon amour!

MANUELA.

Relevez-vous, monsieur, on pourrait nous surprendre, et jusqu'à l'instant où il me sera permis d'être entièrement à vous...

ARTHUR (*à part*).

Elle va bien!

MANUELA.

Croyez que je saurai respecter et faire respecter ma dignité de femme et d'épouse.

ARTHUR (*se relevant*).

Je vous obéis, milady; mais puisque je suis assez heureux pour ne pas vous déplaire, oh! prouvez-moi que je ne suis pas un insensé, que je ne rêve pas, que mon bonheur est bien possible et réel! car je ne puis croire encore...

MANUELA.

Oui, Arthur, je vous aime! Je voudrais en vain refouler ce secret au fond de mon âme, mais il me brûle, il m'oppresse!... et mon cœur se déchire...

ARTHUR.

Ah! milady, après de telles paroles, qui ne serait heureux de donner tout son sang?...

MANUELA.

Je n'exige pas tant!

ARTHUR.

Parlez! que faut-il faire? je suis prêt à tout!

MANUELA.

Eh bien... mais peut-être trouverez-vous mon exigence singulière, exagérée... non! je lis dans vos yeux une résolution à toute épreuve, et d'ailleurs vous demander un sacrifice, n'est-ce pas vous donner un gage de mon amour?...

ARTHUR.

Parlez, milady!

MANUELA.

D'abord ne m'appelez plus milady ; ce mot est odieux à mon oreille, il me rappelle sans cesse ce pays que je déteste! Appelez-moi señora; je croirai, en vous écoutant, respirer encore l'air pur de mes belles montagnes...

ARTHUR.

Eh bien , señora, je suis tout à vous, je vous appartiens tout entier! Dites, qu'exigez-vous de moi?

MANUELA.

Peu de chose! mais j'y tiens beaucoup! Écoutez : mon mari est absent, j'ai fait en sorte qu'après vous avoir mandé ici il ne dût revenir que demain matin. La nuit nous appartient ; tout est préparé pour notre fuite...

ARTHUR (*ahuri*).

Hein? pour notre fuite?...

MANUELA.

Oui, nous allons partir pour l'Écosse, afin de mieux dérouter les poursuites; on me croira en Espagne, où je veux aller plus tard vivre avec vous. Hésiteriez-vous?

ARTHUR.

Moi! jamais! nous irons au bout du monde, si vous le voulez; cependant...

MANUELA.

Ne craignez rien; mes mesures sont bien prises. Mes gens sont dévoués; Paquita nous accompagne. De votre côté, rien ne vous arrête, rien ne vous retient...

ARTHUR.

Mais ce sacrifice?...

MANUELA.

Au fait! j'oubliais... c'est une simple formalité, mais une formalité indispensable (*baissant la voix*) ; j'ai fait un vœu à Notre-Dame.

ARTHUR.

A la sainte Vierge?

MANUELA.

Oui, à Notre-Dame del Pilar! J'ai juré, si jamais je quittais mon mari, de n'appartenir qu'à un homme qui aurait un doigt de moins...

ARTHUR (*renversé*).

Un doigt de moins!

MANUELA (*froidement*).

Cela vous étonne?

ARTHUR (*se remettant*).

Non! non, señora; mais je ne m'attendais pas à ce genre de formalité... (*A part.*) Elle va trop bien!

MANUELA (*avec simplicité*).

Je comprends. Eh bien, mon cher Arthur, voyez de quoi il s'agit; la chose est des plus simples.

ARTHUR (*regardant ses mains*).

Mais je suis complet, moi!

MANUELA.

Qu'à cela ne tienne! De même que pour le voyage, j'ai tout prévu pour l'opération...

ARTHUR.

(*A part.*) Je voudrais bien m'en aller! (*Haut.*) Ah! milady, que d'attentions!

MANUELA.

Je ne veux pas retarder mon bonheur et le vôtre!

ARTHUR.

Et le mien!... oui, milady.

MANUELA.

Milady! encore ce vilain nom!

ARTHUR.

Pardon, señora... mais la surprise, l'ivresse, la crainte... de voir s'évanouir un bonheur aussi inespéré...

MANUELA.

C'est bien!

(*Elle sourit.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES. — PAQUITA.

MANUELA.

Le docteur?

PAQUITA.

Il attend, señora.

MANUELA.

Qu'il entre!

SCÈNE IX.

MANUELA. — ARTHUR.

ARTHUR.

Le docteur!

MANUELA.

C'est le chirurgien de ma famille; un vieillard habile, respectable et discret. Soyez tranquille, tout sera bien fait.

SCÈNE X.

LES MÊMES. — PAQUITA et LE DOCTEUR.

(Le docteur est vêtu de noir et masqué; aidé de Paquita, il apporte un billot au milieu de la scène. Paquita sort et revient avec une hachette qu'elle remet au docteur. Celui-ci se tient debout, immobile auprès du billot, en face du public. Paquita passe en sortant auprès d'Arthur.)

PAQUITA (*bas à Arthur*).

Ne craignez rien! il est gagné!

ARTHUR.

Gagné? qui? le docteur?

(Paquita fait un signe affirmatif et sort.)

SCÈNE XI.

MANUELA. — ARTHUR. — LE DOCTEUR.

ARTHUR (*à part*).

Est-ce une épreuve?

MANUELA.

Docteur, ce gentilhomme a besoin de vos services...

ARTHUR (*d'un ton dégagé*).

Oui, docteur... mais je ne vous retiendrai pas longtemps. Il ne s'agit que de peu de chose .. ayez la complaisance de me couper un doigt!

MANUELA.

Non, pas celle-ci; gardez votre main droite tout entière; la main gauche, à la bonne heure!

ARTHUR.

(*A part.*) Parlerait-elle sérieusement? (*Haut.*) Comme il vous plaira, milady. (*Il pose la main sur le billot.*) Suis-je bien ainsi?

LE DOCTEUR.

Un peu plus au bord, s'il vous plaît; je ne veux pas couper quatre doigts pour un!

ARTHUR.

Diable!

MANUELA.

Bon docteur, apportez-y tout votre soin et tout votre talent; ne m'abîmez pas cette main que je vous confie!

LE DOCTEUR.

Que ce cavalier ne tremble pas!

ARTHUR.

Trembler! moi! c'est plutôt vous, docteur, dont la main n'est pas sûre... Je ne sais quelle émotion vous agite... vous n'êtes peut-être pas coutumier de ce genre d'opérations?... peut-être n'êtes-vous pas bien disposé?... si nous remettions?...

MANUELA (*froidement*).

Non, tout de suite ou jamais.

LE DOCTEUR.

Je suis à vos ordres.

ARTHUR (*à part*).

Soyons Français, morbleu! ne reculons pas devant l'étranger! (*Haut et relevant la manche de son habit.*) Allons!... finissons-en!

LE DOCTEUR (*levant la hache*).

Ne bougez pas!

ARTHUR.

Allez!

LE DOCTEUR (*à part*).

Comment, il ne bouge pas! se laisserait-il faire?

ARTHUR.

Eh bien, j'attends!

LE DOCTEUR.

Puisque vous y êtes!...

(*Il feint d'abaisser la hache.*)

ARTHUR (*retirant sa main*).

Que diable! docteur, ces choses-là peuvent se dire, mais elles ne se font que dans les mélodrames.

(*Stocborough se démasque.*)

MANUELA.

Eh bien, n'est-ce pas un mélodrame que nous jouons ici? Tous les personnages y sont... Voici le tyran, je suis la malheureuse amoureuse, et vous...

ARTHUR.

Moi! je suis le niais!

MANUELA.

Non, le *gracioso*, c'est plus poli... Allons! l'épreuve a réussi. M. de Chenevieux aime mieux son petit doigt que toute ma personne. Convenez, monsieur, que ce n'est pas trop flatteur pour moi, ni trop galant de votre part; vous n'avez pas voulu aller jusqu'au bout du... doigt.

STOCBOROUGH.

Paquita!

SCÈNE XII.

LES MÊMES. — PAQUITA.

STOCBOROUH.

Monsieur, veuillez suivre cette fille; ma chaise est à votre disposition avec tout ce qu'elle renferme. Mon postillon Firemann mène admirablement. Paquita, qui doit suivre son futur mari, vous accompagne; elle vous fera voir du pays.

ARTHUR (*s'inclinant*).

Milady, pardonnez...

MANUELA (*fièrement*).

Quoi donc?

ARTHUR.

Ma hardiesse.

MANUELA (*souriant*).

Vous appelez cela de la hardiesse?

ARTHUR.

Sans rancune au moins, mylord.

STOCBOROUGH.

De la rancune? oh! monsieur! Vous m'emmenez Paquita: c'est moi qui suis votre obligé.

PAQUITA.

Mille grâces, Votre Honneur!

(*Arthur et Paquita sortent.*)

SCÈNE XIII.

Manuela et Stocborough restent un instant immobiles et silencieux ; on entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne. Stocborough s'avance vers sa femme, lui prend les deux mains et lui dit avec sentiment :

Merci!

FIN DE UNE LIVRE DE CHAIR.

AUX PIEDS D'UNE FEMME

PROVERBE EN UN ACTE, EN PROSE

AUX PIEDS D'UNE FEMME

PROVERBE EN UN ACTE, EN PROSE

PERSONNAGES :

LE COMTE.
LA COMTESSE.
ROSE.

SCÈNE I.

ROSE (*entrant par la porte à droite*).

L'incohérente personne que ma maîtresse ! Vit-on jamais pareil chaos de volontés qui se heurtent, et d'ordres qui se contredisent ! Me forcer à quitter la table et à laisser mon dîner presque inachevé ; me faire subir la pluie et crotter une robe à laquelle je tiens ! Je ne sais vraiment si je dois me fâcher ; mais avouez qu'il y aurait bien sujet !... Si, du moins, j'avais fait quelque aimable rencontre, cela m'aurait distraite. J'adore être suivie dans la rue, et j'ai une amie qui prétend que tous les mariages se font ainsi... Mais, chut ! voici madame.

SCENE II.

LA COMTESSE. — ROSE.

LA COMTESSE.

Eh bien, Rose, tu restes là seule à causer, sans me rendre compte de ton ambassade... Viendra-t-il ? Si sa réponse est négative, je meurs...

ROSE.

Oui, madame, il viendra, et dans une heure vous le verrez à vos pieds.

LA COMTESSE.

Tant mieux ! Rose, suis-je jolie ce soir?

ROSE.

Ravissante ! cette coiffure sied à madame dans la perfection. La modiste est une fée, et ses créations tiennent du génie.

LA COMTESSE.

Mais comment suis-je jolie?... Le suis-je plus qu'hier? Plus qu'avant-hier?... Jolie !... Tout le monde me le dit. Je le sais, et l'on ne m'apprend rien. C'est le point auquel on l'est qu'il est difficile de savoir; et je voudrais qu'on inventât un thermomètre de beauté, afin que, le soir, quand je vais au bal, je puisse me dire : J'ai vingt, trente ou quarante degrés au-dessus de la laideur. Du reste, rien ne m'ennuie comme ma figure; je la trouve insignifiante, monotone. Les compliments me fatiguent, et c'est une menue monnaie dont je n'admets plus le cours. — Non ! ces fadaises banales, ces douceurs de mauvais aloi, je les repousse. Je crois vraiment que j'aimerais mieux des épigrammes; cela ferait diversion, cela me distrairait.

ROSE.

Je plaindrais fort le maladroit qui oserait distraire madame de cette façon, et je crois qu'elle serait vite guérie de son goût pour le changement... Je conçois que madame se plaigne... Elle est comme certain roi de l'antiquité, Midas, si je ne me trompe, dont les mains avaient le funeste privilége de changer tout en or, et qui prit l'or en horreur.

— Madame a le pouvoir de provoquer partout les hommages, et ses yeux transforment les paroles en compliments. Madame se meurt de trop de beauté, comme Midas de trop de richesses.

LA COMTESSE.

Tu me flattes, Rose, et tu te railles de mon pauvre visage, auquel je tiens plus que tu ne le penses... Je ne fais pas de modestie avec toi; et, d'ailleurs, s'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, il n'y a pas de jolie femme pour sa soubrette.

ROSE.

Oh! que si, madame, et je vous assure que je vous trouve charmante. Votre beauté est une de celles qui plaisent le plus. D'ailleurs, vous le savez, c'est ce qui m'a attachée à vous; et je ne servirai jamais une personne qui n'aurait pas un nez grec. Ainsi, voilà déjà l'équivalent du thermomètre que vous souhaitiez. Quand je vous demanderai mon congé, c'est que la beauté vous aura donné le vôtre.

LA COMTESSE.

Mais, Rose, voilà qui me fait peur, et si de ton séjour auprès de moi dépend la conscience de ma beauté, je ferai tout pour la garder. Le comte a commandé ses chevaux sans doute, et croit qu'il va m'emmener aux Italiens, puis au bal de ma cousine l'ambassadrice de Naples. Il n'en sera rien, cher comte, et quand vous viendrez me tendre votre main gantée de blanc, je vous dirai : Merci, je reste... Oh! non, j'ai mieux à faire chez moi.

ROSE.

Mais, madame ne craint-elle pas que M. le comte n'ait

des soupçons, et n'est-il pas bien imprudent de renoncer à un spectacle que l'on aime?

LA COMTESSE.

Tu me crois donc bien naïve, Rose? Penses-tu que je vais aller dire tout bonnement au comte : « Monsieur, allez-vous-en bien vite; dépêchez-vous de me laisser seule, car j'ai affaire. » Ce serait par trop élémentaire! Rassure-toi, et, dans une demi-heure, je serai libre sans m'être compromise; sois tranquille...

ROSE.

Je m'en rapporte bien à madame; je connais son tact et son esprit.

LA COMTESSE.

Flatteuse!...

ROSE.

D'ailleurs madame n'aura pas de peine à persuader M. le comte, car il est encore amoureux de madame comme au premier jour...

LA COMTESSE.

Rose, ceci est une question un peu indiscrète, et je suis partie trop intéressée pour vouloir y répondre... Cependant je crois que tu as raison, et que ce pauvre comte m'adore... Il y a longtemps d'ailleurs, et son amour est à l'épreuve, car il a résisté aux ondées de l'indifférence et au soleil de la lune de miel. Quand il m'a vue pour la première fois, j'étais mariée à M. de Blagny; tu le sais, c'était un vieillard cassé, à moitié aveugle et tout à fait sourd... Aussi je ne fus madame de Blagny qu'*in partibus*. Je devins veuve, et je pus alors récompenser le comte en lui donnant mon cœur avec ma main.

ROSE.

Un peu plus de main que de cœur, je crois. Mais quoi, madame, le veuvage ne vous a point tentée, et vous n'avez pas voulu jouir du plus doux des états?...

LA COMTESSE.

Non, Rose, la solitude m'a fait peur, et puis le comte m'aimait. Je suis si charitable!... Je lui ai fait l'aumône... J'ai craint d'avoir mes pauvres, et, en pareil cas, le singulier me paraît préférable au pluriel. Le veuvage n'a de mérite que quand il est occupé, et je sentais bien que je me marierais au comte... Avoue qu'il valait mieux le faire avant qu'après, et que le mariage doit être une révélation et non une reconnaissance. Tiens! sais-tu de quoi le mariage me fait l'effet?... C'est la quarantaine du bonheur.

ROSE.

Sauf que la peste vient après.

LA COMTESSE.

On ouvre une porte... Ce doit être le comte... Laisse-nous, et entre quand la personne que j'attends sera là; tu me feras signe sans me parler.

(*Rose sort.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE. — LE COMTE.

LE COMTE.

Bonsoir, chère amie. Comment! votre toilette en est là! Mais songez donc que l'Alboni chante son air au second acte, et que nous ne l'entendrons pas...

LA COMTESSE.

Je me sens un peu souffrante... mes nerfs sont très-excités par le temps maussade qu'il fait aujourd'hui. Si vous tenez à ce que je vous accompagne, je sonnerai Rose, et je vous suivrai ; une robe est bientôt mise, et...

LE COMTE.

N'en faites rien, de grâce. Je ne voudrais pour rien au monde aggraver le *mauvais état de vos nerfs*. J'irai seul. D'ailleurs, votre sœur viendra, je pense.

LA COMTESSE.

Sans doute, mais vous ne prenez pas pitié de moi. Je vais donc rester solitaire pendant que vous entendrez ces Italiens que j'adore. Que faire ?... Je n'ai rien à lire qu'un roman de Balzac, qui m'ennuie en ce moment-ci. Savez-vous à quoi ressemble Balzac, selon moi? A un chiffonnier moral qui vide son panier. Voyons! Soyez doublement galant; restez avec votre femme, et avec votre femme agacée; il y aurait là de quoi faire fuir un mari moins tendre, moins attentionné que vous. Restez, mon ami, vous me ferez plaisir.

LE COMTE.

A vos ordres, chère comtesse ; mais pourquoi me prévenir si tard que vous avez changé d'avis, maintenant que me voilà en toilette? Vous le savez, cravate blanche oblige...

LA COMTESSE.

Ah ! vous êtes en toilette? Je ne m'en serais pas aperçue, et je ne sais rien de plus difficile que de distinguer si un homme est en toilette. Savez-vous de quoi les hommes me font l'effet, le soir, au bal?... de croque-morts opulents... Mais soyez franc. Est-ce votre habit noir, votre cravate

blanche ou l'air de madame Alboni qui vous font tant désirer de me laisser à ma lecture? Car, malgré vos protestations de sollicitude, je vois que vous mourez d'envie de m'abandonner.

LE COMTE.

Quelle injustice!... Quand je vous offrais ma société de si bon cœur. Mais je n'aurais pu vous la donner que dix minutes, car j'ai, au club, un rendez-vous d'affaires...

LA COMTESSE.

Ou d'amour. Voyons! dites-le franchement. Ne suis-je pas votre meilleure amie? Tenez, vous avez l'air embarrassé... j'ai deviné juste. Que les hommes sont maladroits! Permettez-moi de vous donner une leçon de finesse... Chaque fois que le tocsin du rendez-vous sonne pour vous, au lieu de sortir sans rien dire, sans avoir l'air préoccupé, vous venez nous dire, à nous qui n'y voyons pas de malice: « J'ai un rendez-vous d'affaires. » Cela nous donne aussitôt à penser, tandis que, si vous ne nous aviez rien dit, nous n'aurions rien su.

LE COMTE.

Vos soupçons tombent à faux, et je puis vous assurer que si je n'avais promis à ..

LA COMTESSE.

Ah! prenez garde! vous allez mentir, et je vais peut-être devenir affreusement jalouse. Prenez garde! je sens le mal qui me gagne, et si vous tâtiez le pouls à mon amour-propre, il vous dirait cent pulsations. Convenez-en, vous seriez bien vexé si je vous demandais de rester! Je vais abdiquer ma dignité, et faire tout ce qu'il faut pour n'être pas obligée de vous donner la clef des clubs... Ah! de grâce, quit-

tez cet air contraint... D'ailleurs, il est huit heures, et votre rendez-vous ne peut être que pour neuf... Est-ce avec madame de Valville?... la vilaine personne!... elle a toujours des robes roses... vous aimez le rose?

LE COMTE.

Sur vos joues, oui, madame.

LA COMTESSE.

Ah! quel fade compliment! Savez-vous de quoi le rose me fait l'effet? d'une jolie femme bête qui montre toujours ses dents, parce qu'elles sont blanches. La rose, cela rit toujours, et il faut être gaie comme une folle pour porter du rose; c'est indécent. Mais enfin, si vos faveurs sont à ce prix, je vais me commander un uniforme rose; seulement je vous préviens, monsieur, que je n'aurai pas les bras aussi maigres ni la poitrine aussi luxueuse que madame de Valville. Savez-vous de quoi elle a l'air?... D'une cigale hydropique...

LE COMTE (*se promenant avec humeur*).

Singulière chose! on ne pardonne jamais la beauté d'une rivale.

LA COMTESSE.

Ah! grâce pour nos sexes, vous allez les mettre en pièces. Aimez-vous les étagères? moi je les déteste; c'est une ostentation de marchand de curiosités qui semble dire : « Tenez, regardez, j'ai mis là beaucoup de choses qui valent beaucoup d'argent. » Et puis je soupçonne les maris jaloux d'en avoir entouré leurs femmes, de même qu'on dresse des mannequins pour préserver les cerises des atteintes des moineaux. Qui donc serait assez audacieux pour se mettre à genoux, faire une déclaration pour une étagère

de Damoclès et avec un dommage de cinq cents francs en perspective!... Il y a de quoi effaroucher nos oiseaux de salon. Et pauvres cerises que nous sommes, vous nous retirez les picoteurs!! Que de déclarations vous nous volez!...

LE COMTE.

Vous leur donnez un titre à ma reconnaissance, comtesse. Je trouve même qu'il n'y en a point assez dans cette chambre de ces étagères bénies, je veux en tapisser votre boudoir.

LA COMTESSE.

Au voleur!... au voleur!... cher comte... Vous donnez habilement le change à ma petite querelle. Vous me volez ma jalousie, et vous espérez que je vais me fâcher de vos soupçons, vous chercher noise, vous prier de sortir, et que vous irez ainsi à votre rendez-vous, la conscience soulagée, au risque d'un petit nuage que votre tendresse et votre douceur de demain sauront dissiper. Je ne suis pas d'une intelligence aussi enfantine que vous le supposez. Voyons, asseyez-vous là et causons.

LE COMTE.

Je ne demande pas mieux, et je vous écoute. Ne voulez-vous pas me donner une tasse de thé?

LA COMTESSE.

Fi donc! du thé, je l'ai pris en horreur. Savez-vous de quoi le thé me fait l'effet? C'est une sorte de tisane aristocratique. Le thé ressemble à ces femmes laides dont on dit : « Elles ont l'air distingué. » Il est distingué, voilà tout... (*Rose passe dans le fond du théâtre, et fait un signe qu'aperçoivent le comte et la comtesse.*) Non, parlons de madame de Valville.

LE COMTE.

Ah! l'ennuyeux sujet! Je ne reste, madame, que pour parler de vous; si nous entamons le chapitre Valville, je m'envole.

LA COMTESSE.

Vous en mourez d'envie. Allons, je ne veux pas être cruelle. Allez me tromper, cher ami. Il y a deux ans que nous sommes mariés; ce ne sera ni la première ni la dernière fois. Je sais me résigner, je dévorerai mes larmes en silence, et ne vous ennuierai pas de mes lamentations.

LE COMTE.

Vous êtes d'une révoltante injustice.

LA COMTESSE.

J'ai l'équité de Salomon.

LE COMTE.

Vous vous trompez étrangement. Mais, ma foi, puisque j'ai les inconvénients de la situation, au moins est-il juste que j'en aie les bénéfices. Je vous souhaite le bonsoir, comtesse.

LA COMTESSE.

Bonsoir, comte, je vous revaudrai cela.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE (*seule*).

Enfin! Il est assez malaisé de se débarrasser d'un mari sans se compromettre. (*Appelant.*) Rose!

SCÈNE V.

LA COMTESSE. — ROSE.

LA COMTESSE.

Il est là, n'est-ce pas ?

ROSE.

Oui, madame ; il vous attend...

LA COMTESSE.

Reste dans cette chambre, et si le comte revenait, préviens-moi. Quel bonheur ! il est là ! courons... (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

ROSE (*seule*).

Rester toute seule ici, voilà qui est ennuyeux, quand j'avais une connaissance qui devait venir me voir. Le mardi, je suis chez moi le soir, et il serait fort malséant que les invités trouvassent visage de bois. Qu'est-ce que je risque en ne montant pas ma garde ici ? Monsieur est aux Italiens, et d'ailleurs, de là-haut, je l'entendrai bien rentrer. Mais on monte l'escalier... Tiens !... il vient par ici, et n'entre pas chez lui ; s'il me voit, impossible de sortir... Ah ! derrière ce rideau.

SCÈNE VII.

LE COMTE.

Personne ne m'a vu rentrer, et mes gens se morfondent à m'attendre devant le théâtre. Je suis donc ici sous le plus

strict incognito. Eh quoi ! me voilà devenu jaloux et ridicule, rentrant sur la pointe du pied, maussade et soupçonneux. Que les femmes sont maladroites ! elles ignorent le bénéfice de la franchise, et malgré toutes les finesses que ma femme a déployées pour me persuader qu'elle souhaitait de me voir passer la soirée près d'elle, je suis parfaitement convaincu qu'elle avait mieux à faire que de m'accompagner aux Italiens... Elles jouent toujours avec nous la fable du lièvre et de la tortue ; à l'heure qu'il est, j'ai touché le but, tandis que, se croyant sûre d'arriver, elle avait sans doute donné rendez-vous au duc, qui lui fait la cour. Elle l'aura mandé pour le congédier honnêtement, et lui dire qu'elle n'aime que moi... Allons, voilà mon amour-propre qui bat la campagne et se plaît à ne voir que des choses flatteuses pour lui dans une aventure qui en a si peu les apparences... Tiens !... mais j'entends des voix confuses dans sa chambre. Ah !... une idée !... par le trou de la serrure... Si la portière de la chambre est relevée... Peut-être verrai-je ?... oui...

ROSE (*derrière le rideau*).

Ma foi, je m'amuse plus ici que chez moi, et je reste. Je tiens à voir la colère du comte ; il y aura peut-être une scène, et moi qui sais tout je fournirai le dénoûment, si bon me semble.

LE COMTE (*redescendant la scène*).

C'est positif ; quoique le trou soit petit, j'ai cru voir un homme à ses pieds. Des cheveux blonds ; ce n'est pas le duc, à moins qu'il ne varie ses perruques selon ses rendez-vous. C'est égal (*avec un soupir*), c'est bien inconfortable d'être trompé ! J'étais si tranquille ! Au lieu d'entendre

madame Alboni, me voilà condamné à me promener de long en large, à me mettre en colère. Je vais passer une soirée bien maussade, peut-être empoisonner toute une existence. Je suis furieux; mais, chut!... la voici. Voyons comment elle va s'en tirer...

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE (*entre en souriant*). — LE COMTE.

LA COMTESSE.

Comment! déjà fini! vous venez faire la paix, mon cher Alfred; c'est la mode aujourd'hui. Voyons! vous avez le droit de me baiser les mains. Savez-vous quel rôle joue ma main en ce moment? c'est l'Esterhazy de la situation. Oui, je l'avoue, j'ai été tyrannique, acariâtre, grondeuse. Eh bien, maintenant je suis gaie, souriante, j'aime le thé. Voulez-vous que j'en demande?

LE COMTE.

Quel changement!... Mais je vais désirer que vous vous mettiez souvent en colère. Après l'orage luit le soleil, et j'en ai vu peu de plus radieux.

LA COMTESSE.

Y a-t-il du monde aux Italiens?

LE COMTE.

Je n'ai pas regardé...

LA COMTESSE.

Ma sœur avait-elle les cheveux relevés? Elle devait les essayer ce soir.

LE COMTE.

Je n'ai pas vu...

LA COMTESSE.

Aimez-vous les cheveux retournés?... Moi je les aime assez... c'est franc et carré; c'est une profession de front.

LE COMTE.

Oui... Je ne sais pas.

LA COMTESSE.

Ah ça! mon ami, vous êtes du dernier maussade, et je prierai madame de Valville de vous renvoyer à moi plus gai que cela. Vous avez l'air d'un écho qui aurait une indigestion. Voulez-vous aller au bal? je suis à vos ordres.

LE COMTE.

Eh parbleu! non, madame, trêve de railleries; je ne suis pas disposé à plaisanter ce soir...

LA COMTESSE.

Des boutades! mais voilà le moyen de tarir ma bonne humeur, et vous jetez des douches d'eau froide sur le feu de mon esprit. Eh bien, une fantaisie me prend, c'est d'y aller seule à ce bal où vous refusez de m'accompagner. J'ai tout le temps... Il est neuf heures... Deux heures et demie pour m'habiller, cela fait onze heures et demie... J'arriverai même trop tôt, et c'est bien bourgeois d'être au bal avant minuit... Pourvu que ma cousine soit prête... Justement je me souviens que j'ai promis le cotillon. Une femme qui ne tient pas un cotillon compromet sa parole.

LE COMTE.

Elle sera compromise, madame, et je vous assure que vous n'irez pas à ce bal.

LA COMTESSE.

Allons, vite... dépêchez-vous, et avant que je ne me

mette en colère et que je ne vous dise des impertinences, expliquez-moi votre silence brutal et vos réticences incompréhensibles.

LE COMTE.

Je n'aurai point d'explications, attendu que je les déteste; je vous fais mes adieux, et je ne vous dis qu'un mot : Je suis revenu des Italiens, j'ai regardé à travers la porte, et j'ai vu.

LA COMTESSE.

Mais c'est indigne de violer mes secrets! Vous voyez donc bien que j'avais raison de vous le cacher, puisque vous ne me le pardonnez pas.

LE COMTE.

Comment! raison de me le cacher, je le crois bien...

LA COMTESSE.

C'est une faute, mon ami, j'aurais dû vous l'avouer avant de me marier; mais je craignais que cela ne vous inspirât de la répugnance.

LE COMTE.

Comment! et vous croyez que je vous aurais épousée...

LA COMTESSE.

Cela n'a pas arrêté M. de Blagny, et d'ailleurs, dès l'âge de cinq ans...

LE COMTE.

Quelle infamie!... dès l'âge de cinq ans!... N'achevez pas... vous me faites horreur!

ROSE (*derrière le rideau*).

Ma foi, je n'y tiens plus; je meurs d'envie de rire. Il faut sauver madame, ils ne s'entendront jamais.

(*Elle fait semblant d'entrer par la porte.*)

LE COMTE.

Pourquoi entrer sans qu'on vous sonne ?

ROSE.

Mais, monsieur...

LE COMTE.

Vous venez espionner, écouter aux portes...

ROSE.

Non, monsieur.

LE COMTE.

Répondez plus poliment.

ROSE.

Mais, monsieur, c'est que le pédicure de madame a laissé tomber une lime, et je venais la chercher.

LE COMTE.

Comment ! là, tout à l'heure... c'était... ce n'était pas...

(Il incline un genou, et veut baiser la main de la comtesse, qui recule d'un pas.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous avez cru que c'était... Ah ! monsieur le comte !... Quel indigne soupçon ! — Fi ! Jamais je ne vous pardonnerai... Mais non, je veux être généreuse. *(Elle se rapproche et donne sa main.)* Relevez-vous, et, à l'avenir, avant de condamner, voyez ce qu'on fait *aux pieds d'une femme.*

FIN

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME

—

Préface. 1
L'Amour se change en haine aussitôt qu'il expire. 9
Quand on n'aime plus trop l'on n'aime plus assez. 31
Madame de Staël à Coppet. 71
Corinne 133
L'Épreuve. 183
L'Auberge de la Madone.. 219
Les Suites d'un ménage de garçon. 255
Une livre de chair.. 295
Aux pieds d'une femme. 317

Paris. — Imp. Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

NOUVELLE COLLECTION A 1 FR.

LES FRANCS-ROUTIERS, par Antony Réal.
LES TABLETTES D'UN FORÇAT, par Antony Réal.
LES PETITES CHATTES DE CES MESSIEURS, par Henry de Kock.
L'AMOUR BOSSU, par Henry de Kock.
LA NOUVELLE MANON, par Henry de Kock.
GUIDE DE L'AMOUREUX A PARIS, par Henry de Kock.
LA PERTE D'UN TRÉSOR, par Ernest Billaudel.
INGENIO, par Louis Chalière.
JEANNE DE VALBELLE, par Casimir Blanc.
LES ORNIÈRES DE LA VIE, par Jules Claretie.
SÉDUCTION, par Raoul Ollivier.
UN MARIAGE ENTRE MILLE, par Victor Poupin.
LE COLONEL JEAN, par H. de Lacretelle.
NICETTE, par Adrien Paul.
LES FINESSES DE D'ARGENSON, par Adrien Paul.
NOS GENS DE LETTRES, par Alcide Dusolier.
LES CACHOTS DU PAPE, par Ch. Paya.
LA GUERRE DE POLOGNE, par Eug. d'Arnoult.
LES BRIGANDS DE ROME, par Eug. d'Arnoult.
IMPRESSIONS D'UN JAPONAIS EN FRANCE, par Richard Cortambert.
FABLES NOUVELLES, par Ed. Granger.
LA TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE, par Ph. Dauriac.
RIEN NE VA PLUS — LA ROUGE ET LA NOIRE, par Léon de Maranouurt.
HISTOIRE DES PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES EN ESPAGNE, par de la Rigaudière.
LETTRES GAULOISES, par Ulysse Pic.
SOIRÉES D'AIX-LES-BAINS, par M. Ratazzi.
LA FRANCE TRAVESTIE, ou la Géographie apprise en riant. Reproduction exacte et complète en vers burlesques, se gravant facilement dans la mémoire, des 92 départements de France et d'Algérie, et de leurs 385 Préfectures et Sous-Préfectures.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

H107 75

LIBRARY OF CONGRESS
0 007 376 726 A